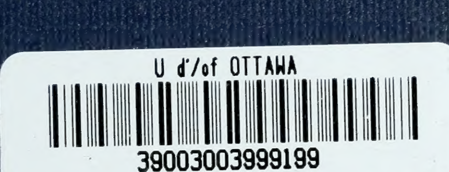
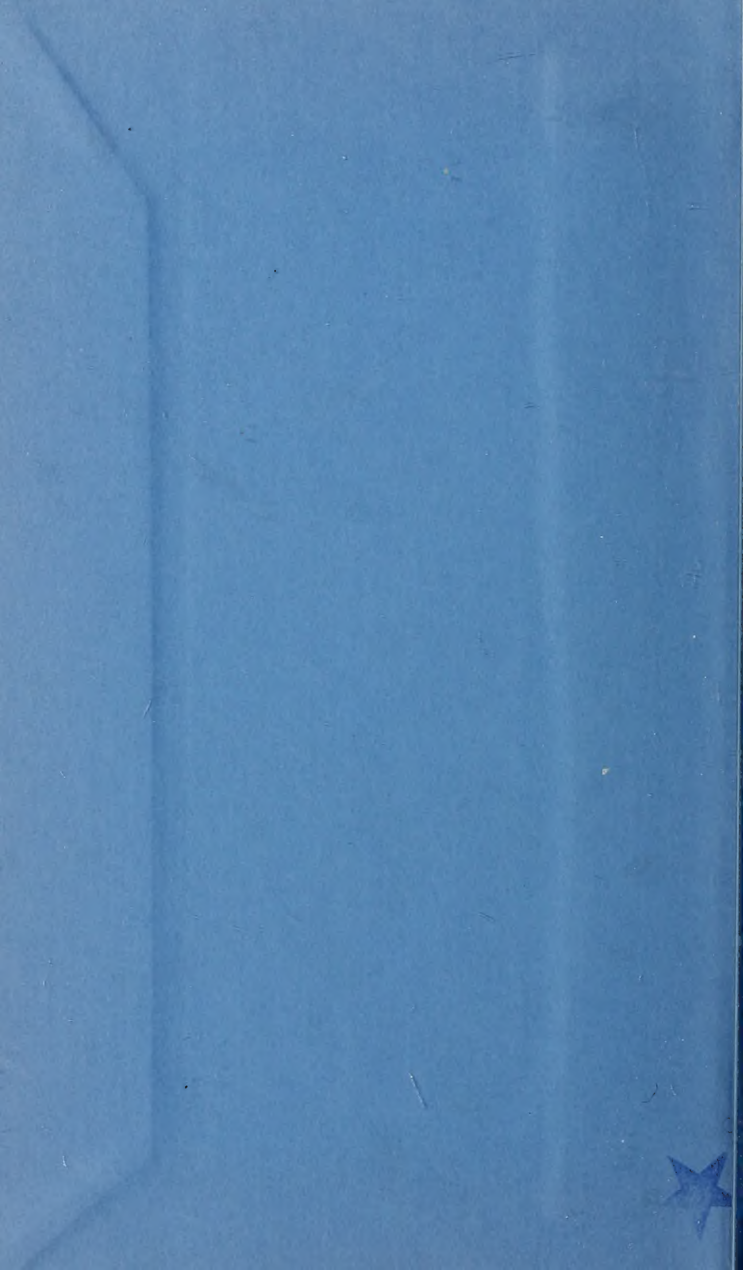

U d'/of OTTAWA
39003003999199



# Les Mystères de la Morgue

## *DES MÊMES AUTEURS*

---

### De FRANCIS CARCO

**Instincts**, 1 plaquette *(épuisé)*.

**La Bohème et mon cœur**, poèmes, 1 plaquette *(épuisé)*.

**Chansons aigres-douces**, 1 plaquette *(épuisé)*.

**Jésus-la-Caille**, roman.

**Les Innocents**, roman.

### De PIERRE MAC ORLAN

**Les Pattes en l'air**, contes.

**La Maison du Retour écœurant**, roman d'aventures.

**Les Contes de la Pipe en terre.**

**Le Rire jaune**, roman d'aventures.

**Les Poissons morts**, souvenirs de guerre.

**L'U-713**, roman d'aventures.

**Les Bourreurs de crâne**, contes.

**Le Chant de l'Équipage**, roman d'aventures.

Francis CARCO et Pierre MAC ORLAN

---



# Les Mystères de la Morgue

*ROMAN*



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

**78, Boulevard Saint-Michel, 78**





Les

# Mystères de la Morgue

## CHAPITRE PREMIER

C'est une habitude vieille comme le monde pour un auteur (1) de prêter au principal personnage d'un roman d'amour des qualités capables de décourager à la lecture le plus séduisant des réformés n° 2. On en a bien pris son parti. Nous sommes forcés de constater que la beauté civile a, durant ces dernières années, périclité dans une proportion qui tente à en faire disparaître l'espèce. Le Sigisbée moderne porte le *sam-brown belt* et les leggins en cuir de simili-porc. Narcisse perdrait toute sa valeur esthétique à ses propres yeux s'il n'était pas affecté aujourd'hui à la défense du

(1) A plus forte raison quand ils sont deux.

C. R. P... Le lecteur nous excusera donc, puisqu'il est d'accord avec nous sur ce point, de lui présenter un « jeune premier » différent du type que nous aurions tenu à lui offrir. On ne trouve plus ce que l'on veut et nous devons nous estimer très heureux d'avoir pu mettre la main sur un amoureux de haut style encore pourvu de tous ses membres et muni d'un organisme à peu près bon.

Nous garantissons sur facture sa puissante honnêteté et nous affirmons qu'il est en règle avec les lois de son pays, car, s'il fut réformé, c'est à bon escient et nous sommes impuissants devant les décisions successives de plusieurs commissions qui le trouvèrent trop moche à l'unanimité. Quant à l'intelligence...

Il fallait être, en effet, bien peu intelligent pour s'amouracher, comme le fit Démosthène Robinet, de M^lle^ Alice Bourgeot, le 3 avril 1916, sur la simple rencontre qu'il fit de cette jeune personne. M^lle^ Alice

sortait de la Morgue. Le ciel était pur. Des hauteurs de Notre-Dame, les gargouilles à sec ouvraient la gueule dans la direction, à droite, des petits bars de la rue du Cloître-Notre-Dame et, à gauche, du petit bras mort de la Seine; celles du parvis, qui ne voyaient devant elles ni d'eau ni de bars, faisaient ce qu'on appelle une vilaine figure en langage ordinaire, mais les saints du portail s'en souciaient peu, attendu qu'ils avaient assez à faire pour se tenir convenablement devant une bande de Sénégalais éclopés qu'une dame de la Croix-Rouge leur montrait d'en bas.

A tout autre moment, Démosthène Robinet aurait admiré ces messieurs et les saints, car il était bien l'homme le plus badaud de son quartier. Mais M^lle^ Alice Bourgeot débouchait sur le parvis Notre-Dame. Robinet l'aperçut. Elle lui plut. Il la suivit et, comme sa situation militaire était en règle, il crut en bonne foi qu'on ne lui reprocherait pas d'être, malgré ses vingt-sept ans, un embusqué. Un petit

ruban jaune, rouge et bleu, ornait sa boutonnière. Il allait bien avec son teint, sa longue taille sèche, ses yeux miteux et toute son élégance anormale de civil. Robinet s'habillait richement, comme tous



les artistes, chez Fiszlewitz qui perche audessus du Perchoir.

Pourtant, Mlle Alice Bourgeot ne parut pas remarquer qu'on la suivait.

Elle se rendait, munie d'un filet à provisions, acheter des fleurs au marché du quai. C'était une jeune fille blonde, tout au plus

âgée de dix-neuf ans, et ses grands yeux, qu'elle avait bleus; n'étaient ni très beaux, ni très expressifs. Robinet les trouva ravissants et, comme il était poète, il conçut sur l'heure un amour insensé pour les yeux bleus de la jeune fille et pour la jeune fille elle aussi, car il y était obligé.

Cependant, entourée des marchandes qui lui proposaient des anémones et des fleurs d'hiver, Mlle Alice Bourgeot hésitait. C'est alors que Démosthène Robinet tenta ce qu'il croyait être un grand coup. Il acheta un bouquet et l'offrit à la jeune fille avec grâce.

— Mais, Monsieur... dit celle-ci.

— Je voudrais faire mieux, répliqua le séducteur.

— Monsieur est un brave jeune homme... ajouta la marchande... Je connais bien Monsieur... Ah ! dans le quartier, Monsieur nous prend souvent des fleurs.

Mlle Alice Bourgeot rougit. Démosthène pâlit... Il paya et put dire :

— Je les porterai, d'ailleurs... je... je...

Il s'embarrassait.

— Faites un dessin, plaisanta doucement un commissionnaire qui fumait sa pipe du matin, étendu derrière un pot de géranium.

— Merci, modula la jeune fille.

— J'aime tant les fleurs, commença le jeune homme... Les fleurs, Mademoiselle, par un temps si pur, un ciel si léger et si tendre...

— Oui, Monsieur...

— Et vous n'avez pas d'autres courses?

Mlle Alice Bourgeot baissa les yeux.

— Oh ! si, Monsieur, répondit-elle... Je vais chez le bougnat de la rue de la Colombe acheter deux cent cinquante grammes de charbon, puis chez un cordonnier à qui mon oncle a donné l'autre semaine des godasses à ressemeler.

— Votre oncle? s'informa Robinet tout sourire.

— Mon oncle Bourgeot, précisa la jeune fille, vous ne le connaissez pas?

— Je n'ai pas l'honneur...

— Bourgeot, le concierge de la Morgue?

Mais il y a quinze ans qu'il habite le quartier et tout le monde est son ami... Vous m'étonnez, reprit-elle en regardant avec coquetterie Robinet que cette réponse mettait dans l'embarras...

Il se chargea néanmoins des fleurs qu'il avait offertes et accompagna la jeune fille. Des remorqueurs sifflaient sur la Seine. Les bateaux-mouches, ornés de panneaux-réclames de la maison bien française Bouillon Krup (exigez le K), voguaient comme ils pouvaient et des pêcheurs à la ligne, qui n'avaient de leur vie pris un poisson dans ces parages, s'obstinaient à lancer dans l'eau des poignées d'asticots qu'emportait le courant. C'était l'exemple d'une grande sagesse.

Démosthène Robinet en fit la douce constatation. Il escortait Alice et le bouquet qu'il tenait dans ses bras l'empêchait de la voir autant qu'il l'aurait voulu. Les fleurs lui entraient dans les yeux, dans le nez, dans la bouche et dans les oreilles. Elles le gênaient. Cependant il n'osait s'en

plaindre, car il goûtait un trop grand plaisir.

Une chose pourtant le chiffonnait et ce n'était pas les fleurs. Mlle Alice Bourgeot le comprit quand il lui posa la question suivante :

— Vous habitez avec votre oncle?

Elle répondit d'un petit signe de tête affirmatif.

— Ah ! fit Robinet.

Il éprouvait une impression désagréable à la seule pensée de la Morgue, car, dans son esprit, cet établissement n'éveillait pas une gaîté folle. Il le connaissait bien. Là-bas, « au bout du quai », derrière le jardin plein de marmaille de Notre-Dame, la demeure d'Alice s'étendait d'un pont à l'autre et il avait trop de fois pensé qu'un jour il pourrait peut-être, comme tant d'originaux, y trouver le dernier asile.

Mais la jeune fille souriait.

— Et, s'informa Démosthène qui cherchait à prendre une contenance avec ses fleurs, cela ne vous ennuie pas?

— Que vous m'accompagniez?

— Non,... reprit-il d'un air bizarre.. entendez-moi... je parle...

— Des morts? prévint Alice.

Il écarta son bouquet.

— Oui.

Le sourire de la jeune fille devint idéal.

— Oh ! oh ! songea Robinet... Voilà bien une drôle d'histoire... Cette enfant n'a pas l'air très impressionnable.

Et il frémit, car malgré lui son regard venait de se poser sur une plaque d'émail qui, sur la porte de l'Hôtel-Dieu, dont une façade borde le quai, portait cette inscription :

*Service des morts.*

Paisiblement, deux individus habillés de noir et coiffés de hauts de forme en toile cirée saluèrent la jeune fille. Elle abaissa ses longs cils blonds sur ses yeux bleus...

— Ces messieurs... commença Robinet...

— Ce sont les frères Bolivar, expliqua Mlle Bourgeot... Oui... des messieurs très gentils... Mon oncle les voit souvent...

— Et vous?

— Il en vient tant, répliqua la jeune fille... Et puis, ce n'est guère mon service... J'aime mieux lire.

— Vous lisez? plaisanta Démosthène.

Cette découverte lui était agréable et elle le fit revenir de l'impression fâcheuse qu'il ressentait à la seule idée que la jeune fille, dont il venait de tomber si rapidement amoureux, avait pour demeure le logement du concierge de la Morgue.

Cependant, les deux jeunes gens poursuivaient leur innocente conversation... et leur chemin jusqu'à la rue de la Colombe, où le bougnat qu'allait visiter M^lle^ Bourgeot tenait boutique. Les concierges du quartier se battaient à sa porte pour ramasser la poussière qui s'échappait des petits sacs que de riches ménagères faisaient charger dans des brouettes. Alice entra. Démosthène l'attendit dehors. Les fleurs qu'il tenait à la main et la jubilation qu'on pouvait lire sur son visage le firent aussitôt traiter d'embusqué par des Kabyles et de suaves

territoriaux dont le conseil municipal employait les services nonchalants à décharger, de vastes tracteurs automobiles, des sacs emplis de combustible. Robinet dut s'écarter. Il regarda le ciel, l'eau qui coulait entre les quais et, malgré qu'il éprouvât quelque gêne à croire que ces messieurs dont il venait de subir les plaisanteries déplacées n'avaient point vu le petit ruban de sa boutonnière, il s'estimait profondément heureux.

Alice revint. Elle portait son filet sans vouloir faire croire à personne que les 250 grammes de charbon qu'elle venait d'acheter pouvaient la fatiguer. Ses yeux étaient brillants.

Robinet alla à sa rencontre.

— Vos fleurs s'effeuillent, dit la jeune fille.

— Mademoiselle, soupira Démosthène.

— Quel dommage ! poursuivit Alice dont le regard s'apitoya... Voyez !

En effet. Du bouquet qu'il portait dans ses bras, Robinet put constater qu'il ne

restait plus grand'chose à présent. Il n'y avait point pris garde, absorbé par cette aventure qui commençait si bien. Des pétales jonchaient le trottoir et on aurait suivi à la trace l'itinéraire qu'il avait fait en accompagnant la jeune fille.

— Bon sang ! fit Démosthène.

Un autre se serait désolé. Lui n'y pensait guère. La présence de M^lle^ Bourgeot le ravissait.

— Comme je vous aime ! observa-t-il. Jamais, Mademoiselle, je n'aurais cru possible...

— La marchande vous a volé.

— Oui, dit-il... et au mouvement qu'il fit en voulant indiquer que cette chose n'avait, en réalité, aucune sorte d'importance, la dernière marguerite, qui demeurait intacte au bout d'une mince tige artificielle, s'effeuilla.

— Beaucoup... passionnément... à la folie, récita Robinet.

Alice soupira :

— Hélas !

— Hélas ! répéta-t-il...

Mais, par-dessus la singulière botte hérissée de fils de fer, son visage avait une comique expression de plaisir dont on pouvait à bon droit s'étonner.

Mlle Alice Bourgeot n'y manqua pas.

— Monsieur... commença-t-elle avec une nuance de dépit qui consterna Démosthène.

— Que vous ai-je fait? demanda-t-il... Je vous aurai déplu, sans doute, en vous avouant à quel point l'amour que je ressens pour vous me donnait de bonheur. Pardonnez-moi, Mademoiselle, murmura-t-il.

— Rentrons, dit Alice.

Elle revint dans la direction du quai et le remonta dans l'ordre des numéros. La Seine, à cet endroit, prenait de plus vastes proportions et l'on voyait, entre ses rives, la pointe plantée d'arbres de l'île Saint-Louis avancer sur l'eau papillotante et claire.

Robinet tenait toujours son bouquet. Il suivait Mlle Bourgeot et lui débitait des fadaises qu'il croyait de circonstance. L'idée

qu'il était ridicule ne le gênait point, et quand une pointe de fil de fer, au lieu d'une fleur, lui entrait dans l'œil, il fermait l'œil en question et souriait de l'autre. La jeune fille ne parlait plus. Elle marchait lentement et l'intervalle qui la séparait de Démosthène se faisait sentir un peu plus à chaque pas.

Il fallut que Robinet prît sur sa nature timide et sentimentale de tenter une fois encore un grand effet. A cet instant, la jeune fille, que les agents du poste de police saluaient familièrement, se tenait à la hauteur du nº 11, devant la fameuse maison d'Héloïse et d'Abélard. Robinet reconnut cette maison et cela lui parut de bon augure.

— Vous reverrai-je? demanda-t-il en offrant à la jeune fille ce qui restait de son bouquet.

— Merci, fit-elle.

— Mais quel est votre petit nom? Je ne vous en demande pas davantage.

Il tenait, avec un manque d'assurance

des plus visibles, sa petite botte de fils de fer... Il se découvrit.

Alice daigna sourire.

— Votre petit nom?

C'est alors qu'au bout du trottoir, à




l'entrée d'un bar bien connu des habitués de la Morgue, un homme d'un certain âge et coiffé d'une casquette cria :

— Alice !

— Vous le savez, maintenant... déclara Mlle Bourgeot.

Robinet ne se tenait plus.

— Alice, murmura-t-il avec dévotion... Oh ! quelle grâce a ce nom... quelle... Pourtant, il ne me suffit déjà plus de savoir cela... Je voudrais...

— Faites vite, dit Alice.

— Vous revoir, ajouta le jeune homme. Pouvez-vous me faire savoir quand, où, comment ?

La jeune fille soupira. Elle haussa les épaules, regarda Robinet tristement et répondit :

— Jamais !

## CHAPITRE II

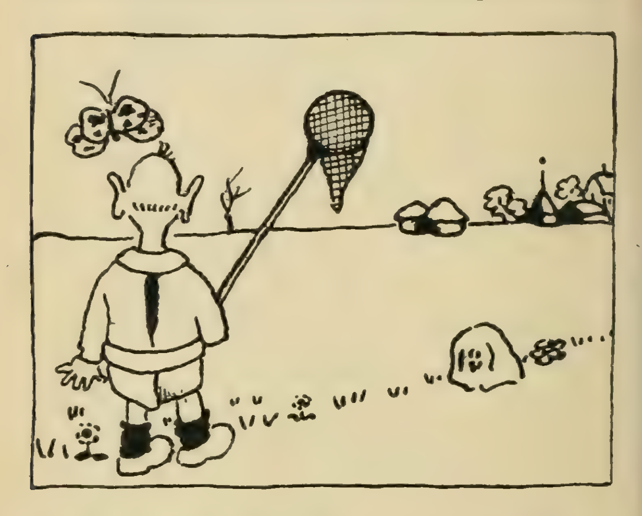
Démosthène Robinet était timide, mais timide sans effort, ce qui lui valait auprès des dames un peu mûres des succès qu'il ne cherchait pas à exploiter sur le moment. Il se reprochait d'ailleurs cette curieuse veulerie et il se rongeait les ongles en établissant la liste complète des numéros, dont quelques-uns étaient des numéros gagnants, qu'il avait laissé échapper et il en éprouvait d'amers regrets aux heures de solitude.

Les gens timides sont des gens heureux et dangereux en affaire.

Démosthène Robinet n'était pas heureux, car il n'avait pas su faire accepter son infirmité et n'en avait tiré aucun parti pour se

pousser dans le monde ; il n'était pas dangereux non plus, bien qu'il eût aimé volontiers le laisser croire.

Son enfance avait été celle des individus de sa race, c'est-à-dire chargée en dis-



grâce de tous modèles et bien faite pour le dégoûter éternellement des vertus commentées et expliquées tout au long des manuels d'instruction morale et civique dont on avait bourré son jeune crâne de poulet mal dégourdi.

A l'instar d'Henri IV, de Louis XV et

d'un quarteron d'autres célébrités nationales, il avait été élevé par des femmes, n'avait jamais fumé de « première cigarette » avant sa majorité et retirait son chapeau avant de pénétrer dans un urinoir public.

Mauvaise éducation, direz-vous. Eh oui, mauvaise éducation ! Le triste Robinet offrait l'exemple le plus frappant du lamentable phénomène que présente un enfant élevé sous les jupes de sa mère. Outre que ce n'est pas, à proprement parler, un spectacle pour son âge, cette manière de le cuire à l'étouffée anéantit chez le produit ainsi traité toute espèce d'esprit d'initiative. Démosthène Robinet, préparé selon cette formule, n'avait même pas la force, à l'âge de six ans, de se coucher sur le dos sans l'aide de sa bonne, une vieille Bretonne qui l'avait vu naître, vivre et grandir sans en être écœurée.

Au berceau, le petit Démosthène se montrait déjà d'une excessive timidité. Il n'osait pas demander le sein et préférait manger

de la charcuterie, ce qui est indigeste pour un nourrisson.

Quand sa première dent vint à percer sa tendre gencive, il demeura coi pendant quinze jours, craignant d'ouvrir la bouche dans la peur d'entendre les compliments de son entourage.

On pouvait tout obtenir d'un tel enfant. Aussi les domestiques de madame sa mère ne se privaient pas de l'utiliser.

Dès que le minuscule Démosthène, héritier des Robinet, put marcher tout seul, sa bonne lui apprit à battre les matelas, à vider les eaux et à craindre les gifles. Il se ressentit toute sa vie de cette éducation et, quand on l'envoya chez les Pères pour entreprendre ses études classiques, il atteignit à un tel degré de sagesse et de patience qu'il aurait donné des crises de nerfs au plus parfait de ces petits personnages sans défauts dont les livres de la Bibliothèque Rose connaissent le gabarit exact, le volume et les capacités.

Avec une humble malle recouverte de

peau de bique, il fut admis au collège de Gluynes, en Normandie.

C'était une boîte chic. Les gros fermiers de la région y conduisaient volontiers leurs fils dans l'espoir d'orner leur mémoire d'une somme de belles-lettres latines, grecques et françaises, ennoblissant par trois fois le futur candidat aux bocaux lumineux d'une pharmacie de sous-préfecture.

Robinet Démosthène, tout en s'initiant aux secrets du beau langage et à la chronologie de l'histoire des tyrans, ne voyait pas, en échange, s'affermir sa volonté ni son caractère devenir plus énergique.

Il avait le teint blafard des mangeurs de racines grecques et des buveurs d'abondance en ce collège où le vin était remplacé par une indéfinissable boisson, sous-produit d'un cidre intimidé par l'alcool.

A quatorze ans, le jeune Robinet, qui pourtant était Normand, de la famille même de M. Louvigné du Dézert, dont il méconnut toujours les tendances poétiques, à quatorze ans, le jeune Démosthène, mal-

gré un pur prénom de sans-culotte exalté, n'avait jamais bu de calvados et s'entraînait sans le savoir vers un état physique qui devait lui permettre de supporter allégrement les restrictions des années de la guerre mondiale.

Il fut tout naturellement enclin à endurer sans aigreur l'innombrable série des : défense de... que l'on confondit probablement, à cette époque, avec la simple défense nationale. Mais ce jeune homme n'aurait jamais cru possible d'aller uriner sans la permission d'un maître, permission ratifiée par un roulement de tambour destiné à régler la vessie des potaches participant à la vie paisible, au demeurant, du collège de Gluynes.

Ce tambour n'aida en rien le jeune Robinet à la recherche d'une personnalité moins spongieuse. L'enfant repassa sa timidité au jeune homme. C'était héréditaire, après tout ; le grand-père Robinet avait été timide, un grand timide, et le père de Démosthène s'y connaissait également en

timidité. Cet état d'esprit voulait que le jeune garçon changeât à tout propos du blanc au rouge et du rouge au blanc, selon l'occasion, ainsi qu'un disque de signal sur une voie de chemin de fer.

Une dame regardait-elle Robinet qu'il devenait écarlate. Tournait-elle la tête ? il se décolorait instantanément ; on ne pouvait le contempler dans sa coloration normale que par surprise.

Quand le jeune Robinet sentit s'éveiller en lui les premiers symptômes d'une littératurite chronique, il sacrifia à la coutume locale qui voulait que le néophyte allât déposer un bouquet d'œillets ou de roses sur la tombe de M^me^ Bovary.

Notre bougre ne perdit pas cette occasion et fit comme d'autres ce pèlerinage qu'il poussa jusqu'au point d'aller contempler les bois où la Célimène provinciale avait accoutumé de rencontrer Rodolphe et ses complets de garçon d'honneur pour noce de 200 couverts.

Démosthène Robinet revint de son pèle-

rinage à Yonville le cœur défaillant et la pensée pleine de faveurs.

Rétrospectivement il fut amoureux de la séduisante Normande, la plaignit congrûment et déduisit de cette excursion de boy-scout sentimental que la vie ne valait plus la peine d'être vécue, puisque M^me^ Bovary était définitivement défunte, ainsi que les autres comparses du plus dangereux de tous les romans.



Ah ! trouver une M^me^ Bovary pourvue de tous ses agréments naturels et d'un traité psychologique permettant de s'en servir !

Notre dandin chercha : il lui fallait une dame de roman de chevalerie adaptée au

cadre d'un collège comme celui de Gluynes. Il fallait, en outre, pour exciter les méninges du godelureau, qu'elle fût Normande, femme de docteur si possible, et très apte à comprendre les productions poétiques et critiques de Démosthène Robinet. Il eut un éblouissement en pensant à Mme Lucie Delarue-Mardrus qui réunissait toutes ces qualités et qui, véritablement, apparaissait, dans cette stupide combinaison, comme la princesse de rêve que nous avons tous plus ou moins créée à l'âge même que M. Démosthène Robinet honorait de sa tendre bêtise.

Réflexion faite, il préféra célébrer la morte parce que sa timidité y trouvait son compte, qu'il ne craignait point d'histoires désagréables et que ses dispositions littéraires ne se voyaient pas concurrencer par une avance qui ne l'handicapait pas.

Entre temps, Robinet fut reçu bachelier ès lettres et rentra à la maison maternelle, qu'une glycine, des chèvrefeuilles et autres souvenirs romantiques n'embellissaient point.

Or, il arriva, durant les grandes vacances de cette année-là, que Mme Robinet mourut de joie en contemplant la personne, désormais consacrée par l'académie de Caen, de son fils unique.

Démosthène se vit à la fois nanti de quelques biens et d'une responsabilité dont il n'appréciait pas encore tous les avantages.

Immédiatement il pensa au mariage, car il était de ceux qui ne peuvent vivre libres, ne serait-ce que l'espace d'une demi-seconde.

La vie lui semblait être un monstre multiforme, spécialement destiné à le dévorer à toutes les sauces, et cette impression n'était pas la plus sotte de celles qui venaient se graver dans son imagination malhabile et originale.

Sa timidité le ravit encore au choix d'une héritière provinciale. Il n'eut pas la révélation de sa chance sur le moment même, mais il abandonna son pays natal, sa maison désuète et les quelques douzaines de figures attristantes, symbolisant rudimentairement

la liste intégrale des péchés mortels, complétée et mise au point par des imaginations campagnardes.

Il prit le train pour Paris et débarqua gare Saint-Lazare, sur une gaie vision de soleil et d'activité cossue, après avoir traversé les jolis jardins d'une banlieue élégante.

Dieu lui avait évité l'affreuse angoisse de pénétrer dans Paris par les gares du Nord et de l'Est.

## CHAPITRE III

En entendant Bourgeot appeler Alice, Démosthène Robinet n'avait pu s'empêcher de tourner la tête dans la direction d'où venait cette voix qui se permettait d'interrompre la douceur d'une idylle à son début.

Il n'eut guère le temps de contempler le personnage dans son aspect total, car l'oncle d'Alice, puisque c'était lui, après avoir remis une clef à sa nièce, se hâta de rentrer dans le bar qui l'avait en quelque sorte vomi une minute auparavant.

« En voilà un salaud ! » grommela Démosthène Robinet. Puis il ajouta : « C'est bien ma veine : sans cet idiot-là, ça collait ; d'ailleurs, ça ne marche pas trop mal et,

pour une gentille petite poule, c'est une gentille petite poule. Ces gosses-là, ça s'habille d'un rien, ça mange des frites, ça boit de l'eau ; c'est une affaire, messieurs. »

Quand Démosthène Robinet voulait conclure soit un discours, soit une suite de pensées, il ajoutait toujours : « C'est une affaire, messieurs. » Grâce à quoi il se frottait les mains avec jubilation et dégustait minutieusement le rare plaisir d'être satisfait de sa propre personne.

Bien que l'apparition de M. Bourgeot, venant en quelque sorte couper son jeu pour lui enlever la dame, ne fût pas des plus plaisantes, le jeune Robinet s'en alla vers le carrefour Buci, dans le but de se restaurer et d'envisager l'avenir, qu'il ne voyait point sombre.

« Avec une poule comme Alice, pensait-il, plus besoin de manger au restaurant (il prononçait « restron ») : la nourriture du restron me charge l'estomac et me fiche le cafard. Chez soi, on peut manger trois tranches de viande sans s'en aperce-

voir ; au restron ça fait trois portions à 1 fr. 25. »

L'analyse de ces pensées judicieuses l'avait conduit devant son restaurant familier. Toutes les places de la terrasse étaient



occupées. Robinet s'émut, car il ne se souciait pas de traverser la salle, de heurter les chaises, d'accrocher les chapeaux et d'entraîner les nappes avec le coin de son veston, dans le but de s'asseoir à la seule table vacante, devant un gros monsieur congestionné, hilare et prêt à fraterniser.

Surmontant l'horreur de cette situation, Robinet, que la faim poussait aux pires extrémités, se logea cependant entre une dame maigre et un homme gras qu'il reconnut subitement.

— Tiens ! par quel hasard ! s'écria-t-il en tendant la main.

— Par le hasard pur et simple, répondit l'autre que l'on nommait Vatricin, que je déjeune là tous les jours.

— Que je suis bête, répondit Robinet en se frappant le front. Et ton canard va toujours bien ?

Paul Vatricin pratiquait en effet le journalisme, dans une feuille à fort tirage. Sa mission consistait à renseigner les concierges sur la mentalité et les mœurs de l'époque, plutôt trouble, où les faits-divers sombraient dans l'indifférence d'un public saturé d'émotions. Vatricin, payé à la ligne, ne voyait pas d'un bon œil cette défaillance du goût et, comme il ne supputait aucune chance d'obtenir un poste de correspondant de guerre, ne fût-ce qu'auprès de l'armée monégasque,

il ne cessait de gémir sur ce qu'il appelait « les mystères équivoques des nuits merveilleuses de Paris ».

— Mon yeu, disait Vatricin à Robinet, cependant que ce dernier louchait sur une assiette où un océan de sauce entourait un petit morceau de veau flottant, mon yeu, la guerre, au point de vue littéraire, ça ne peut rien donner. C'est réglé avec précision, ou tout au moins on sent des tendances vers cet idéal. Alors, laissons la guerre de côté ; je parle au point de vue copie, bien entendu. Seulement, avec les journaux à une page, c'est tout à fait impossible de dire ce que l'on a là !

Et il se rongea les ongles.

— As-tu des tuyaux pour mon affaire? demanda Robinet.

— Il faut attendre, mon yeu, je sais qu'un canard va se monter. C'est la grosse galette. Je ferai les échos. Tu passeras tes papiers comme tu voudras.

Cette perspective, s'alliant à l'image d'Alice qui ne cessait d'éblouir Robinet, fit

qu'il se frotta les mains en proclamant : « C'est une affaire, messieurs. »

— Ah ! disait Vatricin, poursuivant un rêve familier tout en sirotant une infusion de gland médiocrement sucrée, qu'on me laisse seulement une demi-colonne dans un grand quotidien, une demi-colonne par jour et pendant un mois, tu verras ce que j'amènerai comme pèze.

— Georgette, cria-t-il au garçon, donne-moi un vieux marc avec un morceau de sucre.

Quand il eut trempé ses lèvres dans l'alcool, il se sentit prêt à s'épancher dans le sein de son camarade, d'ailleurs distrait.

— J'ai trouvé, dit-il, une application de la marmite norvégienne intéressant les romanciers, les journalistes, les écrivains, bref tous les travailleurs de la pensée.

« Tu connais la marmite norvégienne, n'est-ce pas ? Tu mets ton pot-au-feu en train avec un tour de feu, tu l'introduis dans ce fourneau philosophique et l'affaire se poursuit naturellement sans combustible

et sans effort. Deux heures après l'introduction, tu dégages ton pot-au-feu de ses langes et le voilà cuit.

« Il se fait donc, dans cette marmite que le XV^e^ siècle n'aurait pas manqué de déclarer diabolique, un mystérieux travail comparable, toute proportion gardée, au travail de la vie elle-même qui modifie et parachève inlassablement tout ce qui nous entoure. Comme tu as compris parfaitement ces prolégomènes, je vais te dire maintenant que mon idée consiste en ceci : Je construis une marmite norvégienne de proportion convenable, capable de prendre place dans tous les cabinets de travail, quel que soit leur style. Je la vois plutôt plate que cylindrique. Quand la marmite norvégienne est installée, tu disposes dedans les éléments de l'article ou du roman que tu désires écrire. Il n'y a plus qu'à attendre ; deux heures après, la copie est cuite à point. Il ne reste plus qu'à trouver un éditeur.

— La marmite norvégienne ne le fournit

pas? Peut-être qu'en laissant le manuscrit quelques heures de plus, on retirerait le volume tout édité?

— Vous cherrez, beau blond, répondit Vatricin d'une voix grave. Plus tard, vous ramperez à mes pieds pour posséder une part dans les bénéfices.

— Dis donc, fit Robinet en se mordant la lèvre inférieure, est-ce que tu connais la Morgue?

— J'en ai peur. Mon vieux, j'ai fait sur cette institution philanthropique un papier épatant. Je racontais l'histoire de la Morgue à travers les âges et je proposais même de donner la place de conservateur de ce musée de la misère humaine à un poète, dont l'œuvre eût encouragé et célébré les éléments de la population qui forment la clientèle de cet établissement.

« S'il est logique que M. d'Esparbès conserve le chapeau de Napoléon Ier à la Malmaison, et M. E. Haraucourt la ceinture de chasteté du musée de Cluny, il est également logique de confier le poste rémuné-

rateur et paisible de conservateur de la Morgue à Monsieur... Mais il ne m'appartient pas de faire un choix.

— Connais-tu le type qui dirige en ce moment l'établissement ou, plus exactement, le concierge?

— Heu! oui, attends. Tu comprends, je n'ai ni son nom ni ses traits présents à la mémoire. La guerre jette un voile sur un tas de choses que l'on avait la naïveté de croire impérissables.

— As-tu déjà mis les pieds dans l'intérieur même du bâtiment ?

— Turellement... Je connais même le bistro où se réunit le personnel de la boîte.

— C'est une affaire, messieurs, prononça Robinet. As-tu déjà remarqué une petite poule qui habite là? Une petite poule avec un tailleur bleu marine, tout à faire genre atelier de la rue de la Paix?

— Ah! mon cochon!... Oh! ma vache! tu ne pouvais pas me le dire tout de suite? Voyez-vous ce coquin, ce petit don Juan

réformé n° 2! Alors tu as le béguin pour une poule de la Morgue! Je suppose que c'est une externe, ajouta-t-il avec un sourire malicieux.

— J'aurais voulu, poursuivit Démosthène Robinet sans s'arrêter aux facéties de Vatricin, j'aurais voulu quelques renseignements sur son oncle, car son oncle c'est le grand patron de l'établissement, en tant que concierge. J'ai à peine entrevu le bonhomme un soir que je reconduisais la petite en la bonimentant. L'enfant a l'air d'être tenue serrée. Si tu pouvais me procurer, par ton canard, l'occasion d'écrire un papier sur la Morgue pendant la guerre, j'irais, au nom de ce journal, me renseigner sur place, interviewer l'oncle et essayer, par la même occasion, d'apercevoir la môme en lui demandant un rancard. Je ne peux pas lui écrire, puisque son oncle lit sa correspondance.

— Je croyais que cela ne se faisait plus en ces temps héroïques de liberté où le citoyen affirme de plus en plus ses droits.

— Tu vas un peu fort avec la liberté et les citoyens, déclara Robinet. Ce que je te demande est sérieux. Vois-tu une possibilité pour moi d'écrire ce papier pour le compte du *Projecteur National*?

— Oui, mon vieux, viens demain, à midi; je te présenterai Langorgetou, le directeur du canard. Il te connaît déjà, car je lui ai souvent parlé de toi.

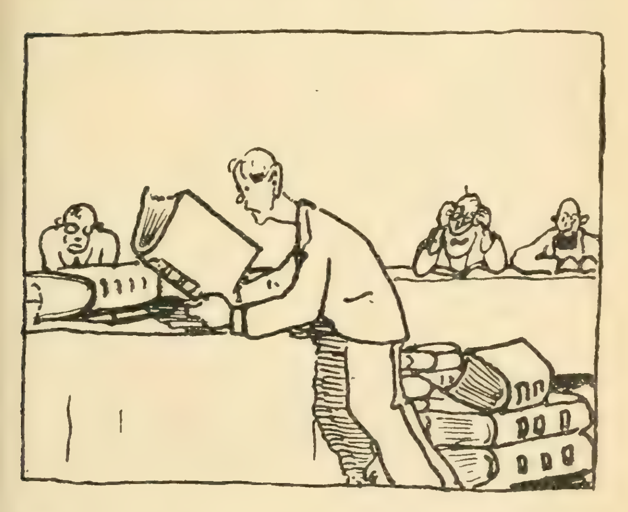
— *Good night*, fit Robinet en donnant la main à Vatricin.

En attendant une réponse du *Projecteur National*, Démosthène Robinet laissa errer son imagination sur le sujet dont il devait entretenir les lecteurs de ce journal.

On le vit à la Bibliothèque Nationale *de l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*, compulsant des livres et prenant des notes; il ne levait la tête que pour jeter un regard de déférente envie vers ces messieurs les habitués qui, ayant pénétré dans l'enfer de cette bibliothèque imposante et plus heureux qu'Orphée, avaient réussi à en sortir.

C'est ainsi qu'il aperçut M. Fernand Fleuret et la rare élégance de ses complets smaragdins.

Il apprit alors ou plutôt il put connaître tout ce que l'on peut savoir sur la



Morgue, et son article, en moins d'une semaine d'incubation, aurait pu fournir les éléments d'une thèse de trois cents pages.

Après une partie historique bien comprise, Démosthène Robinet se lançait éperdument dans une étude sur les mœurs de la société, du XVe siècle à nos jours, tout en

laissant bien prévoir que son étude ne serait guère complète avant qu'il ne s'occupât des Égyptiens dont l'absence aurait paru regrettable aux amateurs d'érudition.

Chacun en prit pour son grade et Démosthène Robinet, que son amour pour Alice inspirait, s'élevait au zénith du plus pur lyrisme pour retomber dans la satire la plus mordante et la plus littéraire.

A la manière d'un Félicien Rops fouillant de son burin une image damnée, il décrivait les horreurs de la Morgue ; transformé en paladin du stylographe, il se laissait emporter bien loin de son sujet.

Les miasmes d'une écritoire, bourbeuse comme un palud, pénétrèrent dans son organisme et l'intoxiquèrent. Le modeste article de reportage devint un roman pourvu de toutes ses ficelles et Robinet, pris au piège où il avait essayé de faire tomber les petites filles qui fréquentent les cafés de la place Blanche, lut la gloire dans les lignes de sa main.

— Je voudrais bien voir Langorgetou,

déclara Robinet à Vatricin, comme les deux amis se rencontraient au petit restaurant de la rue de Buci.

— C'est entendu. Viens demain, je préviendrai le patron.

***

Le lendemain, Démosthène Robinet, exact au rendez-vous, se lança à la conquête de son but. Vatricin n'était pas là, mais, confiant dans les paroles de son ami, Démosthène attendait depuis deux bonnes heures le moyen de franchir les tirs de barrage successifs protégeant contre toute invasion le bureau du directeur du *Projecteur National*.

— Il faut frapper à la tête, déclarait Démosthène Robinet. Si je ne frappe pas à la tête, les membres de cet organisme puissant me balanceront de l'un à l'autre, comme une vieille barrique ballottée par les flots.

En entrant dans le hall du *Projecteur*

*National*, Démosthène Robinet se sentait plein d'esprit, très combatif et tout à fait propre à vaincre sa timidité et à expliquer son cas, sans trop de heu... heu... heu...

La tête encore chaude de sa brillante documentation sur le funèbre hôtel de l'île de la Cité, il pensait entrer en contact direct avec Langorgetou. C'est alors que le misérable tomba sur un garçon de bureau qui, le premier, brisa son effort et le fit passer dans un petit salon où un secrétaire l'expédia dans une pièce vide, complètement séparée du monde extérieur. Privé des trois quarts de sa vitalité en méditations solitaires, il se rappela à l'attention des hommes et fut assez adroit pour se faire balancer au quatrième étage à la recherche d'un personnage tout-puissant dont la seule présence ouvrirait l'écrin où Langorgetou reposait précieusement.

Le malheureux Démosthène Robinet erra dans les couloirs obscurs des parties les moins avouables d'un immeuble qui sentait le moisi. Ce fut un électricien qui le recueillit,

écroulé entre deux bobines de fils conducteurs, et le convoya fraternellement vers la porte de sortie, ce qui permit à Robinet de se trouver sain et sauf sur le boulevard, point de départ de sa téméraire expédition.

Découragé et plus plat qu'un timbre-poste sans colle, il se dirigeait instinctivement vers le « Napolitain » quand il se heurta à Vatricin qu'il n'eut pas même la force de mettre au courant de ses déboires.

Aussi quand ce dernier lui demanda : « As-tu été voir Langorgetou pour le papier sur la Morgue? » il répondit : « Non, je n'ai pas eu le temps ».

Vatricin explosa :

— Quand même, mon salaud, tu n'es pas raisonnable. Langorgetou t'attendait, je l'avais prévenu de ta visite et le garçon devait t'introduire sans te faire poireauter. Si tu veux obtenir un résultat il faut t'arranger autrement. De quoi ai-je l'air? Tu me fais passer pour un imbécile. C'est embêtant, mon vieux.

Démosthène Robinet, le dos voûté et la tête rentrée dans les épaules, supporta stoïquement les conséquences de son mensonge, et il admira en plus le culot de Vatricin avec, dans la bouche, un petit goût d'amer-



tume qui ne s'alliait pas trop mal à la situation.

Il eut cependant la force d'articuler :

— Crois-tu que je puisse rattraper cela ?

— Rattraper ? évidemment, glapit Vatricin dont la partie s'annonçait belle et facile. Tu es un vrai gosse qu'il faut prendre par

la main. Je vais essayer de réparer ta négligence.

— C'est une affaire, messieurs, répondit Démosthène Robinet, qui, pour l'instant, désemparé, se fichait du tiers comme du quart, en commençant par Vatricin pour terminer par Langorgetou.

— Je t'écrirai demain, pour te donner rendez-vous, dit Vatricin. A propos, as-tu revu la petite?

Robinet déclancha un geste évasif de ses deux épaules.

— Au revoir, fit-il.

Vatricin parti, Démosthène Robinet s'installa à la terrasse du « Napolitain » et suivit des yeux les nombreux représentants des nations alliées.

— Je ne suis qu'un idiot, pensait-il, je ne parviendrai jamais à rien. D'ailleurs, je ne suis pas un type pour le grand public ; beaucoup trop hermétique pour le journalisme.

« Je devrais plutôt écrire une machine pour la librairie de luxe. Mon idée de la

Morgue s'arrangerait très bien, ornée des bois de Dufy, de Laforge ou de Daragnès. Avec un peu de goût, on pourrait arriver peut-être à deux cents pages. C'est une affaire, messieurs. Oui, je vois cela, tirage restreint sur chine, japon ou à la forme et papier vergé à la noix. Je suis plutôt taillé pour le livre de luxe. »

Et, devant une consommation affadie par toute une longue suite d'ordonnances de police, il laissa errer sa pensée vers l'imprimerie merveilleuse capable de rendre en caractères typographiques l'amour qu'il éprouvait pour Alice et dont il pensait donner la mesure, un jour ou l'autre, si les circonstances lui permettaient enfin d'anéantir sa désespérante timidité.

La pluie qui commençait à tomber le ramena au juste dégoût des autres et de lui-même. Ses projets fondirent sous l'eau céleste noyant les boulevards subitement déserts.

## CHAPITRE IV

Mais Robinet caressait d'autres chimères. Il avait même de l'ambition et ce n'est pas trop s'avancer que d'avouer, une fois pour toutes, qu'il tenait la plupart des femmes pour incapables de le comprendre. Celles-ci ne se souciaient guère de le faire, attendu que ce jeune homme, quand il se mêlait de songer à la gloire, n'y allait pas par quatre chemins. On avait parfois cité son nom dans des journaux du soir, à l'occasion de diverses circonstances dont personne ne se souciait. Cela l'avait empli d'une très grande estime de soi-même et de la certitude qu'un jour, si tout marchait comme il l'entendait, sa jeune réputation pourrait être consacrée par un jeudi d'Aurel.

Qu'aurait-il désiré de plus? Il ne doutait pas qu'alors la *Renommée* jetterait aux quatre coins du monde, occupé de tout autre chose, le nom de Robinet. Démosthène fréquentait chez Aurel. Il rencontrait chez elle des poètes vieux qu'on disait jeunes, d'étonnantes romancières scandinaves, des actrices et M. Louis de Gonzague Frick dont on savait qu'il avait fait la guerre avec son monocle. Toutefois, les relations que Démosthène Robinet entretenait avec ses confrères ne se bornaient point là. On le voyait aux mardis d'Apollinaire. Il connaissait également quelques cubistes et il tirait un légitime orgueil de la sorte d'appréciation funambulesque dont chacun l'entourait après qu'il avait offert à boire à la clientèle de la « Rotonde. » C'était plus qu'il n'en fallait pour parvenir.

Cependant la timidité de Robinet était si grande qu'il se sentait saisi de scrupules quand certains journalistes lui déclaraient, avec des formes, qu'il ferait bien mieux

d'abandonner l'art littéraire pour celui, plus rémunérateur, du reportage. Il se rappelait une histoire d'exposition de serins à laquelle on l'avait mêlé... Et il hochait la tête en se demandant si les lecteurs du journal, pour lequel on l'avait dépêché à cette exposition, n'étaient point parvenus à un degré de culture qui leur permît de s'intéresser à de plus graves problèmes. La gloire va mal avec le métier de reporter. Robinet n'était pas si sot qu'il ne s'en doutât et c'est pourquoi, malgré tous ses scrupules, il en revenait toujours à se défendre d'écrire pour des journaux qui se moquaient pas mal de sa copie.

Il se livrait donc, dans son petit logement du quai aux Fleurs, à ce qu'on est convenu de nommer la littérature. Il s'y livrait corps et âme et cela n'étonnait pas même la concierge qui faisait son ménage. Cette dame Delescalier en avait bien vu d'autres, au temps où M. Max Jacob habitait la maison. Elle en parlait parfois avec mélancolie, car cela ne la rajeunissait point.

Mais Robinet n'entrait pas dans ces considérations. Pour lui, M. Max Jacob était le plus clair esprit du siècle et il le disait, même à la concierge qui, pénétrée du plus juste mépris pour un locataire qui ne payait pas son terme, se demandait où M. Démosthène voulait en venir.

C'étaient des histoires insensées au cours desquelles les noms du gérant, de Mallarmé, de Picasso, de Paul Eyrolles, d'Edouard Gazanion, du monsieur du quatrième, de la dame d'en bas et d'Henry Bordeaux, étaient prononcés de part et d'autre avec une égale ferveur. Robinet en perdait la tête, et la concierge qui, lorsqu'elle n'avait rien à faire, passait son temps à réfléchir, se demandait pourquoi les jeunes gens d'aujourd'hui n'aiment plus Victor Hugo. Elle rangeait sans admiration les papiers que Robinet, à court d'inspiration, abandonnait sur son bureau et, pour tout l'or du monde, elle n'aurait pas commis l'indiscrétion de déchiffrer les extravagances sans nom dont ces papiers étaient recouverts.

Cependant, quelques jours après la rencontre de Robinet et de la jeune personne qu'il avait quittée devant la maison d'Héloïse et d'Abélard, Mme Delescalier ne put s'empêcher de lire sur une grande feuille



de papier blanc ce mot unique : « Alice ». Perplexe, elle balaya le bureau du poète et quand elle entra dans la chambre, à seule fin de changer la poussière de place sans toucher au lit, elle vit d'autres feuilles un peu partout, froissées ou non, pêle-mêle sur le plancher. Elle les ramassa et, sur cha-

cune, le même prénom était écrit de la main du poète.

— M'est avis, se dit l'excellente femme...

Mais, comme Robinet avait toujours entamée, sur la cheminée de sa chambre, une bouteille de vieux marc, elle emplit une tasse de cet alcool, s'assit et but à la santé des amoureux.

Il n'était pas l'ombre d'un doute dans l'esprit de Mme Delescalier à ce sujet. M. Démosthène aimait Mlle Alice. Elle n'y voyait pas d'inconvénient et, même, le marc aidant à l'attendrir, elle se félicitait pour son locataire de cette situation. De tout temps jusqu'alors, Robinet n'avait eu, qu'elle sût, de liaison... et ce n'était pas le moindre des défauts du jeune homme, à son avis.

— Alice... Alice... répétait-elle, allons ! Ils y viennent tous... C'est parfait... J'en profiterai pour demander une petite augmentation.

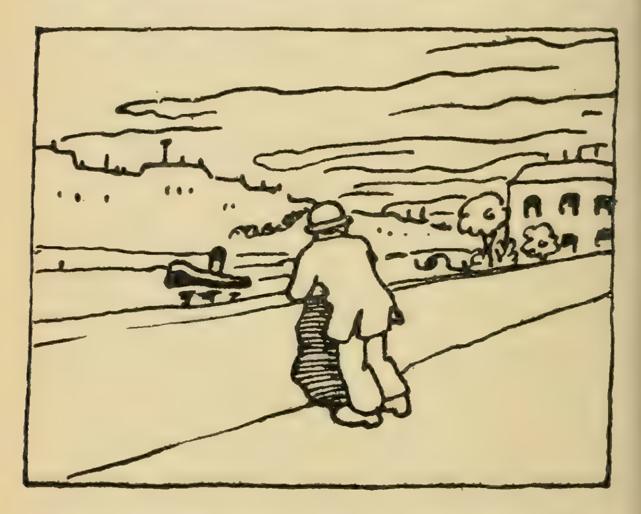
Et elle descendit dans sa loge où elle annonça la grande nouvelle à tous les gens de la maison.

Or, Robinet, en dépit de l'obstination qu'il mettait à couvrir du prénom d'Alice d'innombrables bouts de papier, n'avait pas tout à fait l'air d'un homme heureux. Son nez, qui était long, s'allongeait encore, et il ne le portait pas à la spirituelle façon de Jules Dépaquit, car il manquait d'humour. Pouvait-il en avoir depuis qu'il aimait une jeune fille que le hasard lui avait fait rencontrer une seule fois pour la lui ravir aussitôt? Il se creusait la tête de mille façons. Pourquoi ne reverrait-il plus Alice?

Oui? Pourquoi? Ne sortait-elle donc jamais de la Morgue? Et que faisait-elle dans cette sinistre maison?

Robinet avait bien tenté d'approcher la jeune fille qu'il aimait. Chaque jour, dès la pointe de l'aube, il se rendait dans le jardin de Notre-Dame où il s'asseyait sur un banc. De sa place, le jeune homme découvrait, à travers les grilles qui entourent le square, la façade affreuse du logis d'Alice. Il voyait quelquefois s'ouvrir une fenêtre à gauche. Un homme aux mains mouillées

s'y accoudait un instant et il arrivait que cet homme, dont le visage avait quelque chose d'oblique et de grimaçant, chantait une romance en fumant sa pipe. Qui était cet homme? Robinet se perdait dans



les conjectures les plus invraisemblables. Tout d'abord, il avait cru qu'il pouvait être le fiancé d'Alice et il en avait frémi. Mais une petite bonne s'était arrêtée devant la fenêtre, et le visage de l'homme aux mains mouillées s'était illuminé de tendresse. Robinet en fut quelque peu soulagé. Puis la

fenêtre s'était refermée après le départ de la petite bonne et rien de tout le jour n'avait pu donner au jeune homme le moindre espoir de voir Alice lui apparaître.

Il y avait, au centre du bâtiment, une grande porte de bois et trois fenêtres de chaque côté de cette porte. Des affiches de l'administration décoraient la façade. Enfin, aux deux extrémités de la demeure d'Alice, deux portes également, mais en fer et à deux battants, retenaient sur elles le secret que Robinet cherchait en vain à pénétrer. Elles s'entre-bâillaient parfois, ces portes, pour livrer passage à un « arrivant » ou à un « sortant » que des messieurs vêtus de deuil, en tous points semblables aux frères Bolivar, déchargeaient d'un fourgon noir ou chargeaient dans ce même fourgon. Cela se passait en silence et ce silence était épouvantable.

Il avait quelque chose d'administratif et de macabre. Oh ! ce silence! Il ajoutait, à celui qui tombait des hauteurs de Notre-Dame, on ne savait quoi de tragiquement sourd. L'heure avait beau sonner au petit

carillon des deux horloges nichées sous les ardoises de l'abside, les remorqueurs siffler, les taxis jeter en passant un bruit vif de moteur et les arroseurs municipaux traîner sur le pavé leurs tuyaux à roulettes, Robinet



se défendait mal d'éprouver une frayeur anxieuse, durant les longues stations qu'il faisait sur le banc qu'il avait choisi. De sa canne, il traçait, sur le gravier du jardin, des A majuscules et quelquefois, en entier, le prénom magique de sa bien-aimée, et il fallait que, le soir, le gardien du square le

chassât de sa place au moment de la fermeture.

Alors Robinet, qui avait pris son parti de dîner au bistro le plus proche, se rendait chez l'ami Boniface où il mangeait sans appétit à côté de croque-morts facétieux qui fumaient le cigare.

On le servait rapidement. Puis il s'en allait et, jusqu'à minuit, il rôdait autour de la Morgue en suivant les quais de l'île Saint-Louis et ceux de la rive gauche avec une obstination singulière.

Il connaissait mieux Bourgeot maintenant, car la servante du restaurant le lui avait montré et il avait fallu que Robinet fût le jeune homme qu'il était pour ne point aller à l'oncle d'Alice et lui demander la main de sa nièce. Il y était bien résolu. Mais Bourgeot intimidait Démosthène au point que celui-ci osait à peine lever les yeux sur lui quand il arrivait chez Boniface et s'asseyait à la table du bedeau Cornepié dont l'humeur plaisante aurait égayé le plus triste des clients d'en face.

— Bonsoir, disait-il au concierge de la Morgue. Comment va votre petite famille? Des nouveaux?

— Deux aujourd'hui, répondait l'oncle d'Alice, des gens quelconques...



— Vous ne voudriez pas recevoir Monseigneur Amette?...

Bourgeot reprenait son idée favorite et se lamentait de la sorte de déchéance de sa « maison », quand il avait tout fait pour la rendre confortable.

— Croyez-vous qu'ils ne sont que sept

là dedans? J'y perds ma glace... et la glace n'est pas à l'œil à présent... Voilà où nous en sommes. Les affaires ne rendent plus. Je suis même obligé de la vendre dans le quartier, ma glace... de la glace toute fraîche. Avant on s'en servait d'abord. C'est à vous dégoûter.

— Je ne pourrai jamais aborder cet homme, songeait Robinet. Et il se faisait tout petit, le nez dans son assiette, les épaules serrées, et les mains sous la table.

On avait cependant fini par le remarquer à cause de la régularité qu'il observait dans ses habitudes du soir; mais, comme il n'élevait jamais la voix, il ne gênait personne et on ne s'occupait de lui que pour le mettre dehors à neuf heures et demie.

— Drôle de loustic, se disait Bourgeot en le considérant, sans y paraître, et un de ces jours je l'aurai chez moi, sur la dalle... avec les autres ; ça fera huit.

Cet homme avait une grande habitude de ses contemporains, du moins pour ce qui concernait sa spécialité. Combien en avait-

il vu déjà, qui, avant de se jeter à l'eau, s'étaient, comme Robinet, promenés pendant des heures et des heures autour de son établissement? Pour un peu, il leur aurait donné conseil et proposé de visiter la salle qu'il tenait à leur disposition. Mais cela aurait pu paraître excessif.

— Çà ne rate pas pourtant, expliquait-il à Cornepié... Je les vois venir... D'abord, ça leur donne une mauvaise impression, et puis, à force de s'en rendre compte... v'lan ! Il y a un endroit très bien... à l'extrémité de l'île Saint-Louis, au pied des arbres.

— Comme Mélanie?

— Oh ! Mélanie... Voilà neuf ans... ça commence à bien faire... et toujours au mois d'août... je croirais plutôt qu'elle s'arrange pour prendre un bain à l'œil, celle-là.

— Et une friction, ajoutait Cornepié en faisant allusion à la douceur avec laquelle les agents du quai aux Fleurs la sortaient de sa baignoire.

— C'est une folle, dit quelqu'un.

— Mélanie?

— Oui.

Tout le monde connaissait Mélanie chez Boniface et Bourgeot plus que tout autre, car il lui arrivait d'être magnanime avec elle et de lui payer la goutte après son petit exercice annuel. Elle était célèbre dans le quartier. C'était une malheureuse qui prétendait dévoiler l'avenir en interrogeant les lignes.... de pêche, qu'une escouade de pêcheurs consciencieux laissaient traîner sur l'eau. Le malheur était qu'elle buvait et qu'elle avait un faible pour les histoires qui finissent mal. Mélanie venait quelquefois chez Boniface. On savait alors ce que ça voulait dire et Bourgeot lui faisait des sourires. Cela durait quatre ou cinq jours, puis, au matin du sixième, Bourgeot, qui la lorgnait avec une longue-vue qu'il tenait du ministère, la voyait descendre sur la berge, s'attacher les jambes et se précipiter à l'endroit le plus profond de l'eau.

## CHAPITRE V

C'est pour cela que Robinet lui devint sympathique.

— Drôle de pistolet, murmurait Bourgeot à la vue du jeune homme. Voilà quinze jours qu'il ne démarre pas du square et qu'il roule des yeux ronds. Est-ce que j'y puis rien? Mais ça m'a tout l'air d'un type rangé et ce n'est pas avec lui que j'aurai des histoires. Qu'en dites-vous, Cornepié ?

Le bedeau remuait les paupières comme il en avait l'habitude et il réservait son avis. On en vint à engager sur la tête de Robinet certains paris pour savoir s'il se déciderait bientôt à profiter de la large hospitalité que Bourgeot pratiquait sur sa sinistre dalle. Démosthène ne s'en doutait pas. Quand son

regard rencontrait celui du concierge, du bedeau ou de l'un de ces messieurs en noir dont la bonne humeur allait parfois jusqu'à l'extravagance, il pouvait croire qu'il avait par ses bonnes manières conquis la sympathie des clients de Boniface. Il ne se pressait donc pas de donner raison à Bourgeot dont les délais qu'il avait fixés, après avoir mûrement réfléchi, devaient expirer le surlendemain... Mais Robinet était au désespoir. Il ne savait à quoi se résoudre. Il ne démarrait pas de son banc et il pouvait pleuvoir qu'il ne bronchait pas plus sous la pluie que s'il eût été de zinc ou de plomb. Il devenait la curiosité de l'endroit. Chaque matin Cornepié, après qu'il avait essuyé la flèche, les deux tours de Notre-Dame et les aiguilles des horloges, descendait jusqu'au square. La vue de Démosthène sur son banc lui devenait une habitude réjouissante et il n'était pas jusqu'aux concierges des immeubles voisins qui ne fissent de même. Bourgeot, lui aussi, dès qu'il se levait, allait voir sans se montrer si Robinet était à sa

place et cela lui donnait tout d'abord de l'optimisme, car de jour en jour son futur client prenait aux yeux de tous une importance dont il ferait bénéficier la maison.

Toutefois, l'oncle d'Alice prétendait ne jamais se tromper dans ses calculs et, quand le délai qu'il avait octroyé à Robinet, pour se jeter à la Seine, fut dépassé, il en conçut une sorte d'étonnement. Cet étonnement grandit. Il se mua en stupeur le sixième jour, puis en rage froide et concentrée à mesure que, les semaines s'écoulant, l'inoffensif jeune homme demeurait toujours assis sur son banc et les yeux fixés sur la Morgue. Bourgeot n'avait encore rien vu de pareil.

Pourtant ce n'était pas l'expérience qui lui faisait défaut dans cet ordre de choses. Il se frottait les yeux le matin avant de regarder par le trou de la serrure de la porte centrale. La vue de Robinet le consternait. Il allait faire alors un petit tour dans la salle commune et se rendre compte que tout était en ordre et que personne ne manquait à l'appel.

Ce n'est pas que Bourgeot doutât un seul nstant de la satisfaction qu'éprouvaient ses clients à reposer en ordre sous le mince filet d'eau qui les tenait au frais. Mais Robinet troublait toutes es notions qu'il avait acquises jusque-là dans sa pacifique carrière. L'homme aux mains mouillées ne manquait pas de s'en apercevoir. Rien n'était plus assez propre à présent. Bourgeot s'arrêtait



aux moindres détails. Il voulait que le coiffeur et la manucure fussent exacts. Bien plus, il exigeait lui-même, d'après la tête du patient qui gisait sur la dalle, que celui-ci fût tondu aux enfants d'Édouard,

cet autre ondulé, ce troisième coiffé très en arrière, et son inspection ne s'arrêtait pas là. L'homme aux mains mouillées devait à présent, pour un peu, apporter à ces messieurs le journal qu'ils avaient l'habitude de lire quand ils étaient en vie. Le service devenait impossible. Bourgeot exagérait et, quand il arrivait dans la salle, le matin, il se faisait un grand silence. L'expression des visages exprimait la terreur. L'homme aux mains mouillées s'arrêtait de fumer. Il accompagnait Bourgeot et la scène qui suivait prenait les proportions d'un comique intense, effrayant et bizarre. Un noyé, dont le ventre bombait sous une ridicule petite redingote, montrait des yeux blancs dans une verte figure. Ses ongles étaient roses et bien coupés et ses cheveux, qu'il portait séparés au milieu de la tête par une raie splendide, le coiffaient sur les oreilles de bandeaux peignés avec soin.

Son voisin, qu'une épouvantable blessure obligeait à reposer masqué d'une saignante charpie, portait au pied droit une

chaussure. Bourgeot exigeait qu'elle fût cirée.

Le troisième avait des gants clairs. Son veston, de coupe élégante, était orné d'une fleur à la boutonnière. Il fallait que la fleur ne manquât pas à l'inspection. Venait ensuite une sorte de malheureuse femme qui n'avait plus ni dents ni jambes. Elle devait se tenir la bouche fermée. Ses deux bas, à côté d'elle, contenaient ses membres qu'avait mis en pâté de foie un autobus.

Le cinquième des figurants de cette singulière assemblée était sans contredit celui que Bourgeot préférait à tous. Il ne cachait d'ailleurs pas son sentiment et malheur à l'homme aux mains mouillées si le verre d'eau de Vittel exigé par l'oncle d'Alice manquait au chevet de ce personnage. Il avait le teint jaune des pauvres bougres qui souffrent du foie. Ses espadrilles, son pantalon de flanelle blanche et sa ceinture de faille noire, comme en portent les commis de Pygmalion l'été, lui donnaient une petite allure de Parisien de ville d'eaux qui n'était

pas le moindre de ses attraits. Ce monsieur avait mis fin à ses jours en se tirant une balle de revolver sous le bras. Le déplacement d'air avait entraîné une rupture d'anévrisme et personne, à la Morgue comme chez Boniface, ne doutait que ce personnage n'eût été banquier à l'époque où il portait un nom. Ici, il n'en avait plus, comme d'ailleurs chacun de ses compagnons, voire le sixième lui-même qui, coiffé d'une casquette en peau de daim, affectait de se tenir les mains dans les poches comme un jeune apache des barrières. Celui-là, Bourgeot le regardait à peine, mais il tenait, pour le bon renom de la maison, que l'inscription tatouée sur le côté gauche de sa poitrine: « A Nini pour toujours », fût rehaussée à chacune de ses visites d'un mince filet à l'encre rouge. Enfin, le dernier de ces messieurs n'avait plus forme humaine et c'est avec lui que « l'art d'accommoder les restes » n'était plus une plaisanterie. Bourgeot ordonnait qu'on lui donnât de temps en temps l'apparence d'un énorme boudin

mauve, d'un paysage ou d'une machine à écrire.

Cependant, quand il avait passé deux heures avec ses clients, le malheureux Bourgeot ne pouvait s'empêcher d'aller couler un œil dans le trou de la serrure. Robinet était toujours là. Bourgeot haussait les épaules et tous les espoirs qu'il avait fondés sur ce jeune homme s'évanouissaient.

— Quelle brute, déclarait-il à bout de patience. Regardez-moi ça... et une cravate blanche de jeune marié. Ma parole, cet imbécile me rendra fou !

. . . . . . . . . . . . . . .

Le soir, chez Boniface, Robinet, toujours exact, ne devinait rien. Il mangeait en silence et il ne cessait de penser à Alice, tout en maudissant le destin qui le tenait éloigné d'elle.

Bourgeot, quelquefois, regardait Robinet avec un air étrange et son ami le bedeau Cornepié fixait également, de ses yeux ronds, Démosthène qui finissait toujours par baisser les paupières.

— Heu ! Heu ! faisait le bedeau. Je pense que... c'est-à-dire... le jeune homme ne me paraît pas très décidé.

Mais Bourgeot s'emportait :

— Je ne puis pourtant pas le prendre par la main !

Cornepié sembla réfléchir.

— Pourquoi pas? émit-il après avoir mûrement préparé sa réponse.

Bourgeot se rangeait d'habitude à l'avis de son ami le bedeau Cornepié, car il savait qu'il n'était pas homme à jamais se prononcer à la légère, sauf quand il avait bu, ce qui n'était pas le cas ce soir. Les deux amis se dévisagèrent donc d'un air grave... Et, comme Cornepié battait toujours des paupières en murmurant : « Pourquoi pas? pourquoi pas? » l'oncle d'Alice finit par se lever.

Robinet le vit se diriger vers lui. Alors il se passa quelque chose d'extraordinaire.

## CHAPITRE VI

— Monsieur, dit Bourgeot.

Le jeune homme pâlit. Il se mit debout et, tremblant de tous ses membres, rendit à l'oncle de sa bien-aimée le salut qu'il avait daigné lui faire en premier.

Dans la salle, tout le monde avait les yeux fixés sur Bourgeot et sur Robinet. Le bedeau Cornepié, pour une fois, ne faisait plus marcher ses paupières. Les frères Bolivar s'arrêtèrent de boire et la caissière se pencha légèrement pour observer la scène.

— Ce n'est pas de jeu, fit l'un des vieux habitués du bar qui avait tenu le pari contre Bourgeot. Ce n'est pas de jeu, Monsieur.

Il désignait Robinet.

— Laissez-moi, commanda Bourgeot. Je

sais mieux que personne ce que Monsieur désire.

Du coup, Démosthène en perdit la respiration. Bourgeot lui souriait :

— Remettez-vous, proposa-t-il avec une bonhomie qui terrorisa le jeune homme... Ce n'est rien... Et vous m'êtes très sympathique. Cependant, depuis le temps que je vous vois venir dans le jardin et chez Boniface, j'ai pu comprendre que...

— Vous !... bégaya Démosthène.

— Mais, oui, déclara l'oncle d'Alice. Ne vous frappez donc pas ! Il y a trente-cinq jours exactement que vous cherchez à vous décider. Le moment ne vous paraît-il pas enfin venu de prendre votre parti ?

Robinet croyait rêver. Dans son esprit qu'avait autrefois enchanté la lecture des romans honnêtes où l'on s'épouse toujours, mille souvenirs s'éveillèrent, mais ils le firent avec une telle intensité que le jeune homme tomba tout à coup dans les bras de Bourgeot.

— Dame ! faisait Cornepié... Le premier moment.

Bourgeot soutenait Démosthène et lui frappait dans le dos pour l'aider à revenir de son émotion. Il lui soufflait même dans la figure et il goûtait un plaisir coupable en agissant ainsi, car il croyait qu'une fois remis, le jeune homme ne tarderait pas à l'écouter avec une sage résignation.

En effet, Robinet était prêt à tout et, s'il ne se doutait pas encore de ce que Bourgeot voulait lui dire, on le conçoit bien. Toutefois, il se remettait de son émotion et demandait une chaise et un verre d'eau sucrée.

— Prenez plutôt mon bras, proposa l'oncle d'Alice, et venez faire un tour. L'air de la nuit vous fera du bien, d'ailleurs.

— Merci, murmura le jeune homme.

Il s'empara du bras qu'on lui offrait et sortit dans le grand silence qui emplissait le bar.

Dehors, la lune illuminait le ciel et frappait l'eau, qui coulait entre les quais, d'une lumière comme on n'en voit pas dans les toiles de M. Bonnat. Robinet frissonna. La fraîcheur de la nuit le surprenait et peut-être

aussi l'amabilité réconfortante de celui qui le soutenait. Il voulut parler.

— Monsieur...

— N'est-ce pas? fit Bourgeot... Ma foi, au premier abord... je vous comprends tellement et j'ai tellement vu de cas comparables au vôtre. Je ne suis pas un mauvais homme.

Il souriait d'un air singulier. Robinet était ivre de bonheur. Du doigt, il désigna la masse oblongue et noire de la Morgue qui se découpait sur le ciel plein d'étoiles.

— Vous y viendrez, assura l'oncle d'Alice.

— Demain?

— Allons, songeait Bourgeot, tout s'arrange. Le voilà déjà pressé. Oui, demain, reprit-il à voix haute... Mon garçon, ça ne tient qu'à vous.

— Est-ce possible? s'étonnait le candide Robinet.

— Jeune homme, poursuivit Bourgeot en se dirigeant du côté de l'eau, la place ne manque pas à la maison, c'est même très bien tenu et je ne pense pas qu'on puisse

demander plus de confort. Malheureusement...

— Quoi?

— Me comprenez-vous?

— C'est une affaire, messieurs, se di-



sait le jeune homme, en riant aux anges.

— Malheureusement, reprit Bourgeot, il y a des gens que la seule idée de la Morgue rend neurasthéniques : j'avais peur que ce ne fût votre cas. Votre obstination à ne pas démarrer du banc du square me donnait une mauvaise opinion de vous...

— Et moi qui n'osais pas...

— Il faut oser... Dans la vie...

— Oh ! Monsieur... Monsieur... je ne saurai jamais vous exprimer à quel point...

— Calmez-vous, fit Bourgeot... la nuit est frisquette et je ne voudrais pas que cela vous fiche une impression... Mais voyez comme l'eau est jolie à regarder... Parole, si je n'étais pas le patron de la boîte où je vais tout préparer pour vous recevoir, je me ficherais...

— Faites pas ça, intervint Robinet alarmé de cette brusque résolution... A quoi pensez-vous?

Ils avaient traversé le pont qui relie la Cité à l'île Saint-Louis et prenaient, à gauche, vers la pointe de cette île, sous les arbres penchés qui l'ombragent.

— Vous avez raison, dit Bourgeot.

Cependant la conversation commençait à languir, et le jeune homme, qui s'était promis de tirer de cette occasion sans égale le meilleur profit, ne savait plus comment en arriver au fait...

— Il y a, reprenait l'oncle d'Alice avec une intention que Robinet interprétait mal, à la pointe, entre les arbres, une place...

— Est-il fou? se demandait le jeune homme. Une place?

— Une place épatante. Voyez...

— Je connais, fit Robinet.

— Ah !

— Oui, j'habite en face.

— Alors?

— Mais je ne sais comment vous dire... La première fois que je vous ai vu...

— Il ne s'agit pas de moi, interrompit l'oncle d'Alice en se grattant le derrière de la tête. Au diable cette histoire...

Le ton avec lequel ces paroles furent prononcées emplit Robinet d'une atroce frayeur.

— Pourtant, articula-t-il...

— Je vous parle d'un endroit unique, mon garçon, et vous me racontez des bêtises, expliqua le concierge de la Morgue pour masquer sa mauvaise humeur... Dites-moi

plutôt que l'endroit ne vous plaît pas. J'en connais d'autres...

— Il est irascible, se dit Robinet, et il plaignit Alice.

Mais, comme Bourgeot semblait avoir à cœur de lui faire admirer sous la lune les effets que l'eau pouvait prendre en divers points bien choisis, il admit poliment que cet homme, avant de le recevoir chez lui, tenait à lui faire faire le tour du propriétaire. Il le suivit donc sans marquer d'étonnement, et il ne comprenait toujours pas où Bourgeot voulait en arriver.

— Ici, disait cet homme en indiquant d'un geste de vieil habitué une sorte de trou sinistre entre deux bateaux-lavoirs, on se rate.

- On se rate?

Bourgeot reprit sévèrement :

— On se rate.

Il n'y avait pas à discuter.

— Quel type, songeait l'amoureux d'Alice, le voici repris de folie... Oh! mais ça tourne à l'idée fixe.

— Naturellement, vous n'en voulez pas, poursuivit Bourgeot après avoir attendu que Robinet se prononçât.

— Ma foi, non.

— C'est d'ailleurs assez difficile à trouver quand on manque d'habitude. Ici, pas assez d'eau. Là, trop de monde. Plus loin...

Robinet, pour se donner un semblant d'assurance qu'il n'avait jamais su se procurer de la vie, cherchait en vain à répéter, avec un petit air détaché, son habituel :

— C'est une affaire, messieurs, mais il n'y parvenait qu'à demi et encore était-ce en s'y prenant à diverses reprises.

— C'est... une affaire... arriva-t-il pourtant à articuler entre deux hoquets.

— Dame ! fit Bourgeot rudement.

Il n'avait plus son sourire de tout à l'heure ni cette cordialité qui avait arraché le jeune homme à sa timidité naturelle pour le jeter dans les bras de cet homme. Cet homme marchait en silence, le long du quai obscur qu'éclairait, par intervalles, le reflet inquiétant de l'eau profonde. Mais ce reflet éclai-

rait mal. Il dansait. Il tressaillait et le cœur de Robinet dansait et tressaillait également, car il était gonflé maintenant d'une frayeur mystérieuse.

— Ici?

— Allons plus loin, proposa le jeune homme.

— Allons, consentit Bourgeot.

Ils revenaient à présent par le quai d'Anjou et déjà, derrière les arbres qui masquent avec bienséance la façade de la maison du sacré poète Arvers, on apercevait l'extrémité de l'île de la Cité, Notre-Dame et, en haut du mur de pierres qui plonge dans l'eau, les toits noirs de la Morgue. Ni Bourgeot ni Robinet ne prononçaient un mot. Ils allaient et regardaient la Seine dont le courant ruisselait et pétillait de mille facettes.

Enfin, l'oncle d'Alice s'arrêta devant un escalier qui conduisait à une étroite bande de terre qu'affleurait l'eau. Il indiqua l'emplacement d'un simple mouvement de la tête. Et Robinet crut le comprendre...

— Vous n'y songez pas! s'écria-t-il.

Bourgeot eut un soupir.

— J'y songe.

— Mais Alice?

— Mon garçon, déclara le concierge de la Morgue, occupez-vous donc de vos affaires. Alice est ma nièce, n'est-ce pas? Et, si je vous ai indiqué, comme je ne l'aurais peut-être pas fait pour un autre, les meilleurs endroits qu'on ait pu trouver jusqu'ici, vous m'en récompensez bien mal.

— Mais, Monsieur, gémit l'infortuné Robinet, pourquoi vous jetteriez-vous à l'eau? Ça n'a pas de sens commun... Vous!...

— Qui vous parle de moi?

— Je croyais...

— C'est une erreur, jeune homme. On voit bien que vous n'êtes pas logique avec vous-même. Comment, depuis trente-cinq jours, je vous vois tourner autour de ma maison... Je vous vois lui faire les yeux doux... et quand je vous indique le moyen le plus simple de ne plus sécher sur un banc, comme une andouille, vous me suppliez de ne pas

me ficher à l'eau?... Voyons!... Ou vous êtes fou, ou vous êtes...

— Monsieur Bourgeot, supplia Robinet.

— Allons donc ! il n'y a pas de M. Bourgeot... Que veniez-vous donc faire dans le square Notre-Dame et chez Boniface? Oui, qu'y veniez-vous faire? Répondez...

— Je... je...

— Tout cela n'est pas net. Et qu'ai-je fait de plus, poursuivit en éclatant de colère l'oncle d'Alice, moi, qu'ai-je fait de plus que de tâcher à vous être agréable? Non, Monsieur... vos façons...

Robinet pensa devenir fou, tellement sa stupeur, sa gêne et son effroi étaient grands à ce moment. Il n'eut pas la force de lutter contre sa timidité. Il baissa la tête et c'est avec une expression de drôlerie sinistre et déplacée qu'il trouva simplement à répondre à ce flux de paroles :

— C'est une affaire, messieurs...

Mais déjà Bourgeot s'éloignait à grands pas après lui avoir proposé en signe d'adieu :

— A bientôt, n'est-ce pas?

Et Robinet, contemplant l'eau, se sentit résigné à se jeter dedans pour arriver à conquérir la sympathie de cet homme dont il avait, à présent, un respect immense mêlé de quelque obligation.

## CHAPITRE VII

Bourgeot, le lendemain, la conscience heureuse d'avoir terminé ce qu'il considérait comme un devoir, rentra chez l'ami Boniface dans l'espoir de rencontrer Cornepié devant sa chopine de vin blanc.

Une satisfaction sans borne illuminait sa face, satisfaction faite d'avoir rempli une bonne action et d'avoir au surplus recruté pour son établissement un client qui lui paraissait de qualité.

Bourgeot était un de ces hommes que l'application du système Taylor rend de plus en plus rares à notre époque. Il aimait sa profession, s'intéressait à tout ce qui pouvait se rapporter à elle et ne perdait jamais de vue les intérêts supérieurs de la Morgue

Son amitié pour Cornepié fortifiait sa conduite, car Cornepié était lui-même, — bien que d'un esprit frondeur et libertin, mais dans le sens que l'on donnait à ce mot au XVII^e^ siècle, — un bedeau attaché aux traditions de sa profession. Il s'amusait pour se distraire à traduire en esperanto le Nouveau Testament et la Bible. Avec les larmes de cire recueillies le long des cierges, il confectionnait une pommade mystérieuse qui guérissait de la pellagre.



Menu, l'œil humble et la parole sournoise, Cornepié distribuait ses conseils à tout le quartier. Son importance dépassait même

celle de Bourgeot que la faveur du populaire n'enguirlandait pas outre mesure.

La porte du bistro était ouverte. Bourgeot aperçut Cornepié qui, seul devant un verre de vin blanc, contemplait avec attendrissement les diplômes d'honneur que diverses générations de croque-morts s'étaient vu accorder pour des motifs professionnels.

Cornepié fumait une longue pipe en terre à bout rouge dont il soignait le culottage savant. Il détourna à peine la tête en apercevant Bourgeot.

— Comment allez-vous? lui demanda-t-il en se soulevant un peu et en tenant sa pipe avec précaution.

— C'est fait, répondit Bourgeot.

— Ah! reprit Cornepié, qu'est-ce que vous buvez ?

— Comme vous, un vin blanc... Mais... laissez donc, nous allons prendre une bouteille. Vous savez, on a beau dire, c'est pour tout la même chose, la jeunesse manque d'expérience. Elle ne sait pas non plus ce

qu'elle veut. Savoir ce qu'on veut, tout est là, dans la vie, c'est le secret de la réussite. Si vous voulez vous f... à l'eau, il n'existe qu'un moyen, c'est de se f... à l'eau. La réussite est à ce prix. Mais ça ne sait pas. Il y a des morveux qui se figurent que c'est à la portée de tout le monde. C'est la jeunesse. Enfin, il y est, il a dû descendre le courant.

Bourgeot tira sa montre.

— A cette heure-ci, il doit être au pont de l'Alma, on le repêchera au pont de Grenelle et on me l'amènera vers cinq heures. Le poste de secours le gardera bien une heure, le temps de lui faire les tractions rythmiques de la langue et l'application de la théorie.

— La science est vaine, approuva Cornepié.

— On ne sait pas, dit Bourgeot, servant à boire, on n'en sait rien. En tout cas, c'est un gentil garçon, propre, bien mis et pas mauvais genre du tout. J'ai vu ça tout de suite. Ça fait plaisir de recevoir chez soi des gens bien élevés. Ah! si je n'avais à la

maison que des gens comme ce jeune homme, je ne me plaindrais pas du travail. Mais j'ai honte de le dire, c'est très mélangé. Il y en a qu'on m'amène, c'est à se demander comment ça a été élevé, et c'est toujours la même chose, mon ami, c'est les plus mistouflards qu'ont l'air les plus dégoûtés.

— C'est comme chez nous pour les chaises et les bancs, acquiesça Cornepié.

— Tout ça, continua Bourgeot, c'est un peu de la faute à beaucoup de choses. Je n'attaque personne, entendez-vous, Cornepié, mais je dis ce que je dis. Il y a beaucoup à changer dans la maison pour faire bien. On me laisserait agir, une supposition, que ça prendrait une autre tournure, croyez-le.

Il mâcha ses moustaches, en roulant des yeux de pingouin manchot devant une bouteille de limonade, et trinqua.

— Ce qui manque à la maison, c'est de la publicité. Vous le savez aussi bien que moi, Cornepié : de nos jours, on ne lance pas une affaire sans publicité. Regardez,

qu'est-ce qui a fait prendre les Galeries Farfouillettes ? c'est la publicité. On ne vient pas assez chez nous. Les visiteurs deviennent de plus en plus rares. Ce n'est pas de la paresse, c'est de l'oubli. Ah ! si j'avais l'autorisation et quelques capitaux je reprendrais l'affaire en mains. Quelques annonces dans les journaux. Des avantages spéciaux pour les familles nombreuses, et du bluff, du bluff, toujours du bluff. Il n'y a que ça qui porte à notre époque. Tenez, la guerre...

— Ne touchons pas à la guerre, interrompit Cornepié en portant malicieusement son index à ses lèvres dans un geste de tradition voltairienne que Jean-Jacques Brousson n'eût pas désavoué.

— J'oubliais, dit Bourgeot, et il poursuivit : Parfaitement, avec de très petits capitaux on pourrait remonter la boîte, et en faire quelque chose de chic que le goût du jour imposerait.

— D'ailleurs, dit Cornepié, la semaine anglaise favorise vos projets. Pour l'ordi-

naire, la journée de travail se termine vers sept heures. Comment voulez-vous qu'une personne ayant travaillé toute la journée puisse trouver assez de temps pour venir admirer votre établissement. Il faut être juste. La semaine anglaise vous amènera beaucoup de visiteurs le samedi après midi.

— Des visiteurs ou des clients, grogna Bourgeot, car j'en connais des quintaux et des tonnes qui, ne sachant quoi faire de leurs dix doigts ce jour-là, iront se jeter à l'eau par désœuvrement. Non, il faudrait, pour remonter la boîte, qu'à l'exemple de Victor Hugo se faisant enterrer dans le corbillard des pauvres, un grand patriote ne répugnât point à accepter une hospitalité passagère sur nos dalles. Il nous faudrait, pour tout dire...

— Gustave Hervé?

— Ah! non, non, non, par exemple, pas celui-là; vous êtes fou, Cornepié.

— Alors, je ne vois pas...

— Si, je vois très bien ce qu'il nous fau-

drait; il nous faudrait M. Maurice Barrès. Voilà. Seulement, nous ne l'aurons pas. Il ne viendra jamais.

— Il faudrait créer une ligue avec un comité pour exploiter cette idée. Peut-être




ne résisterait-il pas à la pression populaire? Venant de notre part, la proposition est à mon avis un peu trop gouvernementale et peut choquer des principes. On ne sait jamais... Tiens, voici M^lle^ Alice...

Toute rose, adressant un joli mouvement de tête au patron du café, elle s'appro-

cha de Bourgeot qu'elle baisa au front, puis elle tendit sa main à Cornepié qui se souleva un peu et s'inclina en retirant sa pipe de sa bouche.

— Veux-tu prendre quelque chose, ma belette ? demanda Bourgeot à la jeune fille.

— Oh ! non, je ne reste pas longtemps; d'ailleurs, il faut que tu viennes tout de suite, il y a un entrant.

Bourgeot regarda Cornepié avec un sourire qui en disait long. Cornepié hocha la tête et tâta son gousset avec une délicatesse de sage-femme auscultant une patiente.

— Laissez cela, mon vieux, dit Bourgeot, je paye la bouteille.

Il sortit derrière Alice et se hâta, tandis que la jeune fille s'expliquait avec de grands gestes.

## CHAPITRE VIII

Démosthène ayant attendu le petit jour pour mettre à exécution le projet — d'ailleurs impératif — conseillé par Bourgeot, il s'attendrit d'abord sur la nécessité de se jeter à l'eau pour les beaux yeux de M^lle^ Alice. Huit heures, neuf heures, puis midi arrivèrent sans qu'il se fût décidé. Enfin, comme il longeait, afin de regagner son domicile, le quai d'Anjou, Robinet prit une grande résolution : il enjamba le parapet et, tout aussitôt, il ne balança pas à simuler les angoisses du parfait noyé ainsi qu'il l'avait lu dans les livres. Ses bras battirent l'eau désespérément, il ouvrit la bouche, cria au secours, n'hésitant pas à boire une gorgée d'eau, puisque, qu'on

nous pardonne l'expression, le vin était maintenant tiré.

— Au secours ! au sec...

Quelques pêcheurs à la ligne levèrent la tête et, tout aussitôt, maudirent ce fâcheux qui venait gâter par son intempestive ânerie une journée qui s'annonçait belle. Les pêcheurs se levèrent. L'un d'eux lança son fil dans la direction de Robinet, dont les yeux et la bouche ouverte semblaient implorer l'hameçon. Personne ne savait nager.

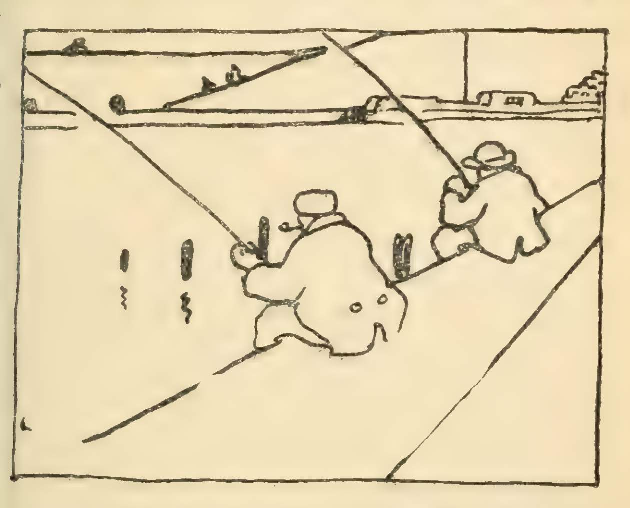
Cependant, d'une péniche amarrée le long du quai aux Fleurs, un canot se détacha, monté par deux hommes ramant en pointe dans la direction du sinistré.

Robinet sentit qu'on allait le délivrer, que le dénouement de sa machination approchait et, faisant la planche, il se laissa aller au fil de l'eau, gonflant le ventre et remuant les pieds pour se tenir à flot.

Sur le rivage, les pêcheurs à la ligne, que la beauté du drame exaltait, hurlaient d'enthousiasme, acclamant les courageux sauveteurs et communiquant le récit de l'aven-

ture à tous ceux qui voulaient l'entendre.

Les cellules du rassemblement classique s'agrégeaient maintenant. On voyait : un télégraphiste, deux ou trois arpètes dessinés par Poulbot, le tondeur de chiens, deux



permissionnaires désabusés. Un groupe de ménagères représentait la majorité. Enfin, un agent de police retour du front, comme l'indiquaient sa croix de guerre et ses brisques, contemplait ce petit tableau bien parisien avec des yeux qui en avaient vu d'autres.

Robinet jouait son rôle comme un de ces messieurs de l'Odéon. Aussi, quand le canot l'aborda par tribord, il parut évident aux deux sauveteurs qu'ils se trouvaient en présence d'une dépouille mortelle, tarifée 25 francs par l'administration compétente.

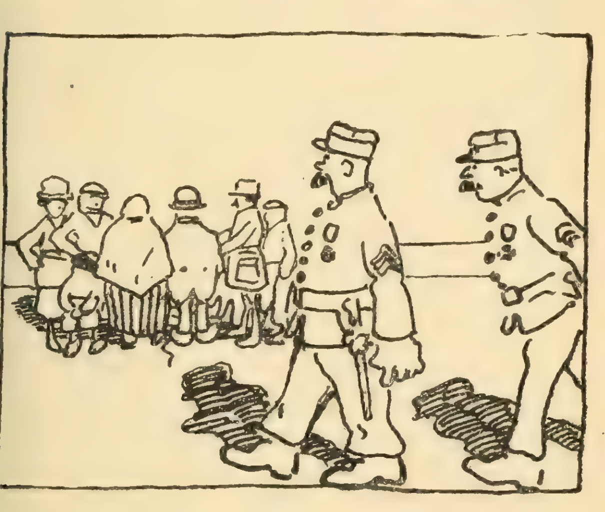
— Pas besoin d'y balancer tes bouts de bois dans la gueule, dit l'un. Il est fait.

— Amène-le contre le canot. Ah! la vache ! qu'il est lourd. Oh !... hisse... Ça y est.

Il faut avouer que ce bain n'avait pas embelli Démosthène Robinet, qui déjà promenait dans l'existence une figure d'éternel noyé. Mais il ne soupçonnait pas encore l'intensité des minutes qu'il allait vivre et qui devaient donner du prix à son subterfuge amoureux. En effet, le canot se dirigea vers la terre ferme et l'on déposa Robinet sur le sol qu'il humidifia instantanément. Le pauvre garçon paraissait avoir fondu. Son pantalon s'enveloppait autour de ses jambes maigres et ses cheveux montraient leur pauvreté en se séparant par mèches rares

qui révélaient la peau rose de l'épiderme cranien.

— Pauvre jeune homme, dit une ménagère. Peut-on être aussi moche. Il y a des têtes qu'on ne croirait pas sans les voir.



Un vieux monsieur, tenant encore un grand journal du matin déplié, opina :

— C'est sûrement un réformé et c'est le désespoir de ne pas aller au front qui l'a poussé dans les bras de la mort.

— Il faudrait tout de même essayer de le ranimer, dit un auxiliaire vêtu d'un

costume militaire pouvant être transformé en vêtement civil dès les premières secondes de la démobilisation.

Il s'agenouilla et s'acharna à desserrer les dents de Robinet.

— Ah ! le cochon, faites excuse, mais il faudrait une pince-monseigneur pour y crocheter les choquottes.

Cette menace ayant ramené une imperceptible mollesse dans la rigidité cadavérique de Démosthène, l'auxiliaire put ouvrir la bouche et s'emparer de la langue dont il se servit comme d'un exerciseur.

Ce supplice dura assez pour épuiser la résignation de Robinet et il allait céder quand l'homme se releva et déclara qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'il était bien « clamsé » et qu'il fallait le transporter à la Morgue. Il essuya soigneusement les genoux de sa culotte maculée de boue, puis s'épongea le front en cherchant des yeux les traces quelconques d'un marchand de vin dans le voisinage.

Cependant, on apportait une civière

provenant d'on ne sait quelle mystérieuse origine. On coucha Robinet sur le meuble, on le recouvrit d'une bâche verte, tandis que deux agents empoignaient les brancards.

Escorté par la populace, qui semblait à deux doigts de crier : « Noël ! » Démosthène Robinet, promené comme une châsse un jour de Fête-Dieu, ruminait dans un curieux mélange d'inquiétude et de satisfaction les conséquences de son procédé. Trois inconnus se dressaient devant lui : Alice, M. Bourgeot et l'Ad-mi-nis-tra-tion.

Démosthène Robinet ne tenait pas à se présenter devant sa bien-aimée dans un état qui s'accordait mal avec les principes les plus élémentaires de la séduction.

Ruisselant d'eau, le teint vert et les cheveux jaune serin, l'œil mi-agonisant, il ne se considérait pas comme un Roméo désirable. Il craignait, de la part d'Alice, une impression fâcheuse et, connaissant l'extrême impressionnabilité des femmes, il n'en espérait rien de bon pour l'avenir. Pour la jeune fille, il serait toujours le noyé du quai aux



Fleurs. Elle deviendrait peut-être sa maîtresse, c'est entendu, mais aucune puissance au monde ne pourrait empêcher qu'elle ne se considérât elle-même comme la maîtresse du noyé du quai aux Fleurs.

Il espérait, pour la réussite de ses plus chers désirs, que M. Bourgeot, voulant éviter à sa nièce les spectacles macabres que sa profession rendait quotidiens, ne la laissait pas errer dans les salles de la Morgue, ainsi qu'une princesse dans un jardin fleuri.

Alice, par ordre avunculaire, gardait la chambre dès qu'un client était signalé à l'horizon.

Démosthène Robinet aimait à le croire pour le moins.

Ainsi, il aurait le temps de refaire sa raie avant d'essayer d'entrer en contact avec l'élégante petite Parisienne.

Un deuxième point noir dans la combinaison donnait au visage de Démosthène Robinet un pli soucieux qui s'alliait à merveille à son rôle de trépassé volontaire.

Quel accueil le terrible Bourgeot réserverait-il à cette comédie ? D'abord en qualité d'oncle d'Alice, et puis en qualité de fonctionnaire.

— Je joue le tout pour le tout, soliloquait Démosthène durant son court voyage en civière. Et à la grâce de Dieu! bégaya-t-il encore comme la civière et les deux agents franchissaient la porte de la Morgue.

Sous sa bâche, Robinet entendit une voix qui l'enduisit d'une préalable couche de glace : c'était la voix de Bourgeot.

— Allez-vous f..... le camp, les gosses ?

— Ah ! ah ! fit Robinet, puis il s'évanouit.

***

Quand le héros de cette aventure saugrenue sortit de son évanouissement, il demeura bien cinq minutes avant de pouvoir coordonner ses idées et donner un sens quelconque à la situation.

Une sensation de fraîcheur boréale lui fit promener les mains en tâtonnant autour de

lui. Au toucher, il reconnut une sorte de bat-flanc en granit. Ses yeux largement ouverts cherchèrent à deviner des formes, à préciser des contours. Un faible bruit, celui d'un mince filet d'eau rejaillissant sur les dalles, troublait seul le silence, comme un murmure de source.

La première pensée de Robinet fut qu'il se trouvait dans une poissonnerie, puis ses lèvres décloses prononcèrent alors le nom d'Alice.

— Ah! vingt dieux! hurla-t-il, mais je suis à la Morgue!

Une sueur incontestablement froide, que l'appareil frigorifique transforma en glaçon, l'enveloppa de la tête aux pieds. Avec une intensité que la gaîté du lieu rendait plus appréciable, Robinet revécut la scène de la noyade, la barque et les sauveteurs, les tractions rythmiques de la langue, puis la sinistre impression que lui avait procurée la voix de Bourgeot chassant les gosses.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit Robinet, crispé de chagrin sur sa dalle. Dans quoi

ai-je été me fourrer? Si le bonhomme me dégote, s'il s'aperçoit que je ne suis pas mort, il va me botter le derrière. C'est couru!

Le sang lui monta aux joues et, après quelques sauts de carpe que l'horreur de sa situation lui suggérait, il reprit le cours tumultueux de ses méditations.

— Et vous verrez, vous verrez, bégayait-il, en s'adressant à un public qu'il aimait mieux ne pas examiner de plus près, vous verrez que je n'aurai même pas la chance d'apercevoir Alice. Il faut être idiot, aussi idiot que... (il chercha un nom parmi ses meilleurs camarades de lettres et ne le trouva pas), pour aller se plonger dans un tel océan de calamités. C'est clair comme le jour que cette môme ne met jamais les pieds dans la partie réservée au public. J'aurais dû comprendre tout de suite que ce n'était pas un spectacle à offrir à une jeune fille. Que n'ai-je suivi l'idée de Vatricin ou plutôt la mienne! J'aurais écrit un volume de luxe sur la Morgue, avec le nom de l'oncle imprimé en caractères gothiques. Ce brave

homme m'aurait reçu comme son fils ; en ce moment, au lieu de me conserver dans une atmosphère artificielle qui me vaudra pour le moins une pleurésie si j'en sors, je serais installé à la table familiale des Bourgeot, sous l'abat-jour orange d'une lampe bien mouchée. Alice disposerait sur la table ronde les tasses à café et les petits verres pour le vieux marc. Elle passerait et repasserait devant moi, et je profiterais d'un moment d'inattention de l'oncle pour lui serrer la main et lui pincer les... sait-on jamais? Tout était possible en suivant une autre voie.

Ravagé par la connaissance parfaite de son incommensurable sottise, le pauvre Robinet se roulait « sur la froide pierre » dans un état d'exaltation qui frisait la crise de nerfs. Cette gymnastique effrénée ne tarda pas à le calmer tout en lui procurant une sensation de chaleur appréciable. Il regarda à droite et à gauche. Ses yeux, habitués à l'obscurité, s'arrêtèrent sur les formes allongées de ses voisins.

Démosthène Robinet frissonna : *il n'était pas seul.*

Un sourire amer entr'ouvrit ses lèvres.

— Pauvres bougres, dit-il en regardant ses compagnons d'infortune. Dormez, dor-



mez votre dernier sommeil. Je ne sais qui vous êtes, d'où vous venez, et les motifs qui vous ont amenés ici. A coup sûr, ils étaient moins bêtes que le mien.

« Voyez ! voyez ce qu'une faible femme peut faire d'un homme robuste. C'est une petite garce qui se moque peut-être de moi

comme de sa première chemise qui fut la cause et le point de départ de l'immense calvaire que je prévois et que je vais gravir, je ne sais encore comment. Dormez votre dernier sommeil, nobles déshérités! appréciez votre bonheur, ô sublimes héros de la mistoufle. Je ne sais ce qui me retient de me plonger un poignard dans le cœur pour m'allonger à vos côtés, non plus en amateur cette fois. Ah ! vivement le nirvâna libérateur du néant... vivement la...

Un bruit suspect, comme celui d'une porte fermée, arrêta Robinet dans son discours. D'un bond il regagna sa couche où il se tint coi et immobile, mais le cœur battant à rompre sa poitrine, peu soucieux de se trouver nez à nez avec Bourgeot.

Il prêta l'oreille, retint sa respiration. Le bruit ne se renouvela pas.

— C'est une hallucination, grogna-t-il.

C'est alors que le froid l'obligea à bondir sur ses pieds. Il arpenta la pièce de long en large et se mit à battre la semelle avec fureur.

Il parvint de la sorte à tenir tête à la sournoise application d'un appareil frigorifique qui laissait entrevoir le Pôle Nord comme une sorte d'oasis où l'on aurait aimé passer une partie de sa vie.

A travers le vitrage du plafond, le petit jour maintenant laissait filtrer la lueur doucereuse et sinistre qui s'accorde on ne peut mieux à la pompe des exécutions capitales. Robinet put jeter un coup d'œil sur ses compagnons. Le spectacle était digne d'une imagination plus malsaine que celle de notre héros. Démosthène regarda et garda ses impressions pour lui.

— La vie est ainsi faite, balbutia-t-il. On m'aurait prédit qu'il m'arriverait de passer une nuit dans de telles conditions que j'aurais rigolé. Et pourtant ! Ah ! si mes cheveux ne deviennent pas blancs, c'est qu'ils sont d'une teinte défiant toutes les émotions.

Le jour s'étendait avec la rapidité d'une tache d'eau sur une feuille de papier buvard.

— Il faut prendre une décision, soupira

Démosthène Robinet. La situation est grave. C'est une affaire, messieurs. Toutefois, il y a des types plus embêtés que moi, ceux qui sont aux tranchées, par exemple. Tout est dans cette question : Vaut-il mieux sortir de la tranchée en plein tir de barrage, pour aller au-devant des grenades de l'adversaire, ou vaut-il mieux affronter la colère et les pouvoirs du père Bourgeot ?

« La seconde éventualité me paraît plus agréable, ou plus exactement moins pénible. Je vais me coucher tranquillement et j'attendrai. Si je dois être vidé, je serai vidé. Si je peux rejoindre Alice, comme je l'espère, tout sera pour le mieux. »

Démosthène Robinet se réinstalla et, l'œil au plafond, il sortit une cigarette qu'il alluma machinalement.

— On va peut-être m'apporter un chocolat ! pensa-t-il en laissant errer un léger sourire sur ses lèvres décolorées. Mais les minutes s'écoulaient lentement. Démosthène Robinet finissait à peine sa deuxième cigarette que la porte de la chambre frigo-

rifique s'ouvrit brusquement, livrant passage à la robuste silhouette de l'oncle Bourgeot.

L'oncle Bourgeot jeta un regard circulaire sur son empire, fronça les sourcils, se plissa la peau du front et, dilatant ses larges narines, proclama d'une voix autoritaire :

— On a encore fumé, là dedans.

Démosthène Robinet, qui ne donnait plus signe de vie, eut cependant assez de force pour admirer comme il convenait l'apparition inattendue de ce mystérieux *encore*.

D'ailleurs Bourgeot, sans plus insister sur ce détail, donna de l'air en ouvrant un vasistas et s'éloigna tout en lançant des regards soupçonneux au pauvre hère à la casquette en daim dont la tenue négligée indiquait, sans qu'il fût possible de s'y méprendre, une individualité appartenant aux couches les plus misérables de la société contemporaine.

Le soleil lançait ses rayons impuissants dans la direction de l'appareil frigorifique

et Démosthène Robinet songeait que son amour ne pourrait guère résister à un plus long séjour dans cette glacière, quand un bruit de voix, dont une féminine, le fit tressaillir en lui tenant les oreilles droites contre le vent.

— Il est là, j'en suis sûre, glapissait la voix féminine. Ouvrez la porte, Monsieur, je serai forte. Je vous assure que je veux le voir. Je l'ai supporté pendant dix ans quand il était en vie et ne tremblerai pas devant lui maintenant qu'il est mort. C'était un cochon, Monsieur, comme tous les hommes ! Je ne dis pas cela pour insulter à sa mémoire, mais parce que je ne trouve pas d'autres mots pour dépeindre son caractère. Il y a huit jours encore il m'a jeté à la tête une haltère de dix kilos et, quand il a vu, Monsieur, que je n'étais pas morte, il est allé se... Ah ! Monsieur, je ne sais...

Quelques cris aigus indiquèrent surabondamment à Robinet goguenard que l'inconnue piquait une crise de nerfs.

La voix de Bourgeot appela Alice :

— Alice, Alice, apporte la bouteille de vulnéraire. »

L'oreille de Robinet s'arrondit en pavillon de phonographe. Grâce à cette précaution, il perçut les pas menus de la fille adorée. Il saliva à la pensée du vulnéraire dont il aurait volontiers accepté un verre à défaut d'autre réconfortant.

— Là, là, disait Bourgeot, là... là... du calme, remettez-vous. Je vais vous les montrer... Remettez-vous, promettez-moi d'être courageuse si vous le reconnaissez... Faut pas vous mettre dans cet état. Un de perdu, dix de retrouvés.

— Oh ! mon oncle, fit Alice.

— Emporte la bouteille, ce n'est pas la peine de la laisser ici, ou plutôt donne-la-moi, car je vais faire visiter la salle à Madame qui va me suivre bien gentiment.

La porte s'ouvrit pour la deuxième fois et Robinet put apercevoir, entre ses paupières demi-closes, la plus belle figure d'exception que le sexe féminin ait eu l'occasion de mettre sous ses yeux.

La visiteuse éplorée se présentait sous la forme d'une géante de foire, édulcorée par quinze années de lectures sentimentales puisées aux meilleures sources du roman-feuilleton. Vêtue sans recherche, mais avec une triste insouciance qui sentait la marchande à la toilette des quartiers équivoques, elle promenait un cou de girafe sur des épaules de soldat écossais. Sa figure à elle seule constituait, dans l'ensemble de sa personne, un joyau qui valait que l'attention s'y fixât. Le cheveu rare disparaissait sous un chapeau de forme masculine, le nez triomphait par ses proportions et la nuance



hardie de sa couperose ; les yeux petits et chafouins affirmaient une extrême lubricité quêtant la gaudriole ; la bouche se retroussait innocemment sur quelques chicots épars comme des pans de muraille calcinée dans un village travaillé par une savante préparation d'artillerie.

Derrière cette personnalité, qui évoquait les plus fameuses vieilles du Parnasse satyrique, Bourgeot arborait sa belle et honnête figure, attendant sans broncher la scène classique qu'il aurait pu décrire dans ses moindres détails.

La dame, sans insister, passa devant les misérables compagnons de Démosthène Robinet, puis, sans hésitation, elle s'arrêta devant ce dernier.

— Oh ! fit-elle.

Bourgeot étendit le bras.

— Ah ! mon Dieu ! je suffoque, je...

Bourgeot sortit sa bouteille de vulnéraire, cependant que la visiteuse tombait à genoux, enserrant dans ses mains robustes les pieds de Démosthène Robinet.

— C'est lui ! c'est lui, gémissait-elle. L'ingrat qui m'a abandonnée pour se vautrer dans le vice et faire la bamboula avec des poules, des rouleuses et des saloperies dont je ne veux même pas savoir le nom. C'est bien lui, je le reconnais. Et pourtant je te pardonne. Ganelon... Toi qui n'as pas voulu rentrer au nid duveté de nos amours, tu y rentreras aujourd'hui, mais, hélas ! sous les auspices irréparables de la mort. Ah ! malheureux ! Ah ! misérable ! qu'as-tu fait de ce cœur qui...

— Pardon, Madame, fit Bourgeot qui craignait une oraison funèbre, mais on ferme.

— Bien, Monsieur, je vous respecte en tant que gardien de ce temple. Je voudrais, vous le comprenez, emmener mon cher mari chez moi.

— Ce désir me paraît légitime, Madame ; cependant il faut accomplir certaines formalités.

Il alla chercher son registre afin d'inscrire la déposition de la dame et la lui faire signer.

— Votre nom? demanda-t-il sans amabilité.

— Emma-Ténaïde-Antoinette Clâpe.

Bourgeot écrivit :

— Je soussignée, Emma-Ténaïde-Antoinette Clâpe, épouse de...

— Ferdinand-Auguste Bordure.

— Déclare...

Démosthène frémit. Cette femme mentait et la puissante honnêteté qui, de tout temps, avait été de tradition chez les Robinet, manqua de faire sortir celui-ci de la prudente réserve qu'il observait depuis qu'on l'avait tiré de l'eau. Fort heureusement, Démosthène put se contenir. Il se contenta de rougir jusqu'aux oreilles, mais personne ne s'en aperçut et la déposition de M^me^ Clâpe se poursuivit sans incident jusqu'à la fin.

Ce n'est pas ce que Démosthène attendait du hasard, et il enrageait contre sa guigne habituelle qui, quoi qu'il fît, savait toujours le retrouver. Et cependant il avait pu croire que, dans la société des sept habi-

tués de Bourgeot, elle le laisserait en paix une bonne fois. Pas du tout. La rage de Démosthène le faisait passer du rouge brique au blanc d'Espagne, et elle lui faisait mal, car, ne pouvant donner à ses sentiments le moindre échappement, ils le gonflaient d'amertume, d'indignation et d'une colère comme il n'en avait jamais prise. Il faut reconnaître que ce jeune homme n'avait pas précisément tort, puisqu'il s'était jeté à l'eau dans le but d'arriver à convaincre Bourgeot que l'amour est capable de toutes les folies. C'est à la Morgue qu'il voulait demeurer, près d'Alice... Mais la dame Clâpe ne l'entendait pas ainsi. Démosthène lui appartenait et elle ne manqua pas de signifier à Bourgeot qu'il eût à lui livrer, dans la journée même, le corps de son défunt mari. C'était son droit. Il n'y avait rien à tenter contre de pareils ordres et Démosthène dut se résigner une fois de plus à faire preuve d'une passivité complète; attendu qu'on paraissait bien décidé à ne pas lui demander son avis.

— Oh! faites vite surtout, gémit la malheureuse femme, j'habite rue Vindieu, nº 10.

— C'est parfait, nous allons nous en occuper, on vous le livrera contre reçu dans le courant de l'après-midi. Nous avons une voiture qui fait le service à domicile, c'est plus commode que d'emporter le reconnu avec soi dans le Métropolitain.

— Oui, oui, faites pour le mieux, supplia Mme Clâpe en saisissant les mains de Bourgeot, faites pour le mieux, je serai forte.

Il était très heureux, pour la suite logique de cette aventure, que les acteurs de cette scène n'eussent prêté qu'une médiocre attention à la personnalité du pseudo-noyé.

Les nuances les plus affreuses du désespoir passaient en nappes fugitives d'ailleurs sur son visage qu'un suprême effort de volonté maintenait, malgré tout, à l'état voulu de rigidité cadavérique.

— Quelle vieille saleté! pensait Robinet. Elle me reconnaît. C'est trop fort. Je ne l'ai jamais vue. Elle est piquée. C'est malheureux tout de même!

Plus que jamais il était urgent de tenir le rôle et de ne pas faire d'esclandre... A la réflexion, le noyé vit que l'occasion se faisait belle de sortir de la Morgue. Il préférait encore un tête-à-tête avec Mme Clâpe à une explication avec Bourgeot. Quelques réminiscences de philosophie voltairienne vinrent le consoler dans sa disgrâce et il pensa, à l'instar du jeune Candide, qu'étant donnés les circonstances et le guêpier où il s'était si bénévolement fourré, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Alors, dit Bourgeot, c'est au 10 de la rue Vindieu? Chez Madame... Clâpe ?

— Sans faute, minauda celle-ci.

— Sans faute, vous l'aurez ce soir, avant de vous mettre au lit.

Et Bourgeot ajouta :

— Quel malheur ! Allons, on le mettra dans le fourgon. Brave jeune homme ! j'aurais tant aimé le garder ici. Je n'y puis rien.

Et il assista à la mise en bière de Démosthène Robinet.

## CHAPITRE IX

Démosthène Robinet n'était pas au bout de ses malheurs et, quand on l'eut chargé dans le fourgon vert olive et noir, attelé de deux chevaux macabres, il commença d'entrevoir dans toute son épouvantable réalité la situation. Les quatre planches qui le contenaient le privaient d'air. Il ne pouvait non plus remuer le moins du monde et un clou, plein de malignité, qui sortait d'une des planches, lui piquait le derrière de façon fort désagréable. Le fourgon se mit en branle et, comme le trot de l'attelage n'était pas régulier, le malheureux Démosthène dansait dans sa boîte, malgré qu'il eût de beaucoup préféré supputer à son aise les déplorables conséquences d'une

aventure qui débutait mal. Bientôt le fourgon roula furieusement sur les pavés et, comme les pavés manquaient à certains endroits, cela faisait que la boîte où Robinet se « tournait les sangs » bondissait dans le coffre où elle était placée.

Démosthène écarquillait les yeux et serrait les mâchoires, pour s'empêcher de hurler à pleins poumons, mais il ne savait où l'emportait cette voiture, qu'il vouait à tous les diables, une fois qu'on l'en aurait descendu. La course lui paraissait interminable. Quelquefois les roues tournaient sur des chaussées unies de bois ou de ciment, mais cela ne durait qu'un temps et les abominables pavés de pierre succédaient vite au bois et au ciment pour l'infortuné Démosthène qui sentait retentir sa cervelle et tous ses membres à ces nouveaux cahots.

— Je serais tombé sur une bagnole aux roues caoutchoutées, se disait-il amèrement... Mais non... Il a fallu que tout se passe ainsi... Une vieille voiture et un

clou... Aïe!... aïe!... un clou! On l'aura mis exprès, bande de gourdes!...

Ce clou, pourtant, empêchait Démosthène d'envisager, avec toute l'horreur nécessaire, les conditions nouvelles qui lui



taient faites et, s'il avait été sage, il en urait dû concevoir une certaine reconaissance envers son destin, car ce qui 'attendait devait être, pour sa nature scruuleuse et timide, l'abomination de la désoation. En effet, après quarante minutes e marche, le fourgon s'arrêta. Où était-on?

Démosthène, qu'on descendit dans sa boîte de la voiture, fut hissé sur les épaules des frères Bolivar et l'ascension commença. On le portait la tête en bas, ce qui le congestionnait et il tremblait à l'idée qu'un des porteurs pouvait faire un faux mouvement et le précipiter dans l'escalier. Cet accident lui fut épargné, mais l'ascension dura bien un quart d'heure à cause de la difficulté que les porteurs avaient de faire passer la boîte, qui contenait sa précieuse personne, à travers mille méandres d'un escalier sinueux.

Enfin on le déposa, toujours la tête en bas, sur le palier du troisième étage et l'un des frères Bolivar donna dans la porte de l'étage un coup de poing solide qu'il accompagna de la plaisanterie d'usage :

— La Samaritaine, la v'là !

La porte s'ouvrit, on amena le « colis » et on en défit le couvercle à l'aide d'un ciseau à froid qui coinça malencontreusement une des rares mèches blondes du jeune homme. La mèche y resta et Démos-

ène en ressentit une profonde humilia-
n qui lui donna, séance tenante et comme
lessein, une expression de visage dont il
rait dû se féliciter.

— Est-il moche! ne put s'empêcher
observer avec naturel un des croque-
orts.

— J'en ai pourtant vu des kilos, reprit
utre... Mais c'lui-là, non, ma pauvre
me, sauf votre respect, quelle gueule !

— C'est mon mari, répondit simple-
ent Mme Clâpe.

Elle était en tenue d'intérieur, c'est-à-
re qu'une sorte de rideau de reps vert,
illadé par endroits, la vêtait assez élé-
mment et que sa taille était prise par une
elle qui passait dans des anneaux de
tchpin. Une robe de Martine, qu'elle
étendait avoir copiée, lui avait inspiré
tte trouvaille. D'ailleurs, en se récla-
ant toujours du même fournisseur, elle
urait pu chercher à excuser la tête de
rton-pâte qu'elle se composait, lors-
i'elle restait chez elle.

Les frères Bolivar la considérèrent avec étonnement.

— Ben, mon cochon! fit celui des deux qui avait le moins l'habitude du monde.

Ce fut tout. Il poussa son frère vers la porte et tous deux ôtèrent seulement alors leurs gibus noirs avant de se retirer.

Emma-Ténaïde-Antoinette Clâpe resta seule avec Démosthène. Elle avait passé l'âge de plaire, mais non pas celui de se lamenter. Elle commença donc par poser sur un petit guéridon de bois blanc un porte-plume qui lui servait à pondre, pour des journaux illustrés à l'usage de la jeunesse, d'incroyables âneries; puis, s'adressant à Démosthène, qui se tenait étendu sur une descente de lit avec une gêne évidente, elle entreprit de lui reprocher, par le menu, tous les griefs qu'elle avait contre lui.

— Le 7 octobre 1883, Monsieur, date mémorable dans mon existence, vous m'avez donc épousée en me jurant une fidélité...

— Ça y est, songea Démosthène, m-

oilà bien... En 1883 je n'étais pas né. )uelle histoire !

— Misérable ! huit jours plus tard je ous suivais à Paris où j'appris à écrire our l'*Éléphant blanc*, revue symboliste, es vers dans le genre de...

— Ouais ! fit Robinet... serais-je pas ici hez Mme Lesueur ?

— En 1884...

— Ah ! les femmes !

— Année sombre, année terrible... Qu'avais-je fait pour ne plus vous plaire ? vous...

— Moi ?

— Vous vous adonnâtes à l'absinthe.

— C'est pas vrai, protesta le jeune iomme en son for intérieur...

— Cela vous conduisit rapidement à 'abrutissement aimable qui était de mode u Quartier Latin... Aimable en vérité, brute ıffreuse ! Mon cœur...

— Au fait, mon cœur ?... Mais du diable i j'avais pu prévoir qu'il me conduirait ı commettre tant d'imbécillités pour Alice... songea tristement Robinet.

La dame poursuivait. Année par année mois par mois, jour par jour, elle reprenai sa vie lamentable que M. Bordure avai semée de déceptions sans nombre, d'ou trages et de vilenies.

— Ce M. Bordure devait être un bougre avouait Démosthène, et au fond, en dépi de l'impression désagréable qu'il éprouvai à encaisser tant de protestations et d'in jures, il lui venait un vague orgueil de passer à ses propres yeux pour un type de cette espèce.

— Le malheur, se disait-il, est que cette femme s'abuse étrangement sur mon compte...

— Vous étiez laid... déclarait-elle.

— Merci.

— Cela n'a pas changé. Jamais monstre pareil n'eut plus de prétentions... Et ma tenu... le cheveu rare... une haleine...

— Après tout ce que j'ai fait, en arriver à me faire engueuler par une folle, soupira Robinet... C'est vraiment désolant... Et puis...

— En 1891.

— Allons... tant mieux...

— Savez-vous ce que vous m'avez fait?

— Pas encore.

— Un enfant, Monsieur... et l'enfant mourut faute de soins.

— Le pauvre gosse, daigna s'apitoyer l'infortuné jeune homme... Mais le plus drôle est que l'année où cette dame prétend que je lui fis un moutard, je venais au monde. C'est bien...

— Cet enfant...

— Oh! la barbe, dit alors Robinet en entr'ouvrant les yeux... la barbe! c'est pas fini?

— Toi, s'écria la malheureuse épouse de M. Bordure. Mon Dieu! Auguste... Misérable!

— Madame, fit Démosthène en se mettant péniblement debout, j'ai le regret de vous assurer que vous êtes dans l'erreur...

— Auguste!

— Je ne suis pas Auguste.

— Il ment.

— Où suis-je? demanda Démosthène.

La frayeur, succédant à l'étonnement, empêcha tout d'abord la dame Clâpe d'émettre le moindre son. Mais Démosthène, que tant d'avatars rendaient enfin à quelque bon sens, eut vite fait de voir, à la façon dont le grenier était meublé, qu'il se trouvait à Montmartre.

— Rue Vindieu?

— Oui, expira la dame.

— Remettez-vous, proposa le jeune homme. Et il se gratta le derrière à la place où le clou l'avait piqué durant tout le trajet qu'on lui avait fait faire... Et maintenant, causons...

Emma-Ténaïde-Antoinette Clâpe se mit à trembler de tous ses membres.

— Je ne suis pas un mauvais type, débuta Robinet, et je vous aurais volontiers écoutée jusqu'au bout si je n'avais pas craint d'être indiscret. Vos histoires avec votre mari ne me regardent pas. Nous avons tous nos malheurs et si je me mettais à vous conter les miens, nous n'en finirions pas. J'aime, Madame...

— Au secours! s'exclama l'ancienne collaboratrice de l'*Éléphant blanc.*

Robinet fit un geste.

— J'aime une jeune fille... Ne me prêtez pas d'intentions déplacées et, d'ailleurs, vous m'avez assez reproché ma laideur pour qu'il vous soit facile de croire que je ne chercherai pas à vous séduire.

— Insolent !

— Madame...

— Mais, Monsieur, je ne vous connais pas.

— Par exemple !

— Comment? C'est une machination abominable... Au secours ! Monsieur, qui êtes-vous? Ne m'approchez pas... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

— C'est une affaire, messieurs, déclara Robinet. Et il se nomma sans tarder en ajoutant qu'il serait aise de manger un sandwich, car il n'avait rien pris depuis la veille.

— Monsieur, je me plaindrai... à la Morgue, Monsieur. Mais c'est monstrueux. Cela dépasse tout... Sortez d'ici, vous m'entendez...

Démosthène parut réfléchir. Cependant, comme la dame poussait des cris à ameuter le quartier, il jugea prudent de remettre à une autre fois le petit discours qu'il était prêt à débiter pour se justifier aux yeux de cette personne qu'il n'avait jamais tant vue.

Un ancien chapeau de paille, dont M. Bordure s'était certainement coiffé vers 1840, traînait sur une chaise. Robinet s'en empara et le mit sur sa tête froidement, encore qu'il lui allât fort mal. Puis il ouvrit la porte et descendit l'escalier beaucoup plus vite qu'on ne le lui avait fait gravir une heure avant.

— Que faire à présent? se demanda-t-il quand il fut dans la rue... Il entendait les cris affolés de M^me Clâpe emplir toute la maison et le poursuivre. Mais on s'occupe peu à Montmartre de ces sortes de vocalises, attendu qu'il se peut toujours qu'un poète, en proie au délire de son imagination, fasse encore plus de potin qu'une femme terrifiée à la vue d'un noyé que la Morgue lui aurait livré vivant, par erreur.

## CHAPITRE X

Le premier soin de Démosthène Robinet fut donc de rentrer chez lui et de s'absorber, pendant quelques instants, devant son armoire à glace, dans la contemplation de sa sympathique personne. Mais le chapeau de paille gâtait tout, Démosthène se voyait mal coiffé et, comme les artistes, il ne possédait qu'un chapeau à la fois. L'autre devait flotter à la dérive. Cela l'emplit de mélancolie, car Démosthène avait des prétentions à l'élégance. Il voyait aussi combien son vêtement était abîmé par le bain qu'il lui avait fait prendre et, pour la première fois depuis qu'il aimait Alice, il osa trouver sérieusement que son amour pour la jeune fille l'avait entraîné un peu loin.

Bien plus, il se demanda, le front barré d'une grande ride verticale, si toutes les extravagances auxquelles il s'était livré n'empêcheraient pas à tout jamais Bourgeot de se laisser fléchir.

— Une affaire si bien commencée, se dit l'infortuné jeune homme... Allons, il va falloir que je retourne au « restron » et que je continue...

Mais, à cet instant, ses idées changèrent de cours et Démosthène Robinet se mit à redouter, autant qu'il le pouvait faire, la colère du gardien de la Morgue lorsqu'il apprendrait de la bouche de la femme de lettres qu'il avait été mystifié comme il n'est pas permis de l'être par un gaillard apparemment noyé.

— Qu'est-ce que je vais prendre ? gémit aussitôt Robinet ; et il se passa la main sur le visage avec effroi.

Par la fenêtre de la chambre qui donnait sur la Seine, on découvrait la pointe de l'île Saint-Louis, l'eau grise et molle du fleuve, des bateaux, et cela ne faisait qu'ajouter

à la mauvaise impression que Démosthène savourait. Il avait toujours sur la tête le chapeau de paille qu'il avait dérobé à Mme Clâpe. Cette pièce à conviction le gênait, mais il n'avait pas la force de la faire disparaître, tellement il se sentait privé de tous ses moyens naturels. On sait qu'il en avait peu. Cependant, à tout autre moment, le sympathique héros de cette histoire, en s'y prenant à différentes reprises, aurait peut-être pu trouver le courage de jeter par la fenêtre son chapeau dans la Seine. Aujourd'hui il se contentait de passer par toutes les transes de l'horreur la plus grande, en le considérant. Ce chapeau était très bas de forme et large des ailes, ce qui le faisait ressembler à une galette. Sur la tête de Robinet, la ressemblance était parfaite et le pauvre garçon se disait que c'était un souvenir précieux pour la malheureuse à qui il l'avait pris.

L'honnêteté du jeune Démosthène faisait qu'il plaignait une femme si particulièrement désagréable et il avait beau tenter de

se faire violence, il n'arrivait qu'à gémir d'effroi et de tristesse en se regardant d'un œil miteux dans son armoire à glace... L'idée qu'il était ridicule était trop enracinée en lui pour l'aider à réagir le moins du monde et, quand bien même l'eût-il fait, qu'il n'aurait pas osé sortir de chez lui après tout ce qui s'était passé.

Démosthène savait que cela était grave et qu'on recherchait déjà peut-être ce faux noyé qui, pour des motifs qu'on a toujours lieu de craindre en temps de guerre, s'était permis de badiner avec l'Administration. Cela pouvait aller très loin et l'Administration est en France une machine redoutable que rien ne peut lasser dans sa minutieuse obstination.

— Aussi, songeait-il, quelle fantaisie stupide a été la mienne d'écouter ce gros Bourgeot et de me foutre à l'eau ! J'aurais dû lui fournir des explications, lui parler de mon travail sur la Morgue et lui faire entendre qu'Alice ne pouvait trouver ailleurs un parti plus avantageux pour convoler en justes noces.

Hélas ! On découvrirait un jour qu'après une documentation des plus acharnées un jeune homme s'était introduit dans la salle commune de Bourgeot. Pourquoi faire ? S'arrêterait-on aux raisons qu'il invoquerait et n'irait-on pas plutôt prononcer les mots horribles d'espionnage ou d'entente avec l'ennemi ? Démosthène tremblait à cette supposition et il était déjà tout prêt à se précipiter une seconde fois dans la Seine pour n'avoir pas à redouter de comparaître devant le commissaire de son quartier, quand la porte de sa chambre s'ouvrit et la concierge entra.



— Vous voilà!... Ah! vous voilà! s'exclama-t-elle.

— Madame...

— Mais d'où sortez-vous donc?... Et ce chapeau?... Quant à votre costume, il est gentil votre costume... Ah! Monsieur, je n'ai pas à vous faire de la morale, mais cette existence ne vous conduira à rien de bon.

— Laissez-moi, soupira Démosthène.

— Un garçon comme vous. Allons! Ce n'est pas raisonnable et j'avais tort, l'autre jour, de penser que vos amours avec Mlle Alice vous porteraient bonheur.

— Mlle Alice? fit Démosthène pour cacher son trouble.

— Dame! Tous les bouts de papier... et il y en avait... étaient couverts de ce nom. Alors j'en ai déduit...

— C'est un tort, prononça de très haut Robinet; et il fit un geste qu'il avait vu faire à bien des hommes quand ils veulent paraître au-dessus des niaiseries du monde.

— Bon, reprit alors Mme Delescalier... C'est un tort, bien sûr, et vous avez raison,

mais n'empêche qu'avec votre sacrée nature, s'il vous arrivait d'être amoureux, je plaindrais la personne qui vous écouterait. Regardez-moi ça... Mais vous me ferez devenir folle, à la fin. Mes compliments. Si c'est la ribouldingue qui vous donne ce teint de macchabée...

Démosthène prit une grande résolution. Il ôta son chapeau de paille et le lança rageusement dans un coin de la chambre.

— Belle humeur, vraiment, poursuivit la concierge... Du temps de M. Max Jacob...

— Je m'en fous, éclata Démosthène.

— De M. Max Jacob?

— Oui.

— Vous changez vite d'avis, observa Mme Delescalier qui n'en revenait pas...

— C'est-à-dire... tenta d'ajouter Démosthène qu'un moment d'humeur avait rendu parjure à sa plus grande admiration littéraire.

Mais la concierge faisait voler la poussière dans la chambre dans la hâte manifeste qu'elle montrait de faire le ménage pour ne plus discuter.

Robinet se gratta le menton. Il était bien question pour lui de M. Max Jacob, aujourd'hui... vraiment... Cependant, il n'était pas fâché d'avoir pu paraître à sa concierge un jeune homme capable de s'amuser comme les autres, même au détriment de sa garde-robe. Il se disait en outre que cette femme ne devait pas être au courant de son équipée et cela lui parut de bon augure, car c'était bien la preuve que rien n'avait transpiré de toute cette histoire qui pouvait faire scandale.

Rien n'échappait, en effet, à Mme Delescalier de tous les potins du quartier et Démosthène en fut quelque peu ragaillardi. Sur le fleuve, les bateaux sifflaient avant de s'engager entre les deux îles. Il faisait beau. Des pêcheurs à la ligne jetaient leurs ficelles dans l'eau et attendaient, sans manifester la moindre impatience, qu'un poisson ou qu'un objet quelconque s'accrochât à leur hameçon. Robinet réfléchit :

— Je ne puis pourtant pas rester ici

jusqu'à mes vieux jours, trouva-t-il après un moment. Il faut sortir... Et puis...

Il alla ramasser le chapeau qu'il avait jeté tout à l'heure dans la chambre et le considéra longuement avant de se résoudre à rien faire.

— Pourtant, sous le bras...

La concierge, au milieu d'un nuage de poussière qui prenait à la gorge, se retirait avec le regard sévère des bons domestiques dont le service est impeccable.

— Bonsoir, lui cria Robinet.

Elle s'inclina et disparut.

— Allons, fit le jeune homme.

Il changea de linge et de costume, mais c'était un vêtement léger de l'été dernier, à carreaux jaunes, qu'il portait sans grand plaisir, car on le lui avait fait trop étroit de partout. Il choisit des gants jaunes, s'arma d'une canne de jonc et prit dans une petite boîte qu'il dissimulait dans son linge sale le peu d'argent qui lui restait sur son mois. Le chapeau, qu'il tenait sous le bras, ne le gênait pas. En outre, il s'était coiffé avec

le plus grand soin... et il se sentait d'excellent appétit.

— Mais à quoi me résoudre ? se demanda-t-il en se dirigeant à grandes enjambées vers le « restron » où il avait, avant sa noyade, l'habitude de s'alimenter.

Deux solutions étaient possibles : la première, de ne plus s'occuper de rien ; la seconde, d'aller trouver Bourgeot, de lui faire des excuses et de chercher à l'amadouer avant d'en arriver à lui demander la main de sa nièce.

Démosthène se rangea à la première de ces deux solutions et cela finit par lui donner de lui-même une opinion assez flatteuse, attendu qu'un homme qui vient de passer par les tribulations qu'il avait connues n'est pas d'habitude capable de les oublier aussi vite. Il se croyait un être nouveau, plus sage, plus pondéré, et c'est avec un petit air de détachement, qui lui allait comme une pipe dans la bouche de Maurice Rostand, qu'il se fit servir des viandes froides, de la bière et du pain.

Il pouvait être cinq heures du soir. Le carrefour de la rue de Buci paraissait d'une agitation médiocre qui ne rappelait en rien celle qu'avant la guerre M. André Salmon lui trouvait. Le restaurant était vide. Démosthène avala ses viandes froides.

— Quel jour sommes-nous? demanda-t-il à la servante.

— Vendredi 13, Monsieur.

— Ah ! diable, pensa Robinet.

Il ajouta :

— 13 mai, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, répondit la servante étonnée.

— Merci, fit Robinet... Et il poursuivit pour lui-même... « C'est une affaire, messieurs, » tout en regardant le long des trottoirs les dernières marchandes de fruits rouler leurs petites voitures.

Démosthène sourit en pensant que la veille, à pareille heure, on le retirait de l'eau par les cheveux et qu'on l'étendait sur une berge au milieu d'un public plein de commisération, et cela lui était agréable, car

il commençait une autre existence et il voulait qu'elle fût exempte des erreurs de celle qu'il avait vécue.

— Où sont les ânes, songea-t-il en allumant une cigarette, qui prétendent qu'on ne change pas d'habitudes?

Et il se rengorgea.

Les siennes, jusqu'à ce jour, en dehors de l'époque où la jeune Alice l'avait si complètement désorbité, n'étaient point excessives. Elles le conduisaient, après chaque repas, au café du Panthéon où M. Albalat, que les demoiselles de l'endroit prenaient pour le maître de ballet du roi de Pologne, tenait ses assises. Démosthène serra la main de cet homme aimable et il béa d'admiration en écoutant le poète Jacques Dyssord narrer, avec le cynisme qui le caractérise, des histoires galantes à faire frémir Willy lui-même. Notre jeune homme frémit donc, mais il se jurait bien à présent d'avoir, lui aussi, son histoire à raconter.

Quand il l'eut rapportée par le détail, en omettant bien entendu de spécifier à quel

point elle lui était familière, chacun se récria et de vagues journalistes, à l'affût d'un « papier », prirent des notes, cependant que Démosthène, pour bien s'affirmer qu'il était un homme nouveau, commandait



petit verre sur petit verre et buvait comme il ne l'avait jamais fait. Mais l'heure de la fermeture approchait et le gérant mit tout le monde dehors avec l'urbanité d'un sergent de semaine au moment qu'on lui rend l'appel du soir.

Démosthène se trouva donc sur le bou-

levard Saint-Michel, en compagnie de quelques scribouillards de sa trempe dessinés par Gus Bofa. Il parlait d'abondance et on paraissait l'écouter, mais il fut bientôt seul, car chacun de ces messieurs, jugeant qu'il avait assez de détails sur un événement qu'il se promettait d'éclaircir le lendemain, prit comme on le dit, la tangente et se « débina ».

C'est alors que Démosthène Robinet en vint à envisager la seconde des deux solutions qui lui restaient à prendre et qu'il l'adopta sans discuter. Son amour pour Alice n'était pas éteint, au contraire. Par un fatal retour des choses, le jeune homme se rappela les yeux bleus de M^lle^ Bourgeot et ces yeux bleus le mirent dans un état voisin du délire, car ils avaient toujours pour Démosthène le même éclat et la même douceur.

— Bon Dieu, soupira-t-il en se voyant abandonné des gens qui l'entouraient peu d'instants avant... Que va-t-il advenir de cela ? Mais je l'aime ! Et il appela plusieurs

fois la jeune fille par son prénom sans obtenir la moindre réponse.

Il prit mélancoliquement le chemin de la Morgue. Son courage était à bout et c'est en tremblant de tous ses membres et en claquant des dents qu'il contempla la façade affreuse du bâtiment.

— Là, songeait-il... hier soir... Oh! quelle nuit !... Alice !...

Il alla, poussé par un funèbre plaisir, jusqu'à l'endroit où il s'était jeté à l'eau. Cela le terrifia et le chapeau qu'il tenait toujours sous son bras lui donnait une contenance qui était bien près du grotesque. Il la crut sublime et c'est le cœur navré qu'il regagna, fort tard dans la nuit, son appartement du quai aux Fleurs où les remous de l'eau qu'il vit avant de se coucher l'empêchèrent de dormir à cause des pénibles souvenirs qu'ils lui rappelaient.

## CHAPITRE XI

Vatricin ayant allumé une cigarette et rajusté son feutre d'un coup de poing amical, fit son entrée chez l'ami Boniface vers dix heures et demie du matin, heure consacrée dans toutes les nations du monde à l'absorption du traditionnel vin blanc.

Sur le comptoir, autour de la bouteille de Vouvray mousseux, Cornepié et Bourgeot discutaient sur les événements de l'année.

En politique générale, les opinions de Bourgeot et de Cornepié ne risquaient point de connaître les sévères ciseaux d'Anastasie. Cornepié tenait ferme, malgré de nombreux déboires, pour le rouleau compresseur; Bourgeot, que sa profession domi-

nait même en dehors des heures consacrées au service, s'enthousiasmait aux descriptions de l'usine à cadavres, abondamment commentée par le *Projecteur National.*

— Ces salauds-là sont tout de même forts, affirmait-il en mâchonnant ses grosses moustaches humides de vin blanc.

Or, ce matin, avant l'arrivée de Vatricin, Cornepié, tétant sa pipe avec de rares effets de paupières, lisait tout haut les échos et faits-divers du *Projecteur National.*

— Nous avons aujourd'hui un article de M. Warnod, susurra Cornepié. Voulez-vous me permettre de vous le communiquer ?

Et, tout en y mettant le ton, Cornepié commença :

« Un jour qu'il allait à la campagne avec un chien basset, l'humoriste Roland Dorgelès s'aperçut que les billets de chiens coûtaient aussi cher que les billets de voyageurs. Il demanda alors une place entière et une demi-place, puis s'installa dans un compartiment avec son chien sur les genoux. Arrive un contrôleur qui réclame les billets.

« Dorgelès tend les siens.

« — Et votre billet de chien?

« — Un chien? Où donc voyez-vous un chien?

« — Mais là, sur vos genoux.

« — Ça, Monsieur? répondit l'humoriste très digne, ce n'est pas mon chien, c'est mon fils, et je trouve que je suis déjà assez malheureux d'avoir pour fils un monstre de la sorte sans me l'entendre encore reprocher par les employés de chemin de fer. »

— Ah! ah! fit Bourgeot.

C'est à ce moment que Vatricin pénétra dans le petit café, les deux mains dans les poches de son pantalon et la cigarette aux lèvres.

Il commanda un vin blanc. Bourgeot et Cornepié avaient levé la tête pour regarder l'inconnu. Cornepié, prêt à saluer, suçotait le tuyau de sa pipe. Bourgeot, de bonne humeur, contemplait les choses avec des yeux mouillés d'indulgence.

C'est alors que Vatricin, ayant toussé pour prendre le ton et accorder sa voix,

demanda suavement, s'adressant à Cornepié dont l'urbanité semblait rayonner comme une gloire :

— Si je ne m'abuse, les bâtiments que j'aperçois devant moi, Monsieur, sont bien les bâtiments de la Morgue. Ce superbe édifice qui fut copié, si j'en crois les travaux de M. Lenôtre, sur le modèle en plâtre du Petit Trianon, avant l'incendie des Tuileries, bien entendu.

« J'aime les proportions aimables de cet édicule, assez semblable à une vespasienne grandiose et qui complète on ne peut mieux un ensemble de monuments que l'Europe nous envie.

— Monsieur, fit Bourgeot en retirant sa casquette, vous êtes bien devant la Morgue et vous voyez devant vous le concierge de cet établissement.

— Ah ! reprit Vatricin en portant les mains à son cœur, que soit béni le hasard que les bons Latins appelaient Schirmé, mot d'exportation burgonde, et que les Bituriges écrivaient Chirmay avec un *y*

ou plus exactement avec un *a*, comme l'a si justement fait remarquer M. Guillaume Apollinaire dans sa remarquable étude sur les farces bigornes et excellents traits de vérité attribués à Olivier Cromwell, auteur présumé des « Comptes adventureux des cocus », sous le pseudonyme de Frelare Bigod. Que soit béni le hasard qui me met en votre présence. Je suis M. Paul Vatricin, rédacteur au *Projecteur National.*

Cornepié salua en retirant sa pipe, Bourgeot en inclinant la tête.

— Voulez-vous me permettre de «remettre ça»? sourit Vatricin, en désignant du menton les verres vides sur le zinc.

— Vous êtes trop aimable.

Mais déjà le garçon se précipitait sur les verres vides et, avec une vitesse vertigineuse, les plongeait dans une cuve à eau, cependant que ses mains adroites alignaient d'autres verres et, maniant les bouteilles, remplissaient les verres et reposaient la bouteille sans avoir rien cassé.

Les trois hommes trinquèrent et trem-

pèrent leurs lèvres dans le Vouvray mousseux.

— Il n'est pas mauvais, fit Vatricin.

— C'est naturel, dit Bourgeot.

— Il n'y a rien à dire, conclut Cornepié.

Puis il se fit un silence que Vatricin rompit le premier :

— Je suis bien content de vous rencontrer ici, Monsieur, car j'ai besoin de vos lumières. Je suis envoyé par le *Projecteur National* pour recueillir quelques renseignements sur cette histoire abracadabrante de noyé, de résurrection, que sais-je ?... A mon avis, dans toute cette affaire, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, mais notre clientèle s'inquiète, nous recevons des lettres de tous côtés... Bref, le patron m'a dit : « Mon cher Vatricin, allez donc faire un tour à la Morgue. Je regrette d'avoir un rendez-vous avec le directeur général des « Appareils économiques à se serrer le ventre », rendez-vous qui m'empêche d'aller moi-même faire un petit tour là-bas. Ne regardez pas à la

dépense. » Et me voilà! conclut Vatricin en vidant son verre.

Bourgeot, les oreilles droites et le nez tremblant, regardait son interlocuteur avec des yeux luisants d'inquiétude. Il bégaya.



— Vous n'avez donc pas lu le *Projecteur National* de ce matin? questionna Vatricin.

— Nous le lisions justement avec notre ami, M. Cornepié, de Notre-Dame, quand votre visite est venue interrompre et notre lecture et le profit que nous comptions en retirer.

— Alors tout s'explique, répondit Vatricin d'une voix grave; et, dépliant un nu-

méro de luxe, exemplaire sur japon à la forme du *Projecteur National*, il indiqua un titre qui s'étalait en gros caractères sur la deuxième page et lut à haute voix :

LE MYSTÈRE DE LA MORGUE.
UNE HISTOIRE MACABRE. EST-CE UN CRIME?
LA MAIN DES BOCHES SE RETROUVE DANS CETTE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

« Il y a trois jours, vers la tombée de la nuit, les habitants de la rue Vindieu étaient tenus en alerte par des hurlements prolongés, semblables à ceux des sirènes employées par les sapeurs-pompiers pour avertir les Parisiens d'un raid aérien sur la ville.

« C'est ce qui explique l'affluence de la population dans les rues de ce quartier. Encore une fois, nous ne nous lasserons pas de le répéter, le « garde à vous » accompagné du chant des sirènes n'est pas fait pour mettre en état ambulatoire les paralytiques les plus résolus. Les Parisiens ont

trop souvent donné la mesure de leur sagesse et de leur sang-froid pour ne pas comprendre les nécessités de l'heure.

« Il y eut donc, avant hier, un peu de désordre qui s'apaisa de lui-même quand on sut que les cris discordants, qui venaient de révolutionner la paisible population de la rue Vindieu, provenaient d'un étage de cette rue, et étaient émis par une de nos romancières les plus connues, M^me^ Clâpe, dont la célébrité n'avait pas besoin de cette réclame tapageuse dont aujourd'hui encore la pauvre femme semble indignée.

« Il résulte des dépositions troublantes faites aux agents par cette dame que nous nous trouvons en présence d'un mystère angoissant. Des arrestations sont imminentes et nous ne sommes pas éloignés d'apercevoir dans cette affaire les éléments d'une machination équivoque à laquelle ne seraient pas étrangers des individus de nationalité mal définie contre lesquels nous ne saurions trop mettre en garde la confiance de la population. »

— C'est écrit, fit Vatricin en promenant le journal sous les yeux de Bourgeot qui ne comprenait pas.

— M^me^ Clâpe... Clâpe, j'ai idée de ce nom-là, c'est...

— Attendez, attendez, reprit Vatricin en cherchant la « dernière heure » dans son journal largement ouvert... Ah ! ah ! voici.

Et il reprit :

LE MYSTÈRE DE LA MORGUE.

— Quoi ! Quoi ! hurla Bourgeot dont les yeux s'effarèrent.

— Calmez-vous, calmez-vous, je lis.

« Il apparaît de plus en plus certain qu'un individu s'est introduit à la Morgue, sous la forme d'un noyé d'espèce ordinaire, dans un but que la justice cherche à définir. Toutefois, il ne faut rien exagérer, car la Morgue ne possède pas, au point de vue stratégique, un rôle très important pour la défense de Paris. Tout au plus pourrait-on

en faire, le cas échéant, une base navale pour sous-marins.

« Ne nous bourrons pas le crâne, et du sang-froid ! Il n'en est pas moins vrai qu'un individu a pu pénétrer dans l'enceinte même de cet estimable bâtiment en trompant la surveillance du concierge. Ce même pseudo-noyé se serait introduit dans l'appartement de Mme Clâpe en employant un subterfuge connu de la police et aurait essayé de faire chanter cet estimable écrivain, en l'obligeant à racheter un demi-kilogramme de fonds russes dont il était porteur.

« L'enquête continue.

« Qu'il nous soit cependant permis de suggérer une petite remarque : On entre peut-être trop facilement à la Morgue (*censuré*) mais (*censuré*) idiot (*censuré*) bande de (*censuré*) et vivement. »

— Ah ! par exemple, par exemple, suffoquait Bourgeot... Ah ! par exemple !

Cornepié froidement avait pris la porte,

après avoir regardé sa montre, et il filait vent arrière dans la direction de Notre-Dame.

Bourgeot et Paul Vatricin restèrent seuls dans le petit café ; on entendait dans la cuisine, dont la porte était restée ouverte, le garçon rincer les verres en sifflant.

Paul Vatricin, les mains dans les poches de son gilet, regardait Bourgeot dont la physionomie changeait de couleur avec la rapidité d'un changement de décors dans un théâtre comme le Châtelet, pour ne citer que celui-là.

— C'est ainsi, fit Vatricin, évidemment pour rompre le silence.

Cette remarque permit à Bourgeot d'exploser comme une grenade.

— Ah ! vous trouvez ça naturel, vous ! Eh bien ! Monsieur, il y a cinquante ans que je suis concierge dans cet établissement (il souleva sa casquette) et je peux vous dire que c'est la première fois qu'une pareille tuile me tombe sur la Sorbonne, comme dit M. Victor Hugo, dans son beau livre intitulé *les Misérables*. Oui, Monsieur, voilà

la récompense de cinquante années de bons et?... comment dirais-je... de loyaux services. C'est à se foutre la tête contre la muraille, Monsieur ! Vous rendez-vous compte de ma situation, au point de vue administratif ?... Non! n'est-ce pas? Je vois d'ailleurs à votre œil que vous vous en fichez ! Si je savais le nom de ce saligaud ! Car j'ai fait pour lui ce que je n'aurais peut-être pas fait pour moi. Voilà où conduit la bonté, Monsieur, vous pouvez l'écrire dans votre journal. Je ne suis pas assez méfiant, Monsieur, voilà mon point faible. Quand je pense que ce cochon-là venait ici, qu'il mangeait à notre table, que je l'ai coudoyé pendant près d'un mois, que je lui ai donné des conseils ! Ah! je ne sais pas ce que cela me fait. Vous pouvez encore l'écrire dans votre journal. Et puis, le temps que vous y êtes, vous pouvez écrire aussi que je ne suis qu'une sombre andouille, je n'ai pas peur de le dire.

Le gros homme, absolument bouleversé, sautait sur place de fureur mal contenue,

ainsi qu'un couvercle de marmite soulevé par la vapeur d'eau.

— Que je suis bête! hurlait-il. Ah! oui, la palme des idiots me revient de droit, et l'on peut dire que si les ballots savaient



danser je n'aurais jamais froid aux pieds. De même je suis certain que si la mère des imbéciles n'était pas morte, je ne serais pas à l'heure actuelle orphelin. Oui, pour en tenir une couche, j'en tiens une couche épaisse, solide, et avec le vernis pour la conserver. Oui, Monsieur, c'est moi, moi, Bour-

geot, qui suis allé chercher ce plat cul par la main pour le supplier, en quelque sorte, de bien vouloir entrer dans mon établissement.

Alors Vatricin toucha le bras de Bourgeot et lui dit :

— Vous manquez de calme. Vous connaissiez le type en question?

— C'est-à-dire que je le connaissais sans le connaître. C'était un jeune homme avec des cheveux filasses, qui paraissait bien comme il faut. Il avait tout à fait le genre de ceux qui viennent ici par rapport aux femmes, à cause de l'amour, n'est-ce pas? Je lui ai remonté le moral, moi, bonne pâte. J'avais de la sympathie pour lui, vu que ce jeune homme avait l'air de s'intéresser à la maison. Il me demandait si c'était bien tenu, si... bref, un tas de choses, et je lui avais dit que pour ce qu'il y avait de la maison, aucun de mes clients ne trouvait à redire. Ça l'avait décidé, je le pensais du moins, puisque deux jours après on me l'amenait sur une civière.

— Ah ! il était noyé !

— Je le croyais comme vous. Ici, il s'est bien tenu : tout le monde se tient bien ici... Donc, le lendemain de son arrivée, voilà une grande femme qui arrive en coup de vent et qui gueule en le voyant : « C'est mon amour, je le veux, il me le faut, tout de suite... » Elle trépigne, je la calme ; ma nièce Alice lui donne un petit verre de cordial, et je lui livre à domicile l'objet de sa passion.

— Je vois l'histoire, déclare Vatricin. Ce n'est pas rigolo pour vous. Votre nièce s'appelle Alice ?

— Oui.

— Et l'individu en question avait les cheveux filasses ?

— Oui.

— Plutôt moche dans tous ses détails ?

— J'allais vous le dire.

— Vêtu d'un complet bleu ?

— Exactement.

— C'est lui, pensa Vatricin, je m'en doutais d'ailleurs. Ah ! sa mère serait contente de voir cela !

Et, tendant la main à Bourgeot :

— Il ne faut pas vous en faire, monsieur Bourgeot, pas vous en faire une miette, tout cela s'arrangera, croyez-moi ; le pire qui puisse vous arriver, c'est d'être fusillé comme espion ou peut-être de perdre votre place, mais c'est peu de chose si l'on considère l'ampleur du cataclysme qui désole le monde à l'heure même où je cause avec vous. Envoyez-moi vos dernières pensées, je les ferai passer en feuilleton dans le *Projecteur National.*

Il était parti depuis dix minutes que Bourgeot contemplait ses deux godasses comme dans l'attente d'un miracle, par exemple, qui les eût transformées en pot de fleurs.



Mais où la rigolade, si nous osons employer cette expression vulgaire, commença réellement, ce fut quand le ministre des Beaux-Arts, informé de l'aventure, chargea son sous-chef de cabinet d'aller porter à

Bourgeot, son subordonné, toute une suite triée sur le volet d'engueulades officielles, selon le protocole en usage.

Bourgeot, mal remis de sa surprise, était en train de faire pour la vingtième fois



l'apologie de Démosthène Robinet devant Alice, quand le représentant du grand patron, revêtu d'un complet jaquette de petite tenue, le regard sévère et le binocle hautain, frappa à la porte de l'établissement où, quelques jours avant sa visite, le malheur était déjà entré.

Bourgeot, la casquette à la main, fit pénétrer le visiteur dans la petite pièce qui lui servait de parloir ; l'excellent homme était aussi pâle que le mieux portant de ses locataires et, comme il l'avoua lui-même plus tard à Cornepié, il se sentait les jambes en pâté de foie.

— Qu'est-ce que j'apprends? glapit l'envoyé ministériel en foudroyant son malheureux inférieur avec des yeux arrondis en forme de pastilles incendiaires. Vous exagérez...

— Je... nous... il... balbutia Bourgeot.

— Le ministre n'est pas content, monsieur Bourgeot... pas du tout content. Il m'a chargé de faire une enquête sur cette déplorable aventure, et pour l'instant il m'a tout d'abord prié de vous remettre ce diplôme, témoignage de son vif mécontentement.

Il déroula un parchemin qu'il tenait sous le bras et lut, en respectant les signes de ponctuation :

MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS.

Le Ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction gratuite a l'honneur d'informer M. Bourgeot, qu'étant donnés ses services, il n'hésite pas à lui infliger un blâme, en attendant que des sanctions plus sérieuses et en rapport avec les sentiments humanitaires de l'époque soient prises à son égard.

Le Ministre des Beaux-Arts,

*Signé :*

FRAGONARD.

— Mais... fit Bourgeot.

— Prenez ce document, insista le messager. C'est pour vous et vous pouvez le faire encadrer si le cœur vous chante et si votre cynisme vous le conseille.

Ayant dit, le personnage officiel chercha ses gants, qu'il avait posés dans un endroit naturellement invraisemblable, et, les ayant retrouvés, prit congé de Bourgeot en le menaçant du doigt, sans cordialité.

— Vous entendrez parler de nous ! siffla-t-il, avant de franchir la porte que Bourgeot tenait ouverte avec la plus abjecte déférence.

— Eh oui, pochetée ! gronda Bourgeot quand il fut seul avec le témoignage officiel de mécontentement roulé dans sa main.

Son désarroi était si grand que, pour se donner une attitude un peu plus cavalière que celle qu'il avait adoptée pendant la visite de l'envoyé de Fragonard, il souffla dans le tube formé par le papier roulé, et tira un son mugissant assez semblable aux protestations d'un veau désolé.

— Sapristi de sapristi de saperlipopette de vache de bois, murmura-t-il en réfléchissant. Quelle histoire ! Quelle tuile ! Ah !... et puis, je suis bien bon de me faire de la mousse pour toute une bande de poireaux comme celle-là... Alice !... Alice !...

— Voilà, mon oncle.

La jeune fille dégringola l'escalier et, l'œil luisant de curiosité, interrogea Bourgeot.

— Tu ne sais pas, ma belle, ce que tu vas faire?

— Non, mon oncle.

— Je m'en doutais. Tu vas nous faire pour ce soir un chic petit dîner à la hauteur. Cornepié sera des nôtres et peut-être un de mes amis, un journaliste, que tu ne connais pas.

— Bien, mon oncle.

— Tu mettras ce papier dans le premier tiroir de la commode, entre la médaille de sauvetage du grand-père Paul Bourgeot et les palmes académiques de ton père. C'est un souvenir de famille que le ministre m'a fait remettre par son maître d'hôtel. Va, ma fille, et n'épargne rien pour la dépense.

— Je ferai un morceau de veau cuit au four, j'ai justement un four qui marche bien, avec des...

— Comme tu voudras, comme tu voudras... Nous viendrons dîner vers sept heures. Si l'on me demande, tu diras que je suis chez Cornepié. Je reviens de suite.

Bourgeot sortit, se hâta vers le bureau de poste, fit parvenir un pneu à Vatricin qu'il invitait à dîner pour le soir même, à tout hasard, naturellement.

Cette démarche impromptue était guidée par l'intérêt, car Bourgeot soupçonnait Vatricin d'avoir de fort belles relations dans le monde gouvernemental. Une telle amitié, étant données les circonstances, valait qu'on la cultivât, et Bourgeot, sachant qu'on prend neuf fois sur dix les gens par la gueule, était résolu à ne pas ménager ses efforts dans le sens de cet aphorisme, qu'il attribuait à J.-Jacques Rousseau.

En sortant du bureau de poste, Bourgeot se dirigea vers Notre-Dame, espérant trouver Cornepié dans l'exercice de ses fonctions. Son espoir ne fut pas déçu. Cornepié, solide au poste, était en train de gratter les ciergiers avec un couteau. Bourgeot lui fit part de son projet et Cornepié accepta.

— Vous m'excusez, mon ami, si je ne vous retiens pas plus longtemps, mais l'abbé Souriceau peut arriver d'un moment à

l'autre, pour confesser le club vélocipédique de la jeunesse Art-nouveau. C'est pourquoi je préférerais être seul, seul, comme il convient à un homme d'église, n'est-ce pas?.. vous comprenez ce que je veux dire... ne vous froissez pas.

Bourgeot ébaucha un signe de la main qui signifiait qu'il comprenait admirablement les scrupules de son ami et que, pour être franc, il aurait été même dégoûté, écœuré, que son ami n'éprouvât pas de tels scrupules.

Puis, il s'en alla, le long de la Seine, faisant le grand tour avant de rentrer à la Morgue.

Les mains derrière le dos, il mâchait et remâchait toutes les couleuvres que cette satanée aventure lui avait fait avaler.

Les événements l'aplatissaient. Il se trouvait devant une situation qu'il n'aurait jamais pu imaginer, même sous l'influence de l'alcool. Les dernières journées vécues lui paraissaient sorties d'un cauchemar. Il se tâtait alors et sa présence, qui

n'offrait rien d'irréel, le ramenait logiquement à envisager le problème sous un aspect moins fantasmagorique. Alors, la rage noire s'emparait de lui, la fureur gonflait la veine de son cou quand il pensait que l'auteur de



toutes ses avanies se pavanait peut-être avec une demi-mondaine au bras, en train de se payer sa tête, à lui, Bourgeot, histoire de faire rigoler des camarades et des petites saletés en jupes courtes comme il en voyait passer sur le boulevard Saint-Michel, quand il allait acheter ses pipes en terre au

bureau de tabac de la rue de Tournon.

Bourgeot rentra visiter l'établissement. Il fit sa ronde, inspectant sa clientèle d'un œil soupçonneux. De ce côté, il pouvait être tranquille, n'ayant comme pensionnaires supplémentaires que deux ou trois débris d'une femme que l'enquête présumait coupée en morceaux.

Puis il alla prendre l'air dans le square Notre-Dame, laissant Alice s'occuper du dîner.

La jeune fille se dépensait sans compter, non pas qu'elle éprouvât une joie débordante à recevoir le sieur Cornepié, dont elle connaissait les histoires par le menu, aussi bien que les plaisanteries un peu surannées des frères Bolivar, mais parce qu'un inconnu allait pénétrer dans sa vie de recluse.

Elle ne pouvait douter de la beauté de l'aventure, puisque, pour l'ordinaire, Cornepié était le seul commensal de l'oncle Bourgeot.

Quel était cet inconnu? Il est bon de dire, pour être sincère et quoique cet aveu

ne soit pas tout à fait dans la tradition des romans d'amour, que la jeune Alice ne pensait pas du tout à Démosthène Robinet.

Démosthène Robinet avait été oublié, sitôt sa disparition accomplie. Alice voyait de temps à autre de ces jeunes gens, que l'oncle qualifiait de godelureaux, et bien que l'amour, dit-on, vienne vite aux filles, son cœur à elle ne battait qu'à l'idée d'une intempestive apparition de Bourgeot.

En rentrant à la maison, elle avait bien dit, en pensant à Robinet : « C'est un gentil garçon », puis, comme il ne correspondait pas au type élève-pilote de la *Vie Parisienne*, idéal de toute jeune fille qui possède quelques circonvolutions cérébrales, Alice avait éliminé l'apparition genre-Démosthène Robinet, purement et simplement.

« Je me demande, pensait Alice, tout en préparant des paupiettes de veau, selon les rites préconisés par Brillat-Savarin et Léon Abric, je me demande quel est ce monsieur que mon oncle a invité ce soir et comment il se nomme, s'exprimant à son

insu selon la tradition des grandes amoureuses dont la Marguerite de *Faust* est le modèle populaire le plus courant.

L'arrivée d'un nouveau personnage dans sa vie la comblait d'aise... C'était un peu comme si le père Bourgeot l'eût emmenée à l'Odéon pour y voir jouer une comédie ou une tragédie portant une marque de fabrique illustre.

Alice hachait les champignons. La joie fleurissait ses joues de ces belles couleurs dont les roses d'Ispahan possèdent le secret.

Un étranger ! Cet homme, elle en était sûre, ferait une entrée solennelle dans la salle à manger, portant sur sa poitrine une superbe barbe brune étalée en éventail.

Alice n'aimait pas spécialement les porteurs de barbe, mais elle se figurait l'étranger ainsi, tout bonnement comme elle aurait imaginé l'apparition d'un soldat de la garde allemande comme une sorte d'individu au poil roux portant une queue de chimpanzé au derrière et autres détails aussi saugrenus.

— Ma belette travaille bien !

— Ah ! tu m'as fait peur, mon oncle.

Bourgeot venait d'entrer. Il dilata ses narines à la fumée des mets, se frotta les mains, donna un coup de pouce au robinet qui coulait goutte à goutte et roula une cigarette.

— Je vais chez Boniface prendre l'apéritif : nous serons ici à sept heures.

Alice eut bien envie de questionner son oncle sur l'individu dont la venue troublait un peu l'esprit de cette adolescente sans imagination. Elle n'avait pas l'habitude de ces sortes de questions ; c'est pourquoi elle se tut.

— A tout à l'heure, fit Bourgeot.

D'un pas rapide, le malchanceux concierge de la cité des Morts se dirigea vers l'ami Boniface.

— Je donnerais gros pour que ce Monsieur du *Projecteur National* puisse venir dîner ce soir avec nous. Certainement c'est un gars qui peut me tirer du pétrin, s'il veut. Des gars comme ça, ça peut tout, ça vit

dans les relations comme un poisson dans l'eau, ça se débrouille dans la haute société comme un oiseau dans l'air. C'est lui qu'aurait dit deux mots au sbire de Fragonard. Ah! j'aurais rigolé. J'aurais voulu que les sbires de Fragonard aillent été poisser ce gars-là. Et ça se comprend, des hommes comme ce gars-là, ça sait vivre, ça a de l'instruction pour tout dire. Cornepié a bien de l'instruction, à ce qu'il dit, mais ce n'est pas la même chose. Celle de Cornepié n'est pas franche. C'est jamais que de l'instruction gratuite et on dira ce qu'on voudra, mais on en a toujours pour son argent. Ah! dame, oui.

En entrant dans le café, il aperçut Cornepié fidèle au rendez-vous.

— Il y a longtemps que vous êtes arrivé? s'informa Bourgeot.

— Depuis dix minutes, répondit Cornepié en se levant à demi et en retirant sa pipe en terre de sa bouche.

— Ah!

Bourgeot s'assit, le front soucieux, et

comme le garçon, ses deux mains sales appuyées sur la table, venait s'informer obséquieusement de ce que Monsieur désirait prendre, Bourgeot lui demanda si personne n'était venu dans l'après-midi, notamment un grand monsieur tout rasé avec un chapeau mou de nuance verdâtre.

— Mais c'est lui ! s'écria Bourgeot avant que le garçon, rassemblant ses souvenirs, ait pu formuler les éléments d'une réponse négative.

— C'est lui !

D'un bond, Bourgeot fut au-devant de Vatricin qui, exact au rendez-vous, se laissait présenter au bedeau avec une bonne grâce d'empereur romain recevant une délégation de sociétés de gymnastique d'un patronage chrétien.

Cornepié, demi soulevé sur la banquette, les genoux fléchissant, inclinait son visage glabre en suçotant avec émotion le bou passé au minium de sa pipe en terre blanche

Vatricin avait accepté l'invitation parc qu'il la trouvait pleine d'originalité et trè

dans le goût littéraire de son club. Un peu de curiosité le poussait à voir de près cette Alice pour les beaux yeux de qui son meilleur ami, Démosthène Robinet, accumulait une série d'extravagances à décourager un poète néo-cubiste du meilleur cru.

Vatricin, qui, entre parenthèses, était de la gueule comme un mâtin, pensait également manger d'excellents mets préparés selon les traditions dont la seule évocation l'enchantait. Il estimait, avec une perspicacité qui mettait en honneur sa psychologie, que le concierge de la Morgue, désirant obtenir de lui un service quelconque; ne manquerait pas d'organiser une petite fête culinaire plus séduisante qu'une matinée de gala au Trocadéro, avec la musique de la garde républicaine, en tenue de campagne.

Ces réflexions tenaient Vatricin en appétit ; aussi quand Bourgeot eut tiré sa montre pour donner le signal du départ, il ne se fit pas prier pour finir son verre et suivre son hôte.

Les trois hommes se dirigèrent vers l'établissement, Cornepié expliquant que c'était une petite sœur des pauvres qui lui taillait ses pantalons et Bourgeot pronostiquant la pluie à bref délai.

— Je passe le premier, déclara Bourgeot, en pénétrant dans le temple de l'Infortune dont il était à la fois le grand-prêtre et le cerbère.

Vatricin, s'effaçant devant Cornepié, indiqua de la main étalée la voie libre. Mais Cornepié, retirant sa pipe en terre de sa bouche, s'effaçait devant Vatricin. Vatricin voulut s'effacer plus définitivement devant Cornepié qui s'aplatit d'humilité contre la paroi du corridor obscur. Les deux hommes, qu'une politesse à peu près égale contre-balançait, esquissèrent alors une sorte de branle ou plus exactement de gavotte à tiroirs qui aboutit, après quatre ou cinq figures chorégraphiques très réglées, à un écrasement des deux danseurs dans les chambranles de la porte qu'ils franchirent simultanément.

— Messieurs, je vous présente ma nièce, dit Bourgeot en ramenant la jeune fille qu'il poussait devant lui.

Il nomma Vatricin. Alice s'inclina devant lui et s'excusa de n'avoir pu faire mieux pour le service. Vatricin, ayant jeté un coup d'œil sur la salle à manger où la table servie paraissait un petit square du plus aimable aspect, prit son air d'empereur romain en visite chez des cousins pauvres et gratifia l'innocente pucelle d'un clin d'œil voluptueusement coulé dans sa direction.

« Les femmes suppriment les distances », avait coutume d'affirmer le représentant du *Projecteur National*, grâce à quoi il ne se trouvait pas déplacé dans cette salle à manger Henri II, dont la pompe de bas aloi n'honorait qu'imparfaitement le roi de France qui avait donné son nom à ce mobilier.

Cependant, tout en prenant la place qui lui était assignée et en dépliant sa serviette, il regardait en connaisseur l'héroïne inconsciente du scandale qui défrayait les chroniques et mettait sur les dents le grand

maître du fait-divers, dont les déductions tenaient en haleine la curiosité palpitante de quelques millions de lecteurs.

— La petite est gentille, pensait Vatricin; c'est dommage qu'elle soit tombée



sur un pied comme Robinet. Il a dû lui bourrer le crâne avec des états d'âme à la noix et des boniments de ce genre. C'est un gars qui, si on le laissait faire, pousserait des bigorneaux à se piquer à la morphine. Pauvre petite, elle ne connaîtra jamais son bonheur!

— Ce potage est tout simplement délicieux, Mademoiselle. Vous cuisinez comme la fée Viviane, que les Yolofs appellent encore de nos jours Behanzin, ajouta-t-il en se tournant vers Cornepié qui paraissait éprouver un faible pour tout témoignage d'érudition.

Alice rougit à ce compliment et se leva précipitamment pour aller chercher les paupiettes de veau dont l'odeur arrivait par la porte entr'ouverte, « comme un coup de tonnerre venu de Chine par la baie ».

Bourgeot essuyait ses grosses moustaches, débouchait le bourgogne, un petit bourgogne à lui dont Monsieur le journaliste se lécherait les babines, il n'avait pas honte de le dire.

— Ah! voilà du vin, s'exclama Vatricin, quand il eut trempé ses lèvres dans ce bourgogne, dont aucune expression ne peut rehausser la qualité.

Puis, l'air au plus haut point intéressé :

— Il vous revient à combien?

Bourgeot commença alors une longue

dissertation, avec documents et factures à l'appui, sur l'origine, les qualités de ce vin, qui n'était rien en comparaison du bordeaux rouge et de son Vouvray dont une bouteille s'offrait à proximité de la main gauche de Cornepié.

— Si vous faisiez le service, monsieur Cornepié, dit Alice. Monsieur le journaliste prendrait peut-être du vin blanc?

Néanmoins, la glace était difficile à rompre. Sans être d'une finesse et d'une sensibilité exagérées, le lecteur comprendra qu'il n'était pas aisé de trouver un sujet de conversation, en dehors de celui qui tracassait particulièrement Bourgeot, pouvant accorder ces trois intelligences d'origines et de développements divers.

Bourgeot attendait le dessert pour parler de l'affaire. Il n'osait plus ouvrir le journal. Tout au plus s'était-il permis de murmurer à l'oreille de Vatricin, en sortant de chez l'ami Boniface, un : « rien de nouveau ? » trahissant l'angoisse qui lui rendait l'épiderme moite.

— Ne vous faites pas de bile. J'arrangerai tout, avait répondu Vatricin, heureux d'affirmer sa puissance et de garantir sa tranquillité, tandis qu'il savourerait les petits plats de Mlle Alice.

— C'est qu'elle est gentille, pensait-il en écoutant distraitement Cornepié s'étendre sur la qualité des cierges, la cherté de l'encaustique et des enfants qui ont la manie de dépailler les chaises pendant la messe.

— Ils sont encore plus mauvais aux vêpres. C'est trop long pour eux. Alors ça les impatiente et ils abîment tout.

Bourgeot, perdu dans ses préoccupations, laissait parler Cornepié. Vatricin déployait ses grâces pour la jeune fille, tâchait à l'amuser en racontant des histoires dont, pour la plupart, Démosthène Robinet avait été le héros lamentable.

Alice riait, les yeux noyés de larmes.

— Oh! ce n'est pas possible, monsieur Vatricin (elle allait dire « monsieur Paul »), ce n'est pas possible que votre ami soit si bête que cela? Vous inventez.

— Je n'invente rien, minaudait l'autre, la bouche en cœur et la main pleine de gestes délicats.

Alice, qui n'était pas terrorisée par la peur de voir apparaître la silhouette sévère de son tuteur, puisqu'il était là et tolérait cet exquis bavardage, se laissait aller à la joie la plus sincère.

Vatricin se parait à ses yeux de toutes les qualités dont elle avait pu habiller les divers petits héros des romans populaires qui jargonnent le jars comme des courtauds de boutanche et tombent les duchesses avec des boniments d'académiciens.

Vatricin avait le masque tragique d'un premier rôle pour film policier. Aux petits pois servis à l'anglaise, Alice le trouvait instruit et pâle, amusant et sentimental, un peu voyou, mais avec charme. La maigreur de son godelureau qui, étant donnée sa réforme, pouvait paraître tragique, semblait pour Alice le gabarit exact sur quoi devait se modeler tout homme désireux d'élégance, de cette élégance naturelle qui

permet toutes les audaces de toilette et toutes les négligences.

Au dessert, Alice aimait tout simplement, sans s'en douter, M. Paul Vatricin, du *Projecteur National.*

Et c'est ici qu'il nous faudrait la plume de Victor Hugo pour dépeindre la situation dans toute sa beauté.

D'un côté, Vatricin, c'est-à-dire la puissance, l'intelligence, la beauté.

De l'autre, l'innocence, la modestie, la faiblesse et la grâce.

En haut, l'aigle au regard dominateur pouvant contempler naturellement, sans verre fumé, les éclipses de soleil.

En bas, la violette, le myosotis sur la fenêtre de Jenny l'ouvrière.

Lui !

Elle !

Vatricin !

Alice !

« Il y a plus de choses, dit Shakespeare, entre le ciel et l'eau... » La phrase s'achève en queue de poisson, c'est-à-dire dans le mystère.

Le dessert est mangé que deux âmes viennent de communier vers un même but, sous la douce clarté d'une suspension à gaz tamisée par un abat-jour offrant des effets de lune sur une mer berçant une barque, comme une fille unique.



Les vins échauffaient les têtes diversement, selon le tempérament de chacun. Bourgeot cherchait ses phrases avant de taper Vatricin de son appui. Cornepié égrillard suçotait selon son habitude sa longue pipe de terre blanche.

— Je vais, dit-il, messieurs et dame (il s'inclina devant Alice), si toutefois vous n'y mettez pas opposition, vous chanter une

chanson qui ne pourra en quelque sorte que compléter le bon, le très bon...

— Souvenir? demanda Vatricin.

— Souvenir, c'est cela, souvenir de cette fête charmante.

Et, sans plus attendre, le bedeau se leva, posa sa pipe à côté de sa tasse à café et commença d'une voix chevrotante :

Le lundi de l'Ascension
Molcourt quitta ses épaulettes,
Son grand sabre et son ceinturon,
Son épée et ses aiguillettes.
Ce n'est plus lui, ce n'est plus lui, ce fier dragon,
C'est un bon père de Mauléon.

— Très bien, monsieur Cornepié, très bien, dit Alice un peu grise.

— Chut! chut! firent Vatricin et Bourgeot.

Il se prépare à confesser,
Comme le font nos bons missionnaires.
Mais que voit-il donc arriver?
Angelina avec sa mère
Qui la grondait, qui la grondait sur son dessein.
La conduit droit au capucin.

— Ah! délicieux, fit Vatricin, ces vieilles chansons françaises sont tout à fait charmantes.

Et il laissa pendre sa main sur le dossie
de la chaise d'Alice, oh! très naturellement
Cornepié glapissait :

— Aimez-vous les romans, ma sœur?
— Voui, mon père, partout j'en demande.
Ceux des Anglais me plaisent mieux,
Car ils sont faits de contrebande.
— C'est un péché, c'est un péché que celui-là.
Faites votre *mea culpa*.

— Ah! ravissant, s'exclama Vatricin.

— Aimez-vous d'un amour extrême ?
— Oui, mon père, j'aime un jeune homme.

Ici, Cornepié, dont la mémoire venait d
connaître une panne due, sans doute, a
vieux calvados, resta coi et rougissant.

— Voyons, monsieur Cornepié, fit Alic
charitable, recommencez.

Et elle chanta elle-même :

— Oui, mon père, j'aime un jeune homme.

— Ah! gémissait Cornepié, en se fra
pant le front, c'est trop bête, c'est tr
bête !

—Oui, mon père, j'aime un jeune homme... un jeune homme.

— Recommencez le couplet, conseilla Bourgeot, ça vient souvent tout seul, en recommençant le couplet.

— Ah ! j'y suis, triompha Cornepié.

J'aime un jeune homme nommé Molcourt
Et qui ne sait pas que je l'aime.
— Ah ! répétez, ah ! répétez, Angelina !
Le doux secret que vous dites là.

— C'est sentimental, déclara Alice, en se renversant sur le dossier de sa chaise.

— Mon pèr', qui vous a dit son nom ?
Dites-le-moi, je vous en prie.
— Je suis Molcourt de Mauléon
A vos genoux qui vous supplie
A vos genoux, à vos genoux ce fier garçon
Jette sa robe et redevient dragon.

— C'est vraiment très bien, déclara Vatricin d'un air entendu. C'est certainement une chanson de la fin du XVIII^e siècle. En connaissez-vous l'origine, monsieur Cornepié?

— Non, je l'ai apprise de ma mère. C'est tout ce que je puis vous dire.

Cependant, Paul, le séducteur, avait

réussi à s'emparer de la main d'Alice. Il la sentait palpiter dans la sienne.

— La môme est faite, pensait-il. Tout à l'heure, avant de partir, je lui laisserai un bout de papier pour lui fixer un rancard. Pourvu que cette vieille gourde n'entame pas une nouvelle chansonnette. D'ailleurs il va falloir que je me barre si je veux avoir mon métro.

Il tira sa montre et, avec l'air le mieux joué d'une surprise ingénue :

— Oh ! oh ! oh ! devinez quelle heure il se fait !

— Ah! fit Alice avec une petite moue charmante, vous avez bien le temps.

— Hélas! Mademoiselle, il faut que je sois à mon journal au plus tard vers dix heures, c'est le devoir.

Et, se tournant vers les deux hommes :

— Quand je ne suis pas là, tout marche de travers. Je fais tout dans la boîte. C'est écrasant. Aussi vais-je demander à Langorgetou quelques jours de repos.

Il se leva. Tout le monde imita son

mouvement et, tandis que Cornepié et Bourgeot cherchaient leurs casquettes pour sortir, Vatricin griffonna au crayon sur un morceau de papier ces quelques mots explicites :



*Je vous aime, je reviendrai demain.*

Alice prit le morceau de papier et, sans le lire, le glissa dans son corsage, puis elle devint rouge, rouge, aussi rouge qu'un petit poêle à trois pieds qui tire bien, quand le temps est sec et le charbon d'une qualité dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

***

Les trois hommes prirent la rue du Cloître. Bourgeot voulait déposer Cornepié et sa pipe avant d'aborder, avec Vatricin, le sujet qui lui tenaillait le cœur.

— Quelle nuit, dit Cornepié, une vraie nuit pour les Zeppelins. Hein! qu'est-ce que vous diriez si tout d'un coup, là, on entendait la sirène et le clairon des pompiers, hein?

— Ne dites pas de bêtises, fit Bourgeot. Vous, un homme d'église, vous ne devriez pas prononcer de semblables paroles. Adieu, mon vieux, vous êtes à votre porte. Bonne nuit. Voulez-vous des allumettes? Bonne nuit.

— Bonne nuit, Messieurs!

Et Cornepié s'engouffra dans une petite porte qui paraissait brutalement serrée entre deux maisons grasses, peu décidées à lui faire de la place.

— Cornepié est saoul, dit Bourgeot.

Vatricin ricana, puis, tout de suite abordant la question, il s'arrêta et saisit

Bourgeot par un bouton de sa jaquette.

— Vous savez, mon cher, ne vous faites pas de bile, vous m'entendez, pas de bile. J'ai parlé de l'affaire à Langorgetou et nous allons l'étouffer sans bruit. Vous êtes une grande victime, je ne peux vous promettre de réparer de suite les torts que l'on vous a causés, mais vous êtes en droit d'espérer pour l'avenir la récompense à laquelle vous avez droit.

— Oh! fit Bourgeot.

— Naturellement, mon cher ami, je ne mâche pas les mots. Vous avez fait de votre établissement un établissement modèle et nous saurons le faire valoir.

— Vous savez, dit Bourgeot, qui sifflait d'aise, vous savez qu'un envoyé de M. le Ministre des Beaux-Arts est venu m'apporter un témoignage de mécontentement de la part de M. le Ministre lui-même.

— C'est un commencement !

— Ou une fin, soupira Bourgeot, car il craignait d'être vidé de sa place aussi brutalement qu'un baquet d'eau grasse.

— Ne vous faites pas de bile, si cela, par le plus grand des hasards, vous arrivait. J'ai une place pour laquelle il faut un homme sérieux et mûr, j'ai pensé à vous.

Bourgeot écarquilla les yeux.

— Oui, si toute cette affaire se gâte, comme il peut arriver, je vous offre la place de critique musical dans un journal indépendant que je vais fonder. Je vous promets en outre les palmes académiques, au titre civil, bien entendu.

— Mais, mais, bégaya Bourgeot, pour la chose de..., comment dites-vous? pour l'emploi... de la chose musicale.

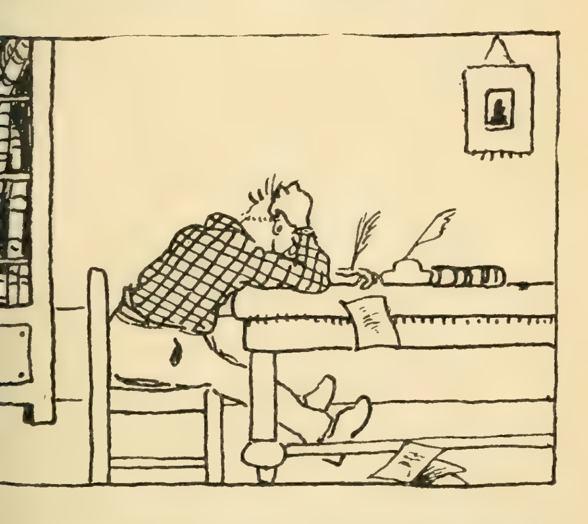
— Ne vous frappez pas, tout vient à point à qui sait attendre.

Vatricin était arrivé à la porte du métro ouverte à ras de terre comme une gueule de dragon, art nouveau.

— Je passerai demain chez vous. Je vous donnerai des tuyaux. Présentez mes amitiés à Mlle Alice.

— Adieu, cher ami, fit Bourgeot en lui tendant la main.

Les deux hommes se séparèrent. Bour-eot rentra à la Morgue avec quelque chose omme une amertume dans le cœur et 'atricin rentra chez lui en proie à la plus itense jubilation. Sans prendre le temps



e retirer ses chaussures, il saisit une feuille e papier blanc et écrivit le sonnet qui uit :

Sauter sur un seul pied avec des yeux de nègre,
Et puis demeurer coi ainsi qu'un soliveau ;
Avoir auprès d'Isis la grâce d'un vieux veau ;
Boire, afin d'être pâle, à plein pot du vinaigre,

Se noyer, par surcroît ; et puis, d'un cœur allègre,
Être enfin adopté par un monstre à sonnets ;
Honorer les neuf sœurs du nom de Robinet
Et recouvrir d'opprobre un employé intègre.

Avoir rêvé d'amour pour une fière Alice
Et s'en aller quinaud gémir sur son calice
Avec au bas du dos l'empreinte d'un soulier ;

Se vautrer dans la peau d'un vieillard cacochyı
Arborant les grands airs d'un macaque habillé,
C'est d'un triple cocu le passe-temps sublime.

## CHAPITRE XII

Or Démosthène, ayant fait l'achat d'un uperbe galurin de feutre clair, s'était muni le gants neufs et, par un raffinement que 'art de la coiffure a su reculer jusqu'aux imites du possible, il portait ses cheveux ndulés comme s'il en avait eu beaucoup. Jn ciel pur illuminait la ville. Tout était ai et le jeune homme, malgré que la démar-he qu'il allait tenter n'offrît pas toutes es garanties de sécurité désirables, s'aban-lonnait à l'optimisme sans arrière-pensée. l était bien le type de ce contresens, ttendu qu'il avait pris, il n'y a pas si long-emps, la résolution d'oublier Alice et de e plus jamais se frotter à Bourgeot. Mais es longues heures qu'il avait passées la

veille encore à considérer la façade de la Morgue et l'endroit où il s'était jeté à l'eau, avaient eu raison de cette sage résolution. Aimait-il véritablement Alice? Il se le demandait avec persistance et, comme il ne savait pas très bien si l'amour l'emportait sur ce qu'il appelait vis-à-vis de lui-même ses responsabilités, sa demande était superflue et l'honnêteté des Robinet achevait de le décider. Il s'était levé de bonne heure, avait revêtu son ridicule petit costume à carreaux jaunes et, le sourire aux lèvres, pimpant et guilleret, s'était dit qu'il ferait pour une fois preuve d'énergie et d'abnégation. Démosthène se trouvait, d'ailleurs, vis-à-vis de Bourgeot, des torts qu'il ne demandait qu'à réparer en lui proposant d'épouser sa nièce. L'idée du mariage comparée à celle du « restron », avait encore pour lui quelque valeur, mais elle ne l'emballait plus comme auparavant, car il se sentait gêné à la supposition qu'il faisait que Bourgeot exigerait peut-être qu'il se noyât tout de bon avant de l'écouter. En c

cas, les transes de Démosthène devaient être abominables, car, s'il se noyait, comme l'entend l'Administration, c'en était fini. Du coup, il n'était plus question de « restron » ni d'Alice. Démosthène réfléchit. Il pesa le pour et le contre de ce fâcheux dilemme et, s'il éprouva quelque crainte à la pensée que Bourgeot pouvait être intraitable, la bonne opinion qu'il avait prise de lui-même en se rendant la veille au restaurant de la rue de Buci lui laissait entrevoir qu'il serait homme à ne plus se laisser faire. Le soleil activait son jeune courage et aussi la quasi-certitude qu'il avait assez fait pour que la guigne l'abandonnât.

C'est donc lesté de cette absurde confiance dans son sort et ficelé dans son étrange appareil de dandy qu'il dégusta sur les boulevards un excellent café-crème, après son repas de midi. Il était deux heures. L'animation des boulevards l'étourdissait et il se répétait avec une nuance d'ironie qu'il ne croyait pas déplacée son éternel : « C'est une affaire, messieurs ! »

avant de se rendre à la Morgue. Déjà, dans son esprit, il estimait que Bourgeot daignerait sourire de sa folle aventure et qu'il lui en témoignerait même une certaine considération. Il se rappela la sympathie soudaine de l'oncle d'Alice, le soir où il lui avait désigné les différents endroits d'où il convient de s'élancer dans la Seine pour arriver à l'insigne honneur de figurer sur le livre d'or des abonnés de la Morgue. Ce n'était pas un mauvais type que Démosthène Robinet et s'il avait eu pour quelques centimes de plus de jugeotte, il aurait pu passer, parmi ses congénères de la jeune littérature, pour un garçon très inventif. Le malheur était que la fantaisie, dont il faisait montre quotidiennement, s'alliât à nous ne savons quelle sotte habitude de timidité dont on n'a que faire dans la carrière des arts. Et d'ailleurs, il est bien question d'amourettes pour un poète qui désire arriver. Robinet n'en était plus là. Sa nature confiante le poussait à se croire capable d'épouser M$^{lle}$ Alice sans l'aimer

le moins du monde, car il se disait qu'une fois marié il saurait fort bien prouver par $a + b$ au gardien de la Morgue qu'il en était arrivé à ce qu'il désirait. Ces subtilités lui étaient familières. Elles l'empêchaient, du reste, d'être jamais logique avec lui-même, mais la logique ne concerne pas les poètes.

Il était poète de naissance, comme on est chauve ou ventriloque, et cela ne l'embarrassait pas pour parvenir, de déductions en déductions, à ce fait qu'il advient toujours quelque chose de nous et qu'il est, par conséquent, bien inutile de se frapper. Il ne se frappait plus. Il y était bien décidé pour la bonne raison qu'on s'était toujours chargé de le faire marcher sans le consulter au préalable. L'habitude de la guigne ne forme pas invariablement des caractères grincheux et pessimistes. Robinet offrait la preuve radieuse du contraire et il s'en félicitait, car il sentait qu'enfin la chance allait le favoriser au delà de tous ses espoirs.

Mais un café-crème appelle à sa suite le vieux calvados, la fine ou le tord-boyau.

Démosthène prit un alcool qu'on lui servit dans une tasse et il alluma un cigare. Jamais, mieux qu'en ce jour dont il attendait la réussite de tous ses plans, il ne savoura le plaisir de se moquer des règlements de police et de ceux que son médecin lui avait donnés une fois pour toutes après son conseil de revision. Il vida sa tasse d'un trait. Son cigare tirait à la perfection et une femme fort élégante lui sourit par mégarde sans qu'il parût un instant se douter qu'elle le prenait pour un autre. Toutes ces impressions agréables réveillaient en lui des sentiments d'un ordre assez particulier, mais Démosthène savait n'écouter que la voix de sa conscience.

Il se leva donc de sa chaise comme trois heures approchaient et se rendit chez un coiffeur où il se fit arranger les cheveux, puis il se rendit doucement à pied, par l'avenue de l'Opéra et les quais, jusqu'à la Morgue où il prévoyait que son arrivée ferait à peu près l'effet d'un gros événement. Les vendeurs criaient les journaux du soir, mais le

jeune homme ne s'occupait guère d'autre chose que de la façon dont il se présenterait à Bourgeot. Déjà les tours pointues de la Conciergerie paraissaient à l'horizon. Il prit par le Pont-Neuf et arriva, dix minutes



plus tard, au marché aux fleurs où il ne put s'empêcher de commander une énorme gerbe pour Alice. La splendeur du ciel était un enchantement. La Seine roulait son cours indolent et calme et Robinet, se trouvant dans son quartier, se sentit plus décidé que jamais à tenter la chance dans des con-

ditions qui lui paraissaient exceptionnelles.

Le malheureux ! que n'avait-il fait l'emplette d'une des nombreuses feuilles que les vendeurs s'étaient époumonnés à crier sur son passage? Mais non. Confiant dans son étoile, il prenait la rue du Cloître-Notre-Dame, arrivait à la Morgue et appuyait innocemment sur le bouton de sonnerie de la porte réservée au public.

Bourgeot vint lui ouvrir.

— Ah ! c'est vous? constata-t-il sévèrement.

— Monsieur, dit Robinet avec un sourire obséquieux, mais oui... moi-même et j'ai l'honneur...

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Démosthène entra et suivit le gardien de la Morgue jusque dans sa loge où il s'assit avec une aisance parfaite. Ses gants lui allaient adorablement et ses cheveux le coiffaient comme il n'est pas permis de l'être en pareille circonstance. Au surplus, le chapeau de feutre clair qu'il appuyait négligemment sur son genou gauche pre-

nait un ton suave qui ajoutait à la politesse exquise de Robinet une vague nuance de suffisance qu'il n'est point utile d'expliquer davantage.

Devant son bureau, un bureau noir et funèbre à souhait, Bourgeot gardait sa casquette sur la tête. Il se taisait et froissait avec une rage froide un journal du soir sur lequel la manchette du scandale s'étendait en gros caractères en tête de deux colonnes.

— Monsieur, reprit Démosthène au bout d'un moment qu'il lui parut décent de bien marquer, j'aurais pu vous dire l'autre soir quelles raisons me faisaient asseoir, ainsi que vous l'aviez fort bien remarqué, sur le banc d'en face.

— Bien, approuva Bourgeot.

— Mais je ne l'ai pas fait pour un motif que vous comprendrez à merveille quand je vous aurai mis au courant de ma situation sentimentale depuis le jour où...

Les signes d'impatience que Bourgeot manifestait en écoutant ce long bavardage

arrêtèrent net Robinet dans le développement harmonieux de sa période.

— J'aime, monsieur... poursuivit-il en perdant beaucoup de son assurance.

Bourgeot haussa les épaules.

— Et après ? demanda-t-il.

Démosthène resta muet.

— Ça se gâte, observa-t-il *in petto*, en esquissant timidement le geste de se mettre debout.

Ça se gâtait en effet. Bourgeot, dont la patience n'était pas la qualité essentielle, se leva le premier et asséna un formidable coup de poing sur le tapis noir de son bureau. Démosthène sursauta et se trouva, lui aussi, debout, sans qu'il l'eût nettement voulu.

— C'est tout ? interrogea nettement le gardien de la Morgue.

— Je... je... je... bredouilla le jeune homme.

— Assez, commanda Bourgeot... Assez... Oui, Monsieur, assez, et je m'étonne du culot que vous avez de venir ici après votre conduite. Comment ?

— Il sait tout, soupira Démosthène; et il se crut perdu.

— Comment, continuait l'oncle d'Alice en observant avec un plaisir cruel l'expression de terreur dont était couvert le visage de Démosthène... Vous, un garçon que je croyais bien élevé, vous avez pu jeter sur ma maison un discrédit pareil... ah ! Monsieur...

Sa voix tremblait de colère...

— Monsieur, j'ai eu l'obligeance de vous conduire moi-même et, pour un peu, de vous noyer pour vous rendre service, et vous êtes assez maladroit pour manquer votre coup et vous tenir mal chez une cliente.

— Une cliente?

— Mais oui... la dame qui vous a reconnu. Vous exagérez vraiment et je ne vous aurais pas cru si bête.

— Vous avez raison, murmura Démosthène que cette scène mettait dans une grande épouvante.

— Vous ne vous étiez donc pas attaché?

— Non, avoua le jeune homme.

— C'est bien ce que je pensais, poursuivit Bourgeot... Mais alors, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit quand on vous a conduit ici? Pourquoi?

— Monsieur...

— Répondez donc. Pourquoi?

Robinet fit un grand effort sur lui-même. Il tremblait. Cependant, la gorge sèche, les yeux dilatés de frayeur et le teint décoloré, il trouva la force d'affirmer d'une voix qui semblait venir de derrière la cloison :

— J'aime, monsieur Bourgeot.

Alors l'excellent homme perdit toute mesure. Il bondit sur Robinet et, le prenant par une oreille, l'obligea, en rongeant ses freins, de lire l'article qu'il froissait tout à l'heure. Démosthène n'en croyait pas ses yeux. On parlait de lui tout au long d'un « papier » important. Mais c'était la gloire. Sa vue se troubla.

— Êtes-vous content? demanda le patron de la Morgue en lui administrant une magistrale tape sur le sommet du crâne.

— C'est-à-dire, émit Démosthène qui ne voulait point paraître étonné, que l'auteur de cet article a certaines défaillances de style dont je ne suis pas très partisan.

— Mais il est fou ! rugit Bourgeot.

— Oui, Monsieur, fou de votre nièce, Mlle Alice, et je ne suis pas fâché de pouvoir enfin vous le déclarer... Vous n'avez jamais voulu m'entendre, Monsieur, et c'est bien la cause de toutes ces histoires. Je me nomme Démosthène Robinet. J'ai vingt-six ans et m'occupe de littérature. Mon père fit donner à mon éducation les soins les plus méticuleux... A sept ans, j'entrais...

Le gardien de la Morgue s'était reculé de trois pas en entendant ces paroles... Mais il arrêta Démosthène dans son débit et lui assura :

— Je ne suis pas votre père, moi... comprenez-vous, jeune homme, et je ne vais pas vous faire entrer, mais sortir, Monsieur, à grands coups de pied dans le train, si vous ne cessez pas immédiatement de prononcer des insanités...

— Mais $M^{lle}$ Alice...

— Alice me regarde et je vous défends de me parler d'elle une seconde de plus.

— Je l'aurais épousée, s'obstina Démosthène en brossant avec une attention de myope son galurin.

— L'épouser ! Vous?

— Elle.

— Allez-vous vous taire? rugit l'oncle de la jeune fille en tentant d'arracher de fureur ses cheveux coupés ras. Je vous le demande encore une fois, Monsieur, Alice n'est pas pour un imbécile de votre dimension. Non, Monsieur, mille fois non. Ah ! ça, pour qui donc me prenez-vous? Un garçon qui n'est pas même capable de faire proprement un saut dans la Seine, épouser Alice?

— Ça y est, se dit Démosthène, nous y voilà.

— Alice peut vous aimer comme vous pouvez l'aimer vous-même. Je m'en bat l'œil absolument. Ah ! bougre d'idiot, vous ne pouviez pas en parler avant? De qu

aurais-je l'air si je vous accordais, après ce qui s'est passé, la main de cette enfant? Vous ne doutez de rien. Et cette tenue! Monsieur, Alice épousera un brave homme quelconque de ma connaissance... Épouser un artiste, la pauvre petite belette, un artiste et, qui plus est, le plus beau crétin que j'aie jamais vu?

Ces fortes paroles rappelèrent Démosthène au respect de soi-même et il fit un geste pour assurer à Bourgeot qu'il avait fort bien compris. Mais Bourgeot était lancé dans le développement du cours de son indignation et personne n'aurait pu l'empêcher de dire ce qu'il avait à dire. Il en dit tant, cependant, que Démosthène conçut avec désespoir une fâcheuse opinion de ses qualités physiques et intellectuelles. Il ne pensa pas que Bourgeot pouvait exagérer. Non. Il sentait naître en lui, d'après le petit tableau des charmes de la jeune fille que son oncle détaillait, le cuisant regret de n'avoir pas atteint son but. Et cela parvint à l'attendrir. Son

regard s'emplit de larmes. Il sanglota en se cachant le visage de ses gants jaunes.

— Vous pouvez pleurer, dit Bourgeot, durement.

— Merci, fit Démosthène.

— Je vous préviens que cela ne sert à rien. J'ai dit non. C'est non.

Et il attendit, en s'appuyant au bureau noir, un poing sur la hanche et les jambes croisées, que le jeune homme eût achevé de pleurer autant qu'il le désirait avant de le mettre à la porte de son établissement.

Démosthène, cependant, n'en finissait plus. Il se tamponna plusieurs fois les yeux avec son mouchoir, mais il ne pouvait se ressaisir et ses larmes n'en coulaient ensuite qu'avec plus d'abondance.

— On va fermer, Monsieur, annonça Bourgeot, quand il fut près de six heures.

— Gardez-moi, supplia Démosthène, je vous promets de ne plus vous causer d'ennuis.

Bourgeot se rongeait les ongles.

— Hélas ! fit alors Démosthène en déses-

pérant d'attendrir cet homme, tout est donc bien fini? Tout?

— Allons.

— Oui, je pars. Adieu, Monsieur... ou plutôt non, au revoir, car, à présent, je n'ai



plus qu'une chose à faire et vous verrez bientôt si je suis capable ou non...

— A votre aise, riposta Bourgeot...

Et il fit à l'infortuné Robinet un geste de la main, en même temps qu'il entre-bâillait la porte de sa maison et pressait Démosthène de s'en aller faire f...iche où il le voudrait.

## CHAPITRE XIII

Démosthène sortit de la Morgue l'oreille basse et il alla s'asseoir chez Boniface, où les frères Bolivar, en l'entendant commander une camomille, se sentirent pris subitement d'un certain malaise. Ces messieurs n'avaient pas l'habitude de ces plaisanteries et ils échangèrent à voix basse quelques réflexions dont la dame de la caisse entendit une partie. Il n'était question que de Robinet. La caissière reconnut aussitôt notre héros, en dépit de son costume, et elle se mit à commenter avec les deux croque-morts, qui se demandaient s'ils avaient trop bu, la présence dans son bar d'un semblable client.

Robinet, loin de se douter qu'il était

l'objet de la curiosité générale, pleurait toujours. Il tenait à plat sur la table ses deux mains gantées, et son chapeau, dont il était coiffé, lui donnait un air tout à fait cocasse qui ne lui allait point particulièrement mal. Par la vitre du bar, l'infortuné garçon regardait le square où il s'asseyait jadis. Il reconnaissait les gens du quartier et il se répétait avec une obstination puérile et sentimentale que jamais plus il ne reverrait ce banc, ces figures de connaissance, ni surtout cette jeune personne qu'un malin Destin avait un jour placée sur son chemin pour le malheur de toute son existence. Il n'en voulait pourtant pas à Alice. Il n'en voulait à personne, car sa véritable nature reprenait le dessus et lui faisait uniquement déplorer que, dans toute cette aventure, Mme Clâpe ait eu la malencontreuse idée de le prendre pour un individu qu'il n'était pas.

— Sans elle, songeait tristement Robinet, l'affaire aurait dû réussir, car ce n'était pas déjà si bête. Mais il a fallu cette femme

pour tout brouiller... Bourgeot se serait laissé fléchir, nous aurions pu nous entendre, et voilà... Voilà... répéta-t-il en reniflant et en faisant un geste que tout le monde suivit du regard dans la salle.

Démosthène désignait la rue. On se détourna. L'un des deux frères Bolivar se donna même la peine d'aller dehors afin de se rendre compte, mais, déjà, le bras de Démosthène était retombé le long de son corps et ses jérémiades reprenaient leur cours.

— Voilà, disait-il pour la troisième fois. Les journaux se sont emparés de la question. Qu'est-ce qu'ils savent, les journaux ? Rien. C'est comme d'habitude... Ah ! non, je n'ai pas de veine et je ne parviendrai jamais à quoi que ce soit... Allons, mon vieux Démosthène... il le faut... du courage.

Ses larmes lui coulaient sur les joues sans qu'il tentât de les empêcher de couler.

Il reprit :

— Du courage... Et, s'apercevant que

la camomille qu'il avait commandée ne lui était pas servie, il cria pour se faire entendre.

— Ben, mon salaud ! émirent à la fois les frères Bolivar, c'noyé-là, c'est quelqu'un.

Ils ne riaient pas. La caissière non plus. Cependant, l'heure de l'apéritif arrivait et Cornepié, qui ne quittait jamais sa pipe en terre, entra chez l'ami Boniface où il aperçut Démosthène.

— Bonjour, le salua-t-il en s'inclinant un peu et en tenant avec précaution sa pipe entre le pouce et l'index de sa main droite. Vous ne me remettez pas ?

Robinet le considérait en silence.

— Cornepié, le bedeau de Notre-Dame? ajouta le brave homme, oui... ça vous dit quelque chose, n'est-ce pas? Ah ! le gaillard ! Vous pouvez vous vanter...

— Bonjour, répondit froidement Démosthène.

Le camarade de Bourgeot marqua quelque surprise de l'accueil que lui faisait

un garçon dont il prisait si fort la mystification sensationnelle.

— Et comment allez-vous? s'informa-t-il, en s'asseyant à la table de Démosthène.

— Mal, répliqua celui-ci.

— Vous plaisantez? Mal? Vous allez mal? Peut-être avez-vous trop ri?... Avouez-le... c'est un bon tour que vous avez joué là à notre ami Bourgeot. Un excellent tour... non? Comment... vous prétendez que non? dit-il, en voyant le héros du scandale de la Morgue faire un signe de dénégation... Vous m'étonnez et tout le monde ici...

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demandait l'un des frères Bolivar en s'approchant de Cornepié.

Le bedeau jeta un regard circulaire dans la salle où de nouveaux habitués ouvraient, en considérant Démosthène, des yeux ronds et stupides. Puis, sans un mot, il sortit de sa poche un journal dont il avait au moins déjà donné vingt fois lecture dans le quartier durant l'après-midi. Il déplia la feuille, assujettit sur son nez d'énormes besicles

et, au milieu du silence général, lut à haute et bredouillante voix :

UN SCANDALE A LA MORGUE.

« Un véritable scandale vient de se pro-



duire à la Morgue où, depuis que cet établissement assure une tranquillité décente à tant de malheureux, un fait, pareil à celui dont nous sommes les premiers à annoncer la nouvelle, n'est encore arrivé. Il s'agit d'un jeune homme, M. Démosthène Robinet, dont le talent de poète décadent compte

parmi les amateurs de vers incompréhensibles un certain nombre de partisans. Poussé par la neurasthénie, à moins que ce ne soit par des raisons que le service de contre-espionnage débrouillera bientôt, ce jeune homme se noya et parvint à se faire admettre au nombre des infortunés pensionnaires du sinistre hôtel. M. Démosthène Robinet n'était pas mort... »

— Ah ! c'est donc ça, s'exclama l'un des frères Bolivar.

« Mais, reconnu dès le lendemain matin de son entrée à la Morgue pour le mari d'une de nos plus brillantes femmes de lettres, il fut déposé chez celle-ci dans le courant de la journée et se livra aux facéties les plus déplacées avant de s'en aller, muni d'un chapeau de paille qui ne lui appartenait point. Cette dame a porté plainte... »

— Comment ? interrompit Robinet.

— Oui... oui... souligna Cornepié en fusant d'un rire humide et sympathique. « Cette dame a porté plainte contre le dé-

nommé Démosthène Robinet qu'on a vainement recherché dans son domicile du quai aux Fleurs. »

— Hi, hi, hi! ajouta le bedeau en relevant légèrement ses besicles sur le front et en déposant sa pipe sur la table; hi, hi, hi! C'est à mourir de rire, jeune homme, et toutes les personnes à qui j'ai communiqué la nouvelle sont malades du bon sang qu'elles se sont fait. Vous-même...

La figure de Démosthène, en cet instant, exprimait une telle stupeur, qu'au milieu de ses larmes, le jeune homme paraissait pris de la jubilation la plus intempestive.

— A la bonne heure ! applaudit Cornepié. D'ailleurs, ce n'est pas tout.

Il reprit sa lecture.

« La concierge du singulier noyé, chez laquelle nous nous sommes présentés un peu avant midi, ne nous a pas caché que M. Démosthène Robinet était un garçon dont elle n'avait pas, au point de vue mental, la plus haute opinion. Est-ce à dire que l'auteur de ce scandale... »

— La carne ! fit Robinet, en se rappelant ses bontés pour Mme Delescalier.

Mais le bedeau poursuivait :

« Cette dame, à qui nous devons d'avoir pu contempler la photographie du héros de cette invraisemblable histoire, a bien voulu nous certifier qu'elle le croyait capable des pires imbécillités. Cette photographie représente, en effet, M. Démosthène Robinet, à l'âge de neuf ans, en tenue de cycliste, alors que, de l'aveu même de sa concierge, ce jeune homme ne pratique aucun sport. L'œil inintelligent du personnage, son long nez, sa bouche inexpressive, ses cheveux rares... »

— C'est bien ça, observa la caissière attentive à tous les détails.

Démosthène regarda dans la rue par contenance et il tenta de prendre un air dégagé. Cependant, il pleurait encore et le bedeau Cornepié, qui se répandait en sourires, commentait de ses sarcasmes chacune des déclarations de la dame Delescalier, et finissait par croire que le jeune

homme était sous le coup d'une grosse contrariété. Il abrégea donc sa lecture et, après avoir replié son journal et l'avoir remis dans sa poche, il s'informa très poliment de ce qui pouvait rendre Démosthène d'humeur si chagrine quand il ne voyait, lui, dans tout cela, qu'une excellente farce digne de réjouir le public de l'arrière.

Robinet ne partageait pas ce point de vue. Les paroles de Bourgeot étaient encore présentes à son esprit et il en entendait trop bien le sens pour s'abandonner, comme le faisait Cornepié, à une hilarité excessive. En outre, Démosthène, ne voulant point faire mentir la vieille réputation d'honnêteté que les Robinet avaient acquise dans le monde, estimait qu'ayant promis à Bourgeot de revenir, il n'avait qu'un moyen de le faire. Et c'est ce moyen qui l'embêtait, car il tremblait de manquer encore son coup et de repasser par les transes qu'il avait connues... Mourir lui était égal, à présent qu'Alice lui était refusée par son oncle. Et Cornepié avait beau chercher à

intéresser le malheureux jeune homme à de perfides histoires qui couraient sur le compte de Bourgeot, Démosthène ne l'écoutait pas. Le bar était plein de monde. Des messieurs, en tout point semblables aux frères Bolivar, s'envoyaient des chopines de blanc en considérant, avec de longs regards méditatifs, Démosthène et ses larmes. Ils en tiraient une morale à l'usage des gens de leur corporation qui les faisait parfois rire aux éclats. Le soir tombait... Des hauteurs de Notre-Dame, le carillon fit connaître à toutes les églises environnantes qu'il était sept heures. Ce fut un tintement général, de timbres différents, dans la calme splendeur du ciel où le soleil jetait encore une jaune lumière. Sur la Seine, une sirène de remorqueur se plaignit atrocement. Des gens passaient sur les trottoirs. Des chevaux, qui traînaient d'antiques fiacres à la peinture écaillée, trottaient en silence. Démosthène se leva.

— Vous partez ? demanda Cornepié.

— Adieu ! répondit-il.

— Mais... vous mangiez d'habitude ici, crut aimable d'intervenir la petite bonne... Je puis vous servir.

Robinet répondit par une moue mélancolique.

— Nous avons du veau, Monsieur, aux petits oignons, des salsifis...

— Cela me ferait mal, fit Démosthène avec un pâle sourire.

— Bonsoir, Monsieur, fit Cornepié... Bonsoir.

L'infortuné Démosthène salua tristement l'assistance. Il mit son chapeau sur la tête et se dirigeant, par le pont Saint-Louis, vers la pointe de l'île du même nom, il se dit que Mme Faure-Favier serait aux premières loges pour le voir se jeter à l'eau. Il s'arrêta donc sous les fenêtres de cette femme charmante et attendit que le soir fût assez avancé pour mettre à exécution son projet.

De l'autre côté de l'eau, accoudé au parapet du quai aux Fleurs, juste en face, un homme, coiffé d'une casquette noire,

attendait, lui aussi. C'était Bourgeot. Démosthène le reconnut. Alors, il défit le lacet d'une de ses chaussures, descendit sur la berge et s'attacha les pieds comme on le lui avait recommandé.

Une femme le considérait sans étonnement.

— Attachez-vous bien, lui recommanda-t-elle.

Démosthène en sanglotant la dévisagea.

— Qui êtes-vous ? s'informa-t-il auprès d'elle.

La femme répondit :

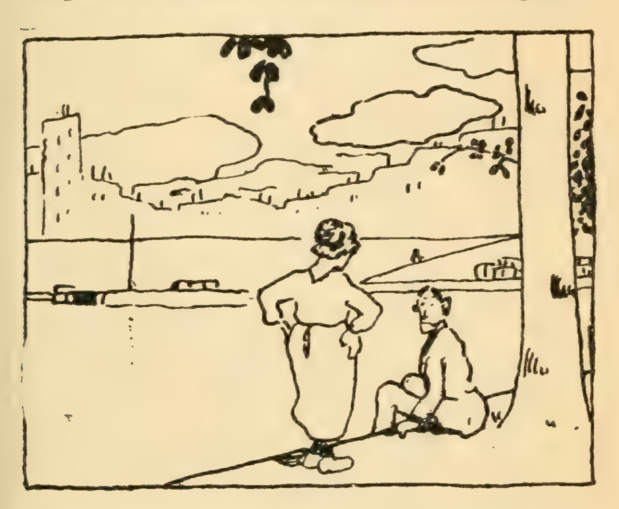
— On m'appelle Mélanie, oui... la Mélanie, et il y a neuf ans déjà que je cherche à en finir en me jetant à l'eau. Je n'ai pas de chance. Chaque fois il arrive quelque chose. On me repêche... ou bien la ficelle craque. Ah ! Monsieur...

Démosthène soupira.

— Moi, c'est la seconde fois, ajouta-t-il.

La Mélanie s'approcha de lui et, désignant du doigt le gardien de la Morgue qui,

sans faire un mouvement, suivait avec attention toute la scène, elle lui raconta ses malheurs. Légèrement incliné de son côté, Démosthène l'écoutait en tenant son chapeau à la main. Il était toujours ganté.



Ses deux pieds serrés dans le lacet l'empêchaient de faire le moindre mouvement, mais il savait que la politesse exige de ne jamais interrompre une « dame » qui vous fait l'honneur de vous prendre pour confident. Cependant, le moment était mal choisi. Bourgeot commençait de s'impatienter...

— Vous verrez, grondait-il en bourrant de ses gros poings la pierre du parapet, cette andouille-là va si bien faire qu'il va de nouveau tout rater...

Des gens, le voyant regarder dans la direction où Robinet et la Mélanie formaient un couple indescriptible, s'amassaient. Bientôt les quais furent noirs de monde et la concierge, toujours à l'affût d'émotions, sortit de sa loge pour se rendre compte de l'événement. Elle reconnut son locataire à la pointe de l'Ile...

— Encore une histoire... Bon ! Bon ! Encore une ! gémit la pauvre femme...

Mais comme elle avait de la correspondance au nom de Démosthène dans sa boîte, elle alla la prendre et revint en appelant :

— Monsieur Robinet !... Monsieur Robinet !...

Le jeune homme tourna la tête et il aperçut Mme Delescalier qui faisait de grands gestes pour attirer son attention :

— Ingrate ! murmura-t-il.

Puis, très simplement, car la Mélanie avait

fini de le mettre au courant de ses infortunes, il prit congé d'elle en la priant de vouloir bien assurer aux journalistes qui viendraient l'interviewer que sa passion pour la nièce du concierge de la Morgue était seule cause du drame qui allait se dérouler.

— Ça va, fit la Mélanie... on leur y dira... Maintenant, prenez bien votre temps... Penchez-vous... Fermez les yeux... ouvrez la bouche et...

Démosthène suivit scrupuleusement ces conseils dictés par l'expérience... Une dernière fois, il regarda l'eau grise et remuante... Il se pencha sur elle, ferma les yeux... ouvrit la bouche...

Et la foule, croyant à quelque match de natation ou à une tentative d'immersion faite pour le Ministère de la Guerre, applaudit et demeura longtemps penchée sur le parapet des quais en cherchant à honorer de ses vivats ce pauvre bougre de Robinet dont elle ne savait pas le nom.

# CHAPITRE XIV

Il fut repêché trois jours après par un permissionnaire du génie que les hasards de la vie avaient conduit sur les berges de la Seine, non pour y chercher fortune, mais pour y retrouver les traces d'un tondeur de chiens dont il devait solliciter les services pour l'animal qu'il tenait en laisse. Le tondeur de chiens était absent, et la berge déserte n'offrait aucune distraction aux yeux du sapeur ; aussi le soldat, sifflant son compagnon, allait-il remonter sur le quai, quand il aperçut, bloqué entre un ponton et la rive, un objet insolite vêtu à la façon des hommes et présentant toutes les garanties d'un noyé en parfaite condition.

— Vingt dieux! fit le soldat.

Le chien s'était approché de la sinistre épave qui n'était que la dépouille mortelle du triste héros de ce roman mélancolique.

L'homme du génie, peu soucieux de se



trouver nez à nez avec les restes de ce garçon qu'il ne connaissait pas plus que ça, et surtout peu soucieux de s'embarrasser d'une affaire ne devant apporter aucune gaîté à ses dix jours de permission, se hâta vers la personne d'un agent de police qui justement regardait des gravures légères à

la vitrine d'un marchand de curiosités.

— Ah ! mon vieux, dit le permissionnaire, y a un gars qu'est là dans la flotte et qui m'a l'air d'être réformé définitivement. Avec du renfort, on pourra peut-être l'emporter sur une civière, mais pour ce qui est de compter sur lui pour se débrouiller, faut pas se faire des illusions à la légère.

— Alors ? modula l'agent.

— Il est knocknouté, déclara le permissionnaire, et si ce n'était la flotte qui, en quelque sorte, le tient au frais, il fouetterait plus à mon avis qu'une tête de thon sous le vent.

Cette remarque, qui sentait le marin d'une lieue, encouragea l'agent à descendre sur la berge, où il aperçut dans l'eau trouble le cadavre du misérable Robinet doucement bercé au gré des lames qu'un remorqueur poussif venait de soulever sur son passage.

— Il n'y a pas d'erreur, observa l'agent en considérant Robinet. Je vais aller chercher une gaffe et un collègue, puis on

ira le conduire à la Morgue. C'est la loi.

Cinq minutes plus tard, l'agent revenait accompagné d'un autre agent portant une gaffe avec prudence et de deux fonctionnaires trimbalant une civière munie de cordes et de bâches.

Le repêchage ne donna lieu à aucun incident notable. L'opération réussit à merveille et le funèbre cortège, qui ne rappelait en rien l'enterrement de M. Chauchard, s'achemina lentement vers la demeure de l'oncle Bourgeot, vers ce havre inclément aux vivants, inclément aux mystificateurs, mais où Robinet, étant donnée la régularité de sa situation, pour cette fois pouvait espérer obtenir un asile et, qui sait ? apporter quelques troubles sentimentaux dans le cœur insensible de l'héroïne de cette lamentable histoire.

— Voilà, monsieur Bourgeot, dit le premier agent, un particulier qu'on vous amène. Il n'est pas lourd. Ça m'étonne même qu'il ait pu couler à pic.

— Voyons voir, répliqua Bourgeot.

D'un geste il retira la bâche, recula, mit la main devant ses yeux, souleva un peu la tête de Robinet, remit la main devant ses yeux, cependant que la nuance habituellement écarlate de son visage passait successivement par toute une gamme de tons, allant du violet le plus sombre aux roses les plus livides et se fixant momentanément sur des verts assez délicats.

— Ah ! non ! non ! non !

L'indignation l'étouffait. D'un geste il arracha son faux col, prit à témoin la foule qui l'entourait, attirée par la qualité du spectacle.

— Ah! non! Vous pouvez le remporter, vous savez, vous pouvez en faire cadeau à qui vous voudrez. Je suis payé pour connaître Monsieur ! Je connais son genre et sa façon de s'amuser ! Monsieur pense que le père Bourgeot est une poire et qu'il n'y a qu'à tirer sur la ficelle pour faire rigoler les imbéciles. Remportez-le, rem-por-tez-le ! Faites-en cadeau au musée du Louvre si vous voulez, mais moi je n'en veux pas !

On ne me joue pas deux fois le même tour et le gaillard n'en est pas à ses débuts. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Monsieur vient ici faire ses farces. A d'autres ! à d'autres !... On ne prend pas deux fois un rat avec le même morceau de lard. Ma maison n'est pas le rendez-vous des mauvais plaisants et des oisifs qui déshonorent la société tout entière. Monsieur, allez le remettre où vous l'avez trouvé, croyez-moi, car pour entrer ici, il n'entrera pas, et c'est moi qui vous le dis, moi, Bourgeot, Bourgeot, B, o, u, r, g, e, o, t.

Ayant dit, M. Bourgeot se retira dans sa funèbre demeure dont il fit claquer la porte avec décision. On entendit un bruit de clefs tournant dans des serrures compliquées, un cliquetis de chaînes heurtant des barres de fer forgé, puis le silence régna définitivement.

— Alors?... dit l'agent au permissionnaire.

— Alors? dit le permissionnaire en regardant l'agent.

— Peut-être pourriez-vous?...

— Je ne peux pourtant pas l'emmener au front?...

Un mauvais ciel sournois enveloppait la ville. Une mélancolie de bas étage gagnait le petit groupe formé par les sauveteurs et la victime écroulée sur la civière ruisselante d'eau.

En perspective s'annonçaient les longues heures de ces journées mornes et maussades vouées à la guigne, et dont il vaut mieux attendre la fin, allongé sur le dos, tout en fumant des cigarettes et en laissant les choses s'arranger naturellement.

## ÉPILOGUE

Quelques jours après les événements dramatiques que l'on vient de lire dans les précédents chapitres, tout le quartier de Notre-Dame s'agitait au vent d'une de ces nouvelles sensationnelles et rapides qu'aucune force humaine ne parvient à maîtriser.

De porte en porte, les commères s'interpellaient avec des clins d'yeux malins :

— Ça y est ! disait l'une.

— Eh bien, madame, je ne l'aurais jamais cru.

— Connaît-on l'individu ?

— Il paraît que c'est un journaliste.

— Il n'est donc pas soldat ?

— Mais que dit le père Bourgeot ? Ah ! voici M. Cornepié.

En effet, Cornepié, longeant les murs et

tenant sa pipe, se rendait chez Bourgeot. Il avait la mine tellement pincée que tout autre que lui en aurait crié de douleur.

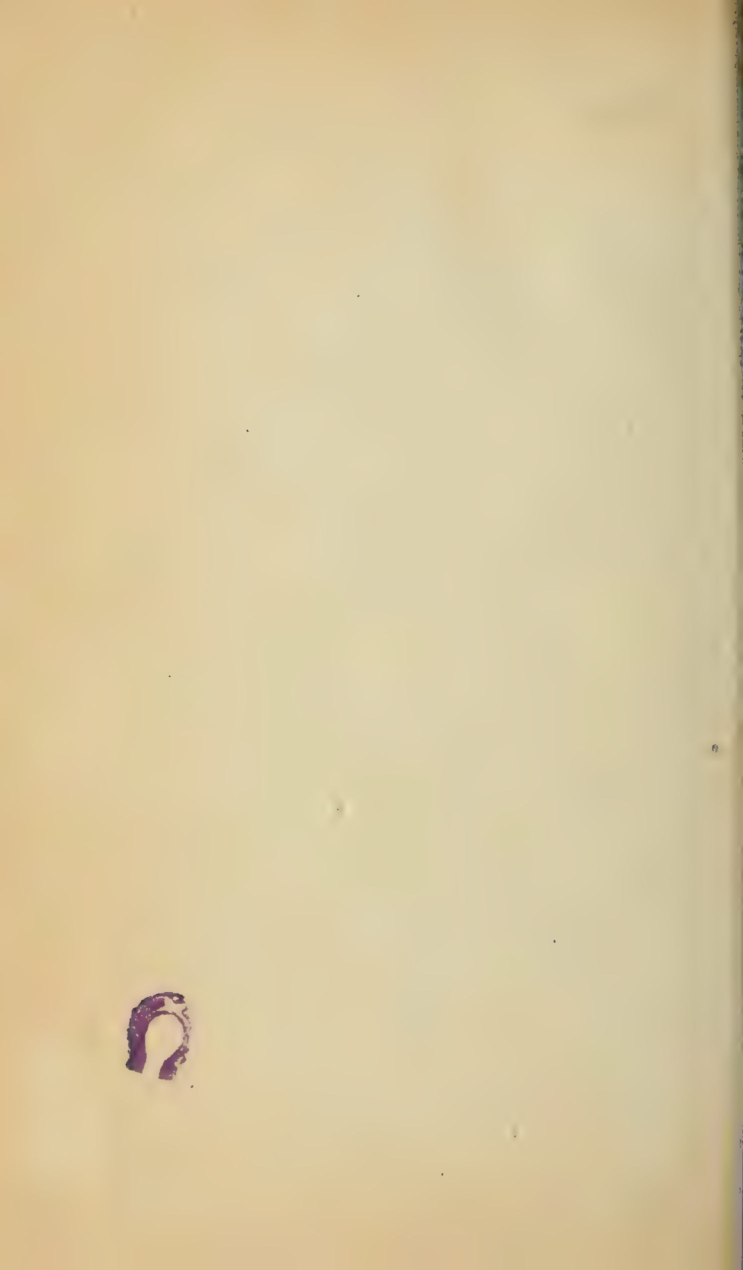
Les gens, connaissant sa longue amitié pour Bourgeot, le regardaient passer avec une déférente hypocrisie.

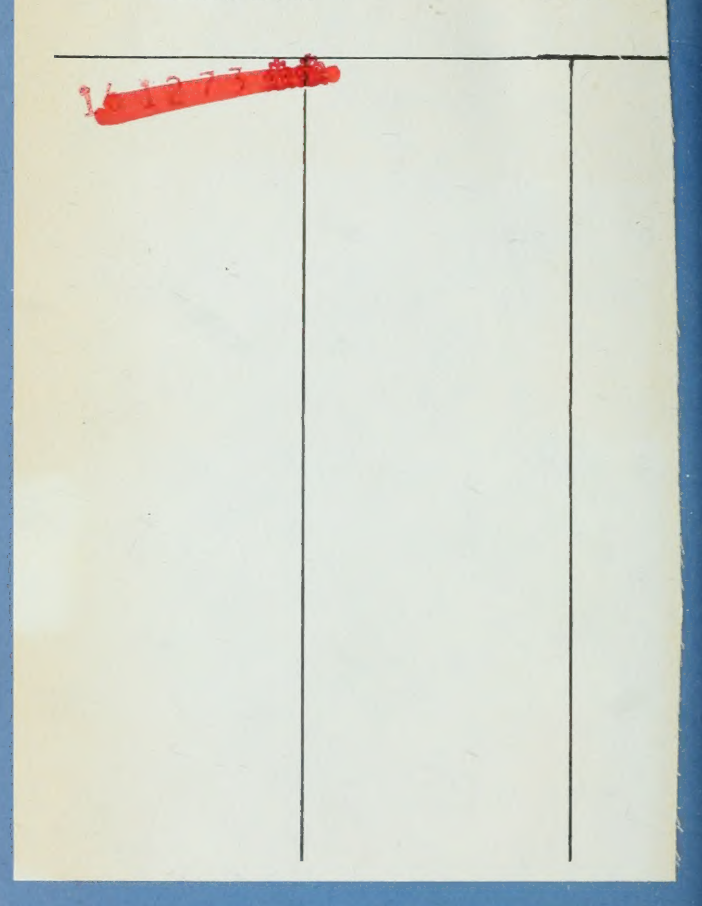
Quand il eut disparu, au tournant du quai aux Fleurs, les conversations reprirent de plus belle.

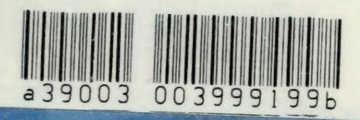
Ta-ta-ta-ta... Les langues se remirent en mouvement. On eût dit des mitrailleuses. Et c'est ainsi que le IVe arrondissement connut par le menu, et avec des détails sans bienveillance, que la jeune Alice Bourgeot, cédant à la pression énergique de ses dix-neuf ans, avait abandonné le domicile de son oncle pour s'en aller vivre maritalement avec un certain individu nommé Vatricin.

Hélas ! Les sourires des commères et les hochements de tête des bistros indiquaient clairement que la sagesse populaire ne se faisait aucune illusion sur la somme de félicités que l'avenir réservait à cette enfant.

8795-17 — Corbeil. Imprimerie Crété.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Libr
University o
Date Du


a39003 003999199b





